



Couverture : *Fanny Leman*  
Collection Pierre Simon

© 2021

**Aubin  Blanchet recherches historiques**  
**L'Assomption, QC**

Georges Aubin, 1942-

Renée Blanchet, 1941-

[ablhisto@videotron.ca](mailto:ablhisto@videotron.ca)

[reneebl@videotron.ca](mailto:reneebl@videotron.ca)

Infographie et imprimerie  
Imprimerie Reflet, Boucherville

ISBN : 978-2-924900-29-1

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

CORRESPONDANCE  
1856 - 1870



FANNY LEMAN

CORRESPONDANCE  
1856-1870

Texte établi  
avec introduction et notes  
par Georges Aubin

Aubin  Blanchet  
recherches historiques



## INTRODUCTION

**F** olâtre jeune fille à l'œil doux et limpide  
**A** ccepte les souhaits dont déborde mon cœur.  
**N** e prête pas l'oreille à l'amitié perfide!  
**N** on plus qu'aux vains désirs dont le monde est avide!  
**Y** verrais-tu plaisir, tu tuerais ton bonheur!  
Louis-Antoine Dessaulles, 1894

Tout cela a commencé avec l'arrivée du D<sup>r</sup> Leman au Bas-Canada. Venu de Bristol (Angleterre) en 1832, il s'installa en Outaouais, plus précisément à Buckingham – un nom qui lui rappelait peut-être son pays d'origine. Mais le Buckingham du Bas-Canada n'avait que quelques mesures, malgré la présence des magnats de l'exploitation forestière, Bigelow, Bowman et autres, venus des États-Unis, qui s'y étaient fixés avant lui. Buckingham en Outaouais, bourgade d'immigration, à moins de 30 km de Montebello et de Papineauville.

Le D<sup>r</sup> Dennis Sheppard Leman (1806-1845) prenait racines nouvelles dans sa maison du second canton de Buckingham, non loin de la rivière Outaouais. Il avait agrandi son « domaine » en lui ajoutant une pièce spéciale qu'il appelait son officine, sorte de débarras médical où il fabriquait des médicaments et où, malgré la

pauvreté de sa bibliothèque, il essayait d'améliorer ses connaissances médicales acquises à Londres dans sa jeunesse.

La proximité avec la famille Papineau, grande famille seigneuriale du Bas-Canada, avait incité Lemman à se lier d'amitié avec Denis-Benjamin Papineau, agent de la seigneurie, qui habitait dans sa maison de ferme de Plaisance. De santé fragile, l'agent seigneurial, souffrait souvent de rhumatisme. Le D<sup>r</sup> Lemman fut requis de le soigner.

Comment ne pas remarquer cette jeune femme d'une beauté étrange, fille de Denis-Benjamin Papineau et d'Angelle Cornud, qui portait les prénoms d'Agathe-Honorine, deuxième fille de la famille ? Le médecin de Buckingham tomba amoureux de cette grande jeune femme d'à peine 18 ans, mais il y avait un délicat empêchement à de trop grandes émotions : Honorine était aussi courtisée par son cousin Louis-Antoine, fils de la seigneuresse Dessaulles, du manoir de Saint-Hyacinthe.

Justement la seigneuresse Dessaulles entretenait des doutes sur ce que les gens appelaient les mariages mixtes. Et elle savait que son fils Louis-Antoine était un prétendant d'Honorine. Le médecin Lemman se montrait généreux en laissant à sa future le soin d'élever ses enfants des deux sexes dans la religion catholique. Mais cette offre n'était-elle pas un signe de la parfaite indifférence du futur époux en fait de religion ? Et, en grandissant, serait-ce une bien forte tentation pour les enfants, surtout les garçons, quand ils verraient leur père, doué de toutes les qualités estimables et de toutes les vertus morales, « se dispenser aussi lui-même de leur donner un motif et un but religieux ? » Enfin, la seigneuresse Dessaulles formulait le vœu que la chère Honorine pesât toutes les conséquences de son geste avant de trop s'engager.

Le mariage eut pourtant lieu le 5 octobre 1837. Comme l'évêque Lartigue, un cousin des Papineau, avait interdit au père d'Honorine de consentir au mariage de Lemman (un protestant) avec une catholique, la cérémonie nuptiale eut lieu à Plantagenet, en territoire haut-canadien, sur l'autre rive de l'Outaouais, devant le pasteur J.H. McDonough (1812-1866), prêtre irlandais desservant. Louis-Joseph Papineau, pris dans le tourbillon des revendications patriotes, oncle de la mariée, eut le temps d'y assister, ainsi que son fils Amédée. Le repas de noces eut lieu chez John Chesser (1793-1851), fils d'un Américain venu du Massachusetts, établi comme pionnier à Plantagenet. On trouva facilement la maison de Chesser, car il n'y en avait que six dans le bourg.

Au retour, le cortège, composé des Papineau et de Levi et Laurence Bigelow, traversa en bac la rivière des Outaouais et passa près de la Lièvre, où se voyaient les vastes moulins à scie des Bigelow. La fête se poursuivit à Buckingham.

Dans ce décor idyllique, Honorine organisa sa nouvelle vie avec le médecin Lemman rempli de projets. Il rêvait de faire de son domaine une ferme modèle. Son oncle par alliance, Louis-Joseph, en exil à Paris, demandait, dans une lettre à son frère Denis-Benjamin, maintenant député à Kingston, si la famille Lemman était venue s'établir à la Petite-Nation sur la terre paternelle du défunt Joseph ? Est-ce que sa famille augmentait ? Sa pratique était-elle lucrative, et ses terres, bien cultivées ? « Il entra, dit Louis-Joseph, avec ardeur dans le projet de faire de sa ferme un modèle qui vous apprît combien la culture européenne était meilleure que la vôtre. »

Honorine et Dennis vivront, tout au plus, huit ans de vie commune, donnant naissance à quatre enfants, dont deux seulement atteindront l'âge adulte. En effet, un soir d'hiver de l'année 1845, le D<sup>r</sup> Lemman succomba à une maladie pulmonaire

grave, voisine de la pleurésie, qui le ravageait depuis plusieurs semaines. La vie d'Honorine bascula. Elle se vit seule pour administrer un vaste domaine, le sien, dans la concession du township de Buckingham, avec deux jeunes enfants sur les bras, des dettes à payer, une vie à refaire. Cependant, en femme forte, elle ne se laissa pas abattre et organisa l'inventaire des biens de sa communauté, avant d'entreprendre une vie chambardée qui la ramena à la Petite-Nation, chez son père, puis à Saint-Hyacinthe, chez sa tante la seigneuresse, à Saint-Marc et à Saint-Barthélemy, chez son oncle curé, l'abbé Toussaint-Victor Papineau, enfin chez son cousin Georges-Casimir Dessaulles. Veuve à 27 ans, elle ne se remariera pas et mourra à l'âge de 64 ans.

Les deux jeunes enfants d'Honorine sont Joe Lemay (1842-1885) et Frances Lemay (1844-1914), que tout le monde appellera *Fanny*. Joe, l'aîné, naquit à Buckingham en octobre 1842 et marcha dans les traces de son père en devenant médecin; Fanny, dernière-née de la famille, vint au monde le 15 août 1844 et fut baptisée dans la mission de Buckingham le 29 août par John Brady, missionnaire pour les cantons de Buckingham et de Lochaber. On fit appel à Joseph-Benjamin Nicolas Papineau, son oncle, pour être parrain de Fanny, et à Marie-Angélique-Rosalie Papineau-Morison, sa tante, pour être marraine.

Pour Fanny, son père était un être de raison, celui dont elle n'avait gardé aucun souvenir. Aussi resta-t-elle attachée à sa mère pendant toute sa vie. Et sa mère veilla sur elle jusqu'à ce qu'elle atteignît l'âge adulte et même au-delà.

Toute petite, Fanny aimait les frusques et les vêtements de toutes sortes. Sa mère dit qu'elle avait assez d'indienne pour faire une robe à sa fille de deux ans, une belle fille qui engraisait et qui se portait bien. Vivant maintenant à Saint-Hyacinthe, Fanny alla

avec sa mère en visite en Outaouais et elle fit des tours de canot avec son parrain et Godfroy, son cousin du même âge. Son parrain lui avait mis un aviron dans les mains. Événement qui l'a marquée et qu'elle aimerait revivre.

En décembre 1847 (Fanny n'a que trois ans), on la vit sortir de l'église et monter dans une voiture d'hiver, coiffée d'une petite casquette de satin bleu garnie en duvet, avec un voile bleu et un paletot de mérinos, fait à partir de l'ancien manteau d'une cousine. Sa grand-tante Dessaulles lui avait fait présent d'un petit manchon pour aller avec ce nouvel accoutrement. Fanny était plus que fière de sa petite personne.

Honorine quitta Saint-Hyacinthe et emménagea avec ses deux enfants dans le presbytère de Saint-Marc-sur-Richelieu où l'oncle Toussaint était curé. Ce dernier avait mené jadis une vie un peu chaotique d'une paroisse à l'autre, exclu de sa cure de Saint-Jean-Baptiste de Rouville en 1829, mis en pénitence pendant treize ans à la Petite-Nation, en Outaouais, chez son père, puis chez son frère Denis-Benjamin. On reprochait à Toussaint d'avoir abusé des boissons enivrantes et d'user trop souvent de ses grosses mains baladeuses avec les femmes. Autrement dit, il avait fait ce que plusieurs prêtres rêvaient de faire. Mais le cousin Lartigue était intraitable avec les comportements nébuleux de son clergé. Avec les années, Toussaint, âgé de 50 ans en 1848, commençait à s'assagir. Mgr Bourget lui interdisait le vin aux repas, ce qui ne l'empêchait pas de manger goulûment et de prendre du poids : le ceinturon de sa soutane ne parvenait pas à cacher son obésité. Sans peut-être le vouloir, il était devenu un bon vivant et adorait se faire fêter le jour de la Toussaint (1<sup>er</sup> novembre), sa fête patronale. Neveux et nièces accouraient à cette fête annuelle où tout le monde faisait bombance aux frais de notre mère la saine Église.

Fanny, elle, croissait en sagesse et en intelligence. À 5 ans, elle commençait à lire couramment l'anglais et prétendait que la langue française n'avait plus de secrets pour elle. Cependant, comme on le fait avec toutes les filles, sa mère essayait de lui apprendre à coudre. Sans succès. Honorine se rendit compte que sa fille n'avait pas plus de dispositions qu'elle n'en avait pour cette tâche. Fanny était meilleure pour « courir et galoper » ou lire tranquillement assise dans un fauteuil.

L'oncle Toussaint dut abandonner la cure de Saint-Marc pour celle de Saint-Barthélemy, de l'autre côté du fleuve. Honorine le suivit avec Joe et Fanny. L'instituteur du village était bien content de Joe; Fanny voulait se dépêcher d'apprendre à écrire pour envoyer des lettres à ses cousins de la Petite-Nation, surtout les enfants de son parrain.

Les années passaient lentement au presbytère de Saint-Barthélemy. Le curé aimait cultiver son jardin de fleurs et de légumes. Au printemps, Fanny se rendait à la cabane à sucre de monsieur Jacques et se faisait secouer dans des chemins impossibles. Les saisons se déroulaient l'une après l'autre avec une répétition toujours la même. Odeurs d'encens dans l'église pendant la messe, prêche du curé Papineau, lourd bonhomme dans la chaire, qui faisait de grands gestes terrifiants.

À 10 ans, en 1854, Fanny entra pensionnaire à l'école primaire de Berthier, tenue par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Elle y poursuivit des études jusqu'en 1860. L'école pour filles de Berthier était un vieux couvent qui avait déjà plus de 30 ans, fondé par le défunt curé Louis Lamothe. Elle était située rue Montcalm et les Sœurs y donnaient des cours de piano, d'anglais et de géographie, en plus des matières habituellement enseignées partout ailleurs dans les écoles primaires.

Fanny fit des progrès remarquables en écriture et en musique. Ses maîtresses en étaient assez contentes. Résultats scolaires toujours en haut de la moyenne. La mère ne jurait que par les belles qualités de sa fille. Même si Berthier n'était qu'à une quinzaine de kilomètres de Saint-Barthélemy, mère et fille s'écrivaient assez régulièrement de semaine en semaine. Dans le temps des Fêtes, Fanny retournait au presbytère pour les vacances du Nouvel An. Sa mère en profitait pour inspecter et réparer ses hardes. Costumes de parfaite couventine toujours impeccables!

À 12 ans, son âge commença à la fatiguer, dit Honorine. Elle se plaignait du mal de tête. Serait-elle d'un tempérament faible ? Pour lui redonner une santé, on lui fit faire de l'exercice. Vers la fin de l'année scolaire de 1856, exactement le 16 juin, il y eut à Berthier une grande fête pour honorer Jean-François-Régis Gagnon, curé du lieu. Saint Jean-François Régis, le « marcheur de Dieu », patron des jésuites de France, prenait place ce jour-là dans le calendrier liturgique. Fanny joua dans une pièce présentée au curé Gagnon, et on remit au jubilaire un gros bouquet de fleurs.

Juin étalait ses belles couleurs et ses odeurs de renouveau. Les examens des élèves devant les parents eurent lieu le 16 juillet, mais la mère de Fanny ne put y assister, retenue par la fête de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, une paroisse nouvelle, en Mauricie, qui prenait son envol. Le curé Toussaint, de Saint-Barthélemy, devait accueillir un grand nombre de curés des environs.

Le 1<sup>er</sup> septembre, ce fut de nouveau la rentrée pour Fanny. Le retour à Berthier n'était pas aussi gai que la sortie. Honorine espérait cependant que la gaieté reviendrait à sa fille une fois rendue au couvent. Joe Leman, adolescent de 14 ans, avait aussi profité de ses vacances à Saint-Barthélemy et il ne retourna aux études que le 10 septembre. Il en profita pour faire un petit voyage

avec son grand-oncle Toussaint et un autre curé qui l'emmenèrent à Bécancour et à Trois-Rivières.

En janvier 1857, pendant le congé des Fêtes, Fanny profita de l'occasion d'une lettre pour écrire quelques mots à sa grand-tante, Rosalie Papineau-Dessaulles, seigneuresse de Saint-Hyacinthe – qui avait peut-être contribué financièrement au coût des études de Fanny et qui allait finir sa vie quelques mois plus tard. Fanny lui manifestait des sentiments sincères de reconnaissance, précisant qu'elle commençait à connaître le prix d'une bonne éducation, s'appliquait le plus possible dans ses études et tâchait de bien employer le temps qu'on lui donnait pour son éducation.

Crise d'adolescence ? Du 23 novembre 1857 jusqu'à janvier 1858, Fanny sortit du couvent pour vivre tout ce temps à Saint-Barthélemy avec sa mère. Raison de santé, dit Honorine. Fanny se plaignait de maux d'estomac. Sa mère constata qu'elle était atteinte d'une débilité générale, d'une pâleur extrême, même quand elle se sentait mieux; elle avait les lèvres aussi blanches que les joues. Sensation de froid dans la gorge et le long de l'œsophage, qui lui donnait mal au cœur. Les connaissances médicales d'Honorine, héritées de mère Angelle, inclinaient pour une présence de vers dans l'organisme. Un médecin appelé pour la soigner tomba malade d'une attaque de bronchite. Il aurait fallu recourir à l'autre médecin, beaucoup plus jeune, qui n'avait pas la confiance de maman Honorine. Devrait-elle conduire sa fille à Saint-Hyacinthe, peut-être à Montréal ?

À cet âge, les maux partent souvent aussi vite qu'ils sont venus. En décembre 1858, tout était rétabli, la santé, revenue. Au presbytère, il y eut un festin grandiose, un vrai festin de Gamache. Les cérémonies religieuses, en ce temps-là, étaient aussi fréquentes que les jours de la semaine. Fanny se présenta en compagnie de demoiselle Lamy, ménagère du curé Gagnon. Il y avait à Saint-

Barthélemy une réunion de 30 prêtres (Toussaint en avait invité 50) pour la bénédiction des cloches. La glace du Saint-Laurent n'était pas prise et les curés des paroisses de la rive sud ne purent traverser. Cependant, il fallut bien nourrir tout ce monde. Pendant trois jours, on prépara les viandes pour les cuire; on étala sur de grandes tables richement tournées une orgie de desserts : meringues, macarons, biscuits, beignes, pains de Savoie, charlottes russes, pralines, sucre à la crème, *mince pies*, tartes, blanc-manger, gelée au vin. Jamais des cloches n'avaient carillonné aussi allégrement le matin du jour de l'An!

L'année 1860 amena son lot d'épreuves. Les deux enfants d'Honorine furent atteints d'une rougeole pernicieuse, bardée de fièvre et d'indisposition. Honorine se rendit au couvent de Berthier pour prendre soin de sa fille : la rougeole était trop avancée pour qu'elle pût emmener Fanny à Saint-Barthélemy. Honorine retourna au presbytère et demanda qu'on lui donnât des nouvelles quotidiennes de l'évolution de la maladie. Quel remède serait efficace ? Il y en avait un qui servait pour toutes les maladies et il se nommait purgation. Une panacée qui vint à bout des rougeurs de Fanny. Honorine, ayant souvent congé le jeudi, en profita, le printemps venu et les chemins passables, pour aller la chercher et faire avec elle un tour de voiture. C'était la deuxième panacée à tous les maux.

À l'âge de 16 ans, Fanny mit un pied dans l'âge adulte. Pendant deux ans elle enseigna la musique et l'anglais, à Boucherville, dans un couvent de la Congrégation de Notre-Dame où la communauté de Marguerite Bourgeoys était établie depuis longtemps. Les sœurs enseignantes se faisaient appeler « tantes » par les laïques. Fanny devait avoir un grand talent musical, car une vieille dame demanda aux tantes de lui envoyer « la demoiselle qui joue de la musique ».

De retour à Saint-Hyacinthe avec sa mère, Fanny prit soin d'Émilie Mondelet, épouse de Casimir Dessaulles. Cette dame, se trouvant souvent seule et indisposée, avait prié Fanny de passer l'hiver chez elle. Fanny serait ainsi plus près de sa mère. Elle en glissa un mot dans une lettre à sa grand-mère, précisant que M<sup>me</sup> Dessaulles était une si bonne personne qu'elle ne pourrait pas faire autrement que de se plaire en sa compagnie.

En même temps, Fanny entreprit d'écrire abondamment à Azélie Papineau (1834-1869), une cousine de sa mère. Azélie était une excellente pianiste, comme Fanny. Elles joueront ensemble, à quatre mains, pour s'amuser, des pièces de Mozart et du répertoire classique et aussi quelques pages de Gottschalk, un compositeur américain, plus difficile à maîtriser qu'il pourrait en avoir l'air.

Elle passa plusieurs étés au manoir de Montebello, en Outaouais. Le château du seigneur Papineau était toujours ouvert pour y accueillir la vaste parenté. Honorine arrangea les robes d'été de sa fille, qui arriva au manoir en juillet 1863 avec Mercédès Papineau, jeune fille de Casimir, notaire. Elles y étaient encore au début de septembre.

Fanny répétera l'expérience l'année suivante. Son frère Joe y était, les enfants d'Azélie, d'Amédée et de Casimir Papineau aussi. Les vacanciers se déplaçaient de Montebello à Papineauville où vivaient des descendants de Denis-Benjamin Papineau, la famille du notaire Mackay, et la grand-mère Angelle Cornud.

Émilie Mondelet, femme de Casimir Dessaulles, mourut à Saint-Hyacinthe en août 1864. Au cours des années 1864-1868, le port d'attache de Fanny s'appela Saint-Hyacinthe et la maison de Casimir Dessaulles. Honorine et sa fille s'y installèrent pour prendre soin des orphelins de Casimir. Ces enfants étaient la petite Henriette, née en

février 1860, le grand Arthur, né en 1858, et la jeune Alice, née en 1862.

De Saint-Hyacinthe, Fanny se créa un réseau d'amies composé de Rosalie Laframboise, fille de Maurice et de Rosalie Dessaulles (sœur de Casimir), Zéphirine Thompson, épouse de Louis-Antoine Dessaulles, Ella Papineau, fille d'Amédée, Caroline Dessaulles, fille de Louis-Antoine; quelques hommes en firent partie : Napoléon Bourassa<sup>1</sup>, artiste peintre, musicien et écrivain, qui entretint toute sa vie une amitié amoureuse avec Fanny, et Louis-Antoine Dessaulles, cousin de sa mère, qui deviendra son beau-frère en 1869, et qui l'aima aussi tendrement.

Quand elle voulait s'échapper de la routine, elle partait pour la Petite-Nation ou pour Montréal. Elle passa des mois à Montréal dans la famille de Casimir-Fidèle Papineau, notaire, son oncle.

L'amour filial resta très fort chez Fanny. Elle profitait souvent d'une lettre qu'Honorine écrivait à sa mère, Angelle Cornud, grand-mère de Fanny, pour y ajouter un mot. Lors du 80<sup>e</sup> anniversaire de mémé, Fanny ne laissa pas fermer la lettre sans prendre la plume de sa mère pour lui souhaiter une fête heureuse, en signe de respectueux attachement et de vive reconnaissance.

La même année (1865), Louis-Joseph, veuf depuis trois ans, invitait sans relâche la famille élargie à se réunir autour de lui dans le manoir. En septembre, mémé Angelle y était déjà, avec Honorine et la jeune Henriette Dessaulles, « charmante enfant », soulignait le patriarche. Il disait attendre vers le milieu de septembre la venue de Fanny et de Rosalie Laframboise.

Ces jeux de plein air et de galopades en forêt ou en canot sur l'eau ne nuisaient pas aux pratiques religieuses, nombreuses et très

---

<sup>1</sup> À lire : Correspondance (122 documents) de Napoléon Bourassa à Fanny Leman; lettres manuscrites numérisées, 539 pages, BAnQ-Q, P1000, S3, D2740.

longues qui s'échelonnaient sur tous les mois de l'année. Fanny fit comme sa mère le jubilé universel en novembre. Les récoltes avaient été abondantes en 1865, le jubilé devenait une occasion d'en remercier le Ciel lors de cérémonies répétitives tenues dans la cathédrale de Saint-Hyacinthe.

En 1867, Fanny entreprit de « faire la classe » aux enfants de Casimir. Sa mère s'en réjouit, car sa fille se verrait forcée de raccourcir ses escapades à Montréal. Elle ira cependant aux noces de son amie Rosalie Laframboise qui épousa Louis-Onésime Loranger (1837-1917), avocat appelé à devenir juge en 1882.

Il n'y avait pas que les cérémonies nuptiales. Pour une bonne cause, Fanny s'échappait à Montréal et participait aux fameux bazars qui visaient à amasser des fonds pour l'orphelinat fondé jadis par M<sup>me</sup> Quesnel et dirigé maintenant par M<sup>me</sup> Laframboise, tante de Fanny. Elle y passa une quinzaine de jours en janvier. Les participantes mettaient alors en vente à petit prix des tricots, bas, gilets, robes d'enfant, jouets, qu'elles avaient tissés ou fabriqués pendant l'année.

Forte de son expérience et de sa ténacité, Fanny dira (en 1883) que le bazar rapporta 1565 \$ cette année-là, toutes dépenses payées! Elles avaient ouvert le bazar dimanche à 4 h et, le soir à 9, elles avaient déjà en caisse 450 \$.

À vivre à Saint-Hyacinthe dans la famille de Casimir Dessaulles, à enseigner à ses enfants, Fanny commença à ressentir un sincère attachement pour le père. Cet homme, âgé de 41 ans, était fils de seigneurs, il avait été élu maire de la paroisse. Il avait un frère qui faisait beaucoup parler de lui, un rouge qui disait son fait au clergé de Montréal. La grande maison de Casimir était toujours pleine d'avocats, de notaires, de notables. On y parlait fort, tous les jours, c'était un va-et-vient continu de femmes pressées, de servantes

aux petits pas, de visites d'enfants, et les soirées étaient ponctuées de joyeux festins autour d'une table bien garnie.

Louis-Joseph, appuyé à son écritoire, écrivit de la Petite-Nation : « Tous ensemble nous ne pouvions avoir plus belles étrennes que l'heureuse union qui va avoir lieu entre Casimir Dessaulles et Fanny Leman, que tous nous chérissons tendrement et qui le méritent entièrement. »

Honorine demanda au vieux tribun de servir de père à sa fille. Le 14 janvier 1869 eut lieu à la cathédrale de Saint-Hyacinthe, le mariage de Fanny Leman et Georges-Casimir Dessaulles (1827-1930), maire de Saint-Hyacinthe et futur député, veuf d'Émilie Mondelet. Fanny, qui n'avait que 24 ans, épousait un cousin de sa mère. Elle découvrit peut-être en cet homme aimable, tendre et dévoué, le père qu'elle n'avait jamais connu.

Les signatures à ce mariage sont celles de Louis-Antoine Dessaulles, Louisa Trudeau, André-Augustin Papineau, Joseph Leman, Côme-Séraphin Cherrier, Napoléon Bourassa, Maurice Laframboise, Louis-Joseph Papineau, Marie-Rosalie Dessaulles-Laframboise. Toussaint-Victor Papineau, prêtre, officiant.

Ce fut un mariage grandiose. Conduite à l'autel par le vieux tribun de 1837, Louis-Joseph Papineau, maintenant âgé de 82 ans, qui lui servait de père, Fanny était vêtue d'une robe de moire antique mauve avec une longue traîne, un bouquet de fleurs naturelles à la main, et par-dessus sa robe un manteau de velours de soie noire acheté à Londres par M<sup>me</sup> St-Jean, une amie de la famille. La cathédrale de Saint-Hyacinthe était décorée de tentures de damas rouge et or allant de la voûte jusqu'au plancher. L'oncle Toussaint-Victor présidait la cérémonie. Une fois revenus à la maison Dessaulles, les trente-deux convives furent mis en présence des cadeaux de noces et des tables du banquet où abondaient pâtés de

dinde désossée, viandes de gibier, poules de prairies, cailles et perdrix, salades et desserts qui rivalisaient de couleurs et de saveurs, autour d'un gâteau de noces recouvert d'une abondance de glace en sucre blanc, représentant un château et ses tours crénelées, couronné d'un bouquet de fleurs blanches. La santé des mariés fut proposée par Louis-Antoine Dessaulles, frère du marié. Louis-Joseph Papineau enchaîna en proposant la santé à la mère heureuse et à toutes les mères heureuses de la famille. Quelques absences remarquées : Angelle Cornud, grand-mère de la mariée, et les filles du marié, Henriette Dessaulles et sa jeune sœur Alice, toutes deux atteintes de rougeole et confinées à leur lit. Tous ces détails proviennent d'une lettre de 16 pages d'Augustin-Cyrille Papineau à Angelle-Cornud, sa mère, écrite de Saint-Hyacinthe en janvier 1869.

Augustin-Cyrille – que tous appelaient simplement Auguste – dressa aussi une liste des cadeaux de noces. Fanny et Casimir reçurent des bijoux en or, argent et rubis. Marie Westcott, épouse d'Amédée, y alla même d'une émeraude. Il y avait quantité de bagues, mouchoirs, coffrets, sachets, portemanteau, fioles, boîtes à parfums. Louis-Joseph fit cadeau d'un beurrier et de deux plateaux en argent; Côte-Séraphin Cherrier, prévoyant le voyage des tourtereaux, donna un nécessaire de voyage, assortiment complet d'objets nécessaires à la toilette en voyage; l'abbé Toussaint-Victor, un coquetier en argent, doré à l'intérieur.

Le printemps venu fut assombri par la mort, dans des circonstances tragiques, d'Azélie Papineau. Voir son journal *Vertiges*, paru en 2018. Une première amie de Fanny qui s'en allait à jamais, laissant Bourassa, son mari, effondré.

Le 14 novembre 1869, Fanny accoucha d'une fille qu'elle appela Rosalie. La « maladie » de Fanny fut une dure épreuve mais elle s'en

remit assez vite. Pendant l'été qui suivit, Louis-Joseph nota qu'elle était venue à Montréal et qu'elle avait pu *shopper* à son goût, disant même qu'elle pensait aller aux eaux de Kamouraska.

Elle n'en fit rien, n'alla pas non plus en Outaouais. Et, peu de temps après la mort de Louis-Joseph, en 1871, Fanny donnait naissance à sa deuxième fille, Emma; deux ans plus tard, à sa troisième. Cette fois, Fanny lui donna son nom : Frances (Fanny) Dessaulles. Elle sera religieuse dominicaine à Fall River.

Mais avant d'en arriver là, Fanny fille, âgée de deux ans, tomba malade. Et sa demi-sœur Henriette, qui commençait à tenir un journal intime, écrivit que leur petite Fanny faisait tellement pitié avec ses grands yeux brillants qu'elle se mit à chanter pour elle et à lui raconter des histoires garnies de fées et de lutins. Déjà se tissait, lentement, le talent de Fadette. Fanny mère vivait dans l'inquiétude et, dans ces circonstances, devenait bonne pour Henriette. Car, en lisant le journal d'Henriette Dessaulles, on découvre que la mère de substitution, la belle-mère Fanny Leman, la nouvelle épouse de son père, fut un réel obstacle au bonheur de la fillette. Ses tendresses rêvées, sa nouvelle mère les lui refusait, pensait-elle. Drame d'une jeunesse incomprise.

En 1875, Fanny accoucha d'un garçon, qu'elle appela Casimir. Il deviendra avocat.

Peu de temps après cette naissance, Henriette écrivit que sa mère Fanny se montrait exigeante et tracassière. Mais, ajoutait-elle, avec affection et tendresse elle obtiendrait de moi tout ce qu'elle voudrait. Au lieu de cela, elle imposait impérieusement ses volontés. Ce comportement révoltait Henriette, qui se savait orgueilleuse.

Henriette apprit à se fermer le cœur, parce qu'elle ne faisait qu'ennuyer Fanny, une femme froide. Elle voulait tellement l'aimer, mais se butait à l'impossible.

Le matin du 2 août 1875, cependant, Fanny, retirée dans sa chambre, appela Henriette. Son air triste émut la fillette à qui Fanny révéla un secret terrible. Il s'agissait du départ, plutôt de la fuite de Louis-Antoine Dessaulles, pour éviter la prison pour dettes. Henriette pensa tout de suite que ce serait son père, son bon père, cet homme qu'elle jugeait parfait, qui allait porter le poids de la faute de son frère. Louis-Antoine s'était réfugié momentanément aux États-Unis avant de gagner la Belgique, enfin la France, d'où il ne revint jamais. Ce fut un jour triste pour toute la maisonnée : Casimir avait prêté de fortes sommes d'argent à son grand frère et cet argent risquait fort de disparaître à jamais.

Il y eut un autre objet de confrontation entre Fanny et Henriette. Cette dernière développait une amitié sincère pour un garçon appelé Maurice. Si le jeune homme s'avisait d'écrire à Henriette, Fanny la prévint que ce serait de la dernière inconvenance de lui répondre. Incompréhension d'Henriette.

Un matin d'automne, Henriette s'en allait au couvent et Maurice l'accompagnait. Maman Fanny apprit la chose; le soir venu, elle entra dans la chambre d'Henriette pour lui faire des remontrances, manifestant sa volonté que cela ne se reproduisît plus. Elle termina son chapitre par un sec : « Tu m'as comprise ? »

Pour fêter une veille de jour de l'An, Fanny invita les amis d'Henriette. Maurice en était. Henriette écrivit dans son journal, le lendemain, que Fanny avait été affreuse et grossière avec lui. Il n'avait pas embrassé Henriette dans un coin sombre; il n'avait que tourné les feuilles d'une partition musicale de son amie quand elle était au piano.

Un printemps, maman s'absenta très longtemps de Saint-Hyacinthe et la jeune Henriette nota tout bonnement qu'elle avait joui de cette absence et qu'elle s'était sentie calme, bonne et

tranquille. Alors que Fanny, elle, habituellement, se montrait inabordable, critique, glaciale, presque malveillante. Malgré tout, Henriette ne pouvait « arriver à ne plus l'aimer ».

Impossible de ne plus l'aimer, parce que Fanny était la plus charitable des femmes. Elle avait toujours quelque vêtement à donner aux indigents. Elle qui avait peu de talents pour la couture, elle s'y était mise et dépensait ses talents pour les bonnes œuvres. Sa famille complétée en 1879, elle dut éduquer huit enfants : cinq des siens et trois du premier mariage de Casimir. Quand elle cessa de leur « faire la classe », elle dut les habiller pour aller à l'école. Ce fut, avec sa mère, une tâche quasi quotidienne.

Elle vécut aussi les affres d'une perte d'enfant. Sa Rosalie, née la première, fut la première à mourir. Le 19 mai 1877, la petite s'envola vers l'au-delà, laissant une mère étrahlée de souffrances. Henriette était même surprise des profondes douleurs de Fanny : « Mon Dieu, écrivit-elle, ayez pitié de cette malheureuse mère, je ne puis la regarder sans pleurer ! » Au quatrième anniversaire de la mort de la petite Rosalie, Henriette nous confia que sa mère ne s'en était jamais remise.

Les tiraillements entre Henriette et sa mère ne finirent que cinq ans plus tard, par le mariage (1881) avec son cher Maurice. Entre-temps, Henriette, âgée de 18 ans, était parfaitement consciente de l'impasse où elle s'agitait. La vie commune était devenue convenable, sans plus. Deux natures antipathiques ne pouvaient s'épanouir ensemble. Au jugement d'Henriette, Fanny était une femme positive et pratique, austère, routinière, « ancien régime », et autoritaire. Augustin-Cyrille Papineau dit que sa nièce Fanny était une femme d'action. Difficile de s'entendre avec une Henriette qui se jugeait elle-même rêveuse, impulsive, aimant les changements, fuyant l'autorité et la tyrannie.

En septembre 1880, Louis-Antoine Dessaulles, toujours séparé de ses racines maskoutaines, vivait à Paris. En se promenant sur les Champs-Élysées, il s'arrêta devant des acrobates de cirque qui donnaient au public de remarquables représentations. Il vit « une très belle personne, ayant absolument le sourire de Fanny », qui se tenait debout sur un fil de fer, ou couchée, et qui jouait avec des boules ou des assiettes. Il était certain que la vie de Fanny à Saint-Hyacinthe ressemblait à celle d'une équilibriste. Dessaulles n'oublia jamais, dans ses années d'exil, la belle Fanny qui avait épousé son frère et il entretenit avec elle une longue correspondance.

En septembre 1882, sentant la mort venir, Honorine Papineau rédigea un testament olographe par lequel elle donnait tous les biens qui pouvaient lui rester dans la seigneurie de la Petite-Nation à sa sœur Louise, épouse d'Édouard St-Julien; une somme d'argent à sa fille Fanny et le reste de ses biens à son fils Joseph et à sa fille Fanny. Cette perte irréparable précipita Fanny dans un deuil amer qu'elle surmonta en prodiguant des charités à gauche et à droite ou en se lançant en retraite. Avec sa tante Louisa (femme d'Augustin-Cyrille), elle tomba sous le charme d'un dominicain à forte voix qui avait le don de faire trembler les cœurs.

En 1887, il y eut même à la cathédrale de Maskana une retraite spéciale pour les Dames de Charité. Le Père Louis-Antonin Plessis (1859-1919), dominicain né en Loire-Atlantique, tonna en chaire pendant des heures et des jours, séduisant et convertissant les ouailles les plus endurcies. Il avait la réputation d'attirer les hommes instruits, étudiants et disciples de Thémis. Même les protestants, disait Rosalie Dessaulles-Laframboise, restaient debout, la bouche ouverte, pendant les sermons, admirant l'extraordinaire éloquence, le tact avec lequel l'apôtre des Prêcheurs traitait les sujets les plus

épineux. L'Espagne nous a donné Domingo Núñez de Guzmán et Sancho.

Ce qui n'empêcha pas Fanny de conserver une pureté de style dans ses lettres remplies d'une affection admirable. Les lettres qu'il recevait d'elle à Paris, l'exilé Dessaulles les jugeait « admirablement écrites », ajoutant qu'elle avait le « style épistolaire à un haut degré ».

En 1894, coup de théâtre : Dessaulles apprit à Paris que Fanny partait pour la France avec sa fille Emma, âgée de 22 ans. Il lui écrivit sur-le-champ que sa visite apporterait un grand adoucissement temporaire à son malheur et à son isolement. Depuis sa fuite en catastrophe de Saint-Hyacinthe en 1875, il n'avait jamais revu Zéphirine, sa femme, morte en 1891. Les journaux qu'il lisait en abondance, les nombreuses lettres de sa fille Caroline, celles d'Émilienne et de Louisa Trudeau, celles de Mercédès Papineau, celles de Fanny, surtout, constituaient les seuls liens chaleureux et permanents qu'il avait avec sa patrie. Il prit la peine d'avertir Fanny qu'elle pourra disposer de lui en tout temps et que si elle se gênait il allait se fâcher.

Le voyage de Fanny et d'Emma se fit par Anvers. Dessaulles lui conseilla l'hôtel des Flandres, sur la Place Verte, à quelques pas de la cathédrale. Et, comme les deux femmes devront sans doute se reposer un peu de leur traversée de l'Atlantique, Dessaulles déroula pour le bénéfice de Fanny tout un programme de visites des lieux : la cathédrale d'Anvers, ses sept nefs et ses deux grands tableaux de Rubens, aussi l'église Saint-Jacques et ses merveilleuses statues, le musée Plantin. Christophe Plantin (1520-1589) avait, comme Dessaulles, passé sa vie au milieu des livres, et le musée que les Anversois lui avaient dédié contenait les meubles de la famille et les presses d'imprimerie. Aussi le Jardin géologique.

Mais Fanny ne fit peut-être pas toute cette tournée. Elle arrivait en Europe avec une fille brisée, atteinte de phobies, la figure couverte d'eczéma, abattue par une profonde dépression. En arrivant à Paris, les deux femmes prirent logement au 8, rue des Moulins, dans une chambre voisine de celle de Dessaulles.

Dessaulles était plutôt désespéré en présence d'Emma gravement malade. Il connaissait le D<sup>r</sup> Georges Villeneuve (1862-1918), de Montréal, qui perfectionnait ses études d'aliéniste et de médecine légale à Paris, qui deviendra surintendant médical de l'asile Saint-Jean-de-Dieu, professeur éminent et responsable du département des maladies mentales et nerveuses à l'hôpital Notre Dame de Montréal. Le médecin aurait déclaré à Dessaulles que le cas d'Emma était sans espoir.

Dès son arrivée à Paris, Dessaulles écrivit à sa fille que la pauvre Emma était dans un état pénible, qu'elle avait voulu se jeter à la mer pendant la traversée. La santé mentale d'Emma ressemblait-elle à celle d'Azélie ou de Lactance Papineau ?

Sans doute d'après les conseils du D<sup>r</sup> Villeneuve, la fille de Fanny fut aussitôt emmenée chez M<sup>lle</sup> Chevreau, rue de Lübeck, supérieure d'une institution où avait été placée déjà Adrienne Couture, fille du premier mariage de Guillaume Couture. Adine Bourassa y fit aussi plusieurs séjours. La pension contenait un établissement d'instruction et, attenante, une salle d'hydrothérapie pour les jeunes filles malades. M<sup>lle</sup> Chevreau eut la candeur de dire à Fanny qu'elle ne croyait pas Emma dans un état très sérieux et qu'elle espérait la ramener dans la réalité, complètement et rapidement. Elle avait guéri jadis des cas plus difficiles. Plus tard, M<sup>lle</sup> Chevreau conduisit Emma à Wörishofen, ville de Bavière célèbre pour ses eaux curatives.

Pendant qu'Emma suivait ses thérapies, Dessaulles promena Fanny dans Paris. Fin juin 1894, elle avait vu tout le Louvre et les musées du Trocadéro; elle avait assisté en plein air aux concerts donnés par la Garde républicaine, visité la bibliothèque. Dessaulles commenta à Caroline : « J'ai bien du plaisir à voir comme elle jouit de tout ce qu'elle voit et entend. Elle était bien préparée à ce voyage, car elle a des connaissances historiques très sérieuses. Elle a beaucoup retenu. » Puis ce sera Versailles et le Jardin des plantes et son exposition de paléontologie, science que Louis-Antoine connaissait parfaitement.

Fanny demeura à Paris jusqu'à l'automne et revint en laissant sa fille aux soins de M<sup>lle</sup> Chevreau, au moins jusqu'au printemps de 1895. Cette année-là, Dessaulles vivait ses derniers moments. Il avait eu le temps d'écrire à Fanny, revenue à Saint-Hyacinthe, que sa fille manifestait un changement évident; elle avait retrouvé le sourire qu'elle avait perdu, elle n'avait plus « ce masque sérieux et ce regard fixe » d'autrefois, mais semblait triste de passer tout l'hiver éloignée de sa mère. M<sup>lle</sup> Chevreau elle-même déclara que les idées fixes qu'elle avait en arrivant à Paris étaient complètement disparues. Pour Dessaulles, la guérison d'Emma était complète au printemps.

L'année suivante, à Saint-Hyacinthe, Emma était présente à une charmante soirée qui réunissait la jeunesse et l'élite de la société chez le D<sup>r</sup> Eugène St-Jacques. *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* du 14 novembre 1896 dit qu'on y a joué une sérieuse partie d'euchre (jeu de cartes) et que M<sup>lle</sup> Emma Dessaulles « a eu le talent et l'honneur de gagner le premier prix. »

En 1914, à Saint-Hyacinthe, il n'y eut pas de ces grandes préparations pour fêter Noël autour de la grande table, le piano se

tut, l'encre sécha dans l'encrier. Le 9 décembre, à l'arrivée du train du Grand Tronc partant de Montréal, à 8.00 heures a.m., Fanny Leman, âgée de 70 ans, femme du sénateur, ancien maire, ancien député, était inhumée dans le cimetière après une cérémonie dans la cathédrale, présidée par Alexis-Xyste Bernard, évêque du diocèse, après que le Père Henri Hage, provincial dominicain, eut présidé à l'absoute. La chorale au complet fournit le chant au cours de la cérémonie funèbre. Dans le chœur, on remarqua la présence de Fabien-Zoël Decelles, supérieur du Séminaire, de Charles-Philippe Choquette, chanoine et vice-supérieur, des abbés Raymond et Vézina, des Pères Hamel, Trudeau, Rouleau et plusieurs autres.

Le registre d'inhumation contient 30 signatures.

Le deuil était conduit par Georges-Casimir Dessaulles, mari de la défunte; MM. Casimir Dessaulles, avocat, et Henri Dessaulles, ingénieur civil, ses fils ; Arthur Dessaulles, gentilhomme, son beau-fils ; puis Frédéric-Liguori Béique, Philippe-Auguste Choquette, de Québec; le capitaine Victor Pelletier, aide de camp et représentant le lieutenant-gouverneur; Narcisse Pérodeau, conseiller législatif; Henri Bourassa, le colonel Frédéric Mondelet Gaudet, officier d'artillerie, Charles Goulet, Gustave et Victor Papineau, Henri et Joseph Beaudry, Louis, Édouard, Arthur, Jules père, Jules fils, Henri et Adhémar Laframboise, François-Samuel et Auguste Mackay, Papineau-Couture, Jules Hamel, Beaudry-Leman, F.S. Mathys, Charles Rinfret, Ovide Brouillard, de Drummondville, président de la distillerie de Saint-Hyacinthe, M. Pinsonnault, de Montréal, Léon Garneau, M. de Tonnancourt, Louis-Joseph Gauthier et Téléphore-Damien Bouchard, députés libéraux du comté, Paul-Gédéon Martineau et Émile Marin, juges.

La mort de Fanny fut mentionnée dans *La Presse*, *La Tribune*, *Le Devoir*, *Le Canada*, *Le Clairon* et *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*. Ce

dernier, dans son numéro du 12 décembre 1914, précisait que Fanny avait été une « femme éminente, de parfaite distinction et de grande charité »; elle était l'une des « figures principales de notre société ».

Les manuscrits des lettres de Fanny Leman se trouvent en grande partie dans deux dépôts d'archives : BAnQ-Q (Bibliothèque et Archives nationales du Québec, section Québec), et BAnQ-O (section Outaouais), et les Archives du Musée McCord (McC).

La présente édition commence en 1856, quand Fanny a 12 ans et qu'elle est pensionnaire à Berthier, et s'arrête en 1870, quand elle est devenue une jeune mariée. Plusieurs lettres de Fanny Leman après 1870 – et jusqu'à la fin de sa vie, au 20<sup>e</sup> siècle – sont accessibles en manuscrits et ne font pas partie de cette édition.

*Georges Aubin*  
*L'Assomption, décembre 2021*



À Honorine Papineau  
[Saint-Barthélemy]

Berthier, 24 décembre 1856

Ma chère maman,

Vous serez peut-être surprise que je vous écrive si près des vacances; mais j'ai appris par M. Pasquin, lundi, que vous deviez venir me chercher mardi. Je n'en ai rien dit, car il faut que j'avoue que j'étais assez contente. Mais, dix minutes après, M. le curé est arrivé, et il a parlé des vacances, et il nous a accordé jusqu'au jeudi après les Rois<sup>2</sup>, déclarant que puisque nous n'étions pas habituées à faire de la classe le jeudi, il ne voulait pas aller contre la règle. Mais il mit cette condition : que nous partissions toutes le même jour, disant qu'il tenait beaucoup à l'observation de la règle, et puisqu'elle disait de ne pas faire de classe le jeudi, elle voulait aussi que nous partissions toutes le même jour. Ainsi il faut y renoncer; au reste, ma tante Sainte-Luce m'a dit que vous n'aviez qu'à envoyer la voiture, qu'elle m'habillerait bien chaudement; et si vous voulez absolument venir mardi, vous pourrez coucher au village, et je partirai le matin plus de bonne heure.

Ayez aussi la bonté d'en avertir M<sup>me</sup> Hautury. Je suis passablement bien; ayez la bonté de dire à Esther de m'envoyer une brique pour mettre sous mes pieds mercredi prochain.

Présentez, s'il vous plaît, mes respects à mon oncle<sup>3</sup>, à M. Caisse<sup>4</sup>; mes amitiés à Mathilde, Esther, Julie<sup>5</sup>, Charles Prime, etc. Adieu, ma chère maman. Excusez, s'il vous plaît.

Votre très affectionnée enfant.

---

<sup>2</sup> C'est-à-dire jusqu'au 8 janvier 1857.

<sup>3</sup> Toussaint-Victor Papineau (1798-1869), prêtre, oncle d'Honorine Papineau, mère de Fanny. Il est curé à Saint-Barthélemy où réside aussi, au presbytère, la mère de Fanny.

<sup>4</sup> Médard Caisse (1826-1888), vicaire à Saint-Barthélemy, de 1855 à 1859.

<sup>5</sup> Julie Rivard, servante. Elle suivra plus tard Médard Caisse, curé à Saint-Sauveur. Voir le recensement canadien du comté de Terrebonne en 1861, p. 210.

Fanny Leman



À Rosalie Papineau-Dessaulles

Saint-Barthélemy, 6 janvier 1857<sup>6</sup>

Ma chère tante,

Le silence que j'ai gardé jusqu'ici vous a peut-être fait penser que vos bienfaits étaient prodigués à une ingrate, incapable de les apprécier; mais je suis trop heureuse de trouver une occasion de vous témoigner, d'une manière bien imparfaite, il est vrai, les sentiments de reconnaissance qui m'animent. Je ne trouve point de mots pour les exprimer comme je le voudrais, mon cœur seul est capable de les rendre. À présent qu'avec l'âge je commence à connaître le prix d'une bonne éducation, ma reconnaissance augmente et je me persuade de plus en plus que la dette que je contracte envers vous dans ma jeunesse ne pourra jamais être acquittée; il ne me reste plus qu'un moyen, j'y ai recours : c'est de vous prier de croire que je m'applique le mieux possible, et que je tâche de bien employer le temps que vous me donnez pour mon éducation.

Veillez bien recevoir les souhaits de celle qui désire vous voir aussi heureuse qu'on peut l'être en ce monde. Puissent mes prières portées au ciel par la reconnaissance, toucher le Dieu bon qui seul sait récompenser dignement et qui connaît si bien ce que je vous dois et comment je voudrais m'en acquitter.

Adieu, chère tante, je suis pour la vie votre respectueuse et affectionnée petite-nièce.

Fanny Leman

---

<sup>6</sup> Lettre éditée dans *Mille amitiés*.



À Honorine Papineau

Berthier, 13 avril 1858

Ma chère maman,

Je suis heureuse de pouvoir vous écrire aujourd'hui, et surtout d'avoir de bonnes nouvelles à vous donner : je suis tout à fait bien et ma tante la Visitation m'assure que je puis dire à mon oncle qu'elle ne me jettera pas dehors sitôt. Elle est pleine d'attention pour moi. Je sors tous les jours pour prendre l'air. Je me suis trouvée en compagnie de convalescentes en arrivant ici. Nous sommes trois qui avons fait gras toute la semaine sainte. Une de nos petites compagnes est morte, il y a quinze jours, des fièvres. Elle n'était chez ses parents que depuis neuf jours.

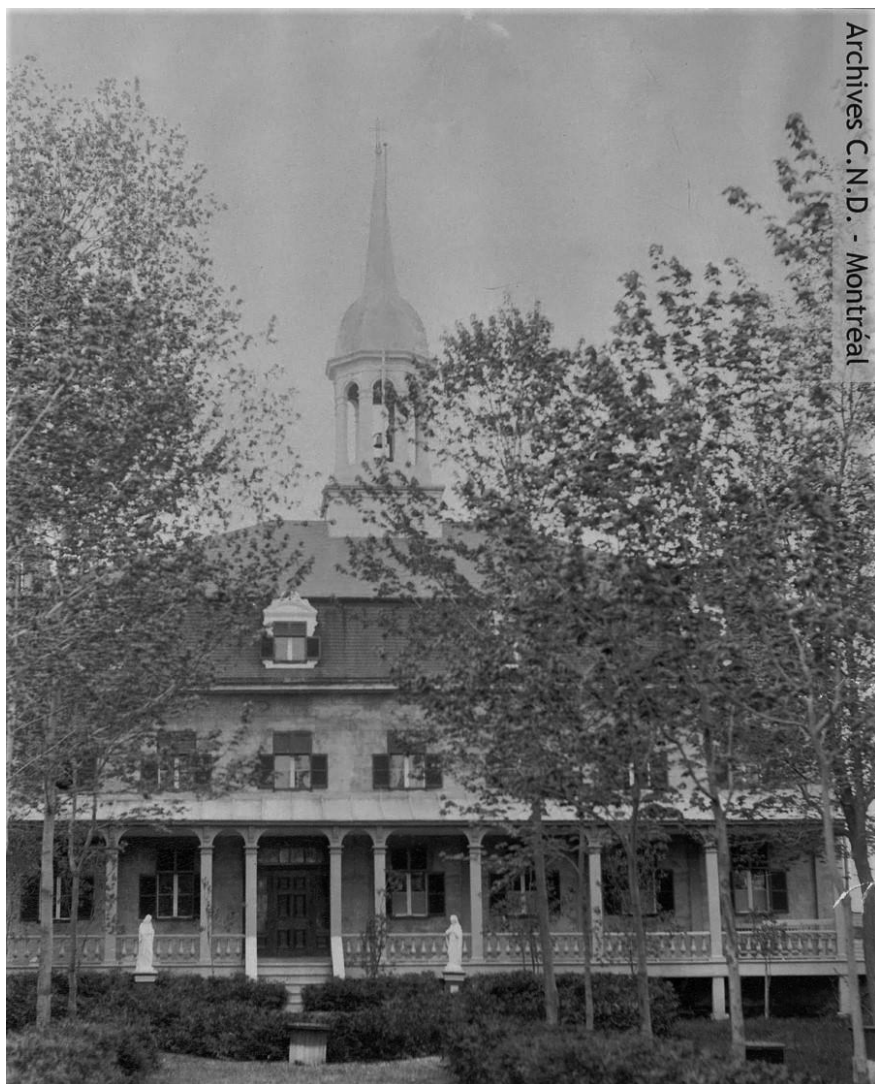
Chère maman, ma tante la Visitation pense qu'un peu de gruau ou de blanc-manger serait bon pour moi, vu que je suis obligée de prendre souvent quelque chose entre les repas. Si vous avez la bonté de m'envoyer ce qu'il faut, je le ferai faire ici par la cuisinière.

J'ai reçu la semaine dernière une lettre de Joseph. Il est toujours bien. Mon oncle Louis-Joseph Papineau a été passer quelque temps à Saint-Hyacinthe et nous a invités à aller le voir pendant les vacances. Il me dit que Georges doit partir bientôt pour aller rejoindre ses oncles aux États. Fanny est venue me voir dimanche. Ils ont reçu une lettre vendredi de mon oncle Morison<sup>7</sup> : ils sont tous bien, excepté Nancy<sup>8</sup> qui est indisposée ces jours-ci. Elle doit aller pensionner à Montréal pour quelque temps, je ne sais trop pourquoi.

---

<sup>7</sup> Donald George Morison (1805-1875), notaire, a épousé (Saint-Hyacinthe, 8 juillet 1833) Rosalie Papineau, sœur d'Honorine et tante de Fanny.

<sup>8</sup> Anne *alias* Nancy Morison (1835-1875), fille aînée de Donald George Morison et de Rosalie Papineau. Cousine de Fanny Leman.



Archives C.N.D. - Montréal

*Couvent CND – Berthierville*

J'espère, chère maman, vous voir bientôt, car M. Fauteux<sup>9</sup> m'a dit que l'eau n'était pas montée et qu'il pensait que dans quelques jours les chemins seraient secs; ainsi je vous attendrai dans deux semaines. Ma tante la Visitation nous a prévenues de demander notre costume bleu clair pour les premiers jours de mai. Elle désire que tous les chapeaux soient garnis en ruban bleu clair uni. Ainsi, celui que vous voulez mettre ne pourra pas faire. Mes tantes vous présentent bien leurs respects ainsi qu'à mon oncle et à M. Caisse. Veuillez leur présenter aussi les miens et permettez-moi de me souscrire votre très dévouée enfant.

Fanny Leman



À Honorine Papineau

Pensionnat de la Congrégation  
Berthier, 23 mars 1860

Ma chère maman,

Mille et mille remerciements pour votre joli cadeau, qui a été reçu avec amour et reconnaissance, *tout de même* qu'il ne soit pas arrivé le jour de Sainte-Françoise<sup>10</sup>. Vraiment, ma bonne maman, je suis confuse de tant d'attention de votre part, et j'appelle avec plus d'impatience encore le jour où il me sera donné de vous rendre en soins, amour, caresses, &&., vos bontés que j'apprécie chaque jour davantage.

Je suis aussi bien sensible aux *mille choses* que mon oncle me fait dire. Rien qu'une de ses visites ne saurait égaler le plaisir que cela m'a causé.

Je suis assez bien, chère maman, et j'espère que vous êtes ainsi, quoique vous ne me parliez point de votre santé. J'ai fait vos commissions

---

<sup>9</sup> Peut-être Isaïe Fauteux (1803-1886), marchand, de Saint-Barthélemy.

<sup>10</sup> Sainte-Françoise, le 9 mars, fête patronale de Fanny, née Frances Leman.

à mes tantes, qui me chargent en retour de leurs saluts affectueux pour vous. À côté de ceux-ci, je dépose encore à la même adresse le plus affectueux baiser et l'assurance de la sincère affection de votre respectueuse Fanny.

P.-S. Ne profitez-vous pas, bonne maman, des derniers beaux chemins pour faire encore un petit voyage tout court, tout court, à Berthier ?



À Honorine Papineau

S.d.

[Boucherville, novembre 1860]

[ ] servir. Veuillez m'en donner d'autre. Pour mon dessin, je crois que je n'aurai pas le temps de continuer, à moins que vous n'y teniez absolument.

À présent, je crois vous avoir donné assez de mes nouvelles pour en demander des vôtres. Comment êtes-vous ? Votre rhume est-il passé ? Êtes-vous un peu remise de la fatigue que vous vous êtes donnée lors de mon départ ? Joe se prépare-t-il à partir bientôt pour Montréal, et Adeline à l'accompagner ? Comment est mon oncle ? A-t-il reçu une réponse décisive de monseigneur et fera-t-il encaen cet automne ? Voici autant de questions pour lesquelles je réclame une réponse aussi prompte que possible.

J'espère, maman, que vous commencez à penser à votre voyage de Montréal. Tâchez de vous arranger pour pouvoir être au moins trois semaines pour venir faire deux ou trois petites promenades à Boucherville pendant ce temps. C'est si aisé : vous partez de Montréal à 3 heures, à 4 heures vous êtes au couvent, et vous pouvez repartir le lendemain ou le surlendemain à 9 heures. Je vous attends à la fin du mois; j'espère aussi

aller à Montréal pendant que vous y serez, car il faudra que j'achète de la musique et des livres pour mes filles... hum!

À propos de musique, je vous prie de demander à M<sup>me</sup> Tranche-montagne le morceau que je lui ai prêté pour me l'apporter.

Il est bien temps que je termine ma lettre, n'est-ce pas ? Vous devez me trouver bien longue, mais voyez-vous, je n'ai pas le talent de dire beaucoup en peu de mots. D'ailleurs, je parle si peu ici que je m'ennuie de ne plus babiller, malgré la bonne volonté que j'aurais souvent de le faire. Mes tantes sont occupées quand je ne le suis pas, et je suis obligée de *tenir mon rang* avec les élèves qui probablement se familiariseraient bientôt avec ma *grandeur*. N'importe, je prends ma revanche aujourd'hui.

P.-S. Envoyez-moi, s'il vous plaît, de l'onguent pour mes yeux, comme celui que le D<sup>r</sup> Jacques m'a déjà donné. Écrivez-moi aussitôt que vous pourrez et dites-moi que vous me pardonnez d'avoir si mal écrit. Si je n'avais pas honte, je prendrais ma troisième feuille de papier pour vous demander faire excuse d'avoir si longuement et si mal écrit, mais comme le remède serait encore pire, peut-être, que le mal, je m'en tiendrai à mes huit pages, en vous embrassant de tout cœur.

Toujours moi.

Fanny Lemay



À Honorine Papineau

Boucherville, 12 novembre 1860

Ma chère maman,

J'ai reçu avec le plus grand plaisir votre bonne lettre du 2 novembre, et je suis heureuse de trouver aujourd'hui un instant pour y répondre. Nous

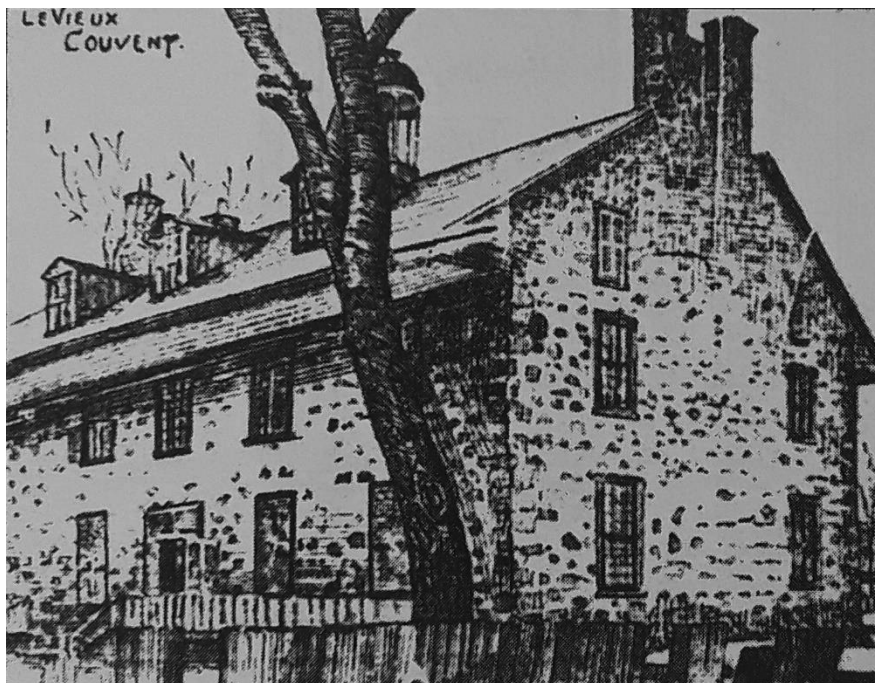
avons eu la retraite la semaine dernière. C'est le révérend Père Brunette<sup>11</sup> qui est venu la prêcher. Je l'ai faite avec les pensionnaires; et à présent je commence à m'occuper des préparatifs de la petite fête de cet hiver. Si je l'osais, je vous dirais que dans ce temps-là les chemins seront beaux, que la glace sera prise et je finirais par vous faire une gracieuse invitation de venir écouter mes beaux morceaux de musique et de chant. Mais vous vous moqueriez de moi, vous diriez que je ne suis pas raisonnable. Aussi j'aime mieux me taire et espérer tout bas. J'ai beaucoup souffert du mal d'yeux durant la retraite. On a craint une fluxion, mais j'ai vu le docteur qui m'a donné quelque chose pour me laver les yeux et une petite boîte d'onguent à peu près semblable à celle que j'ai déjà eue du D<sup>r</sup> MacDonell. Cela m'a beaucoup soulagée et à présent je suis guérie. Pour ce que vous me demandiez, je suis très bien. Comment êtes-vous vous-même, chère maman ? Toujours à l'ouvrage, en grand ménage, je suppose ? Vous me donnez des nouvelles de tout dans votre lettre, excepté de votre santé. Ce n'est pas du jeu. Comment est mon oncle ? J'ai été peinée d'apprendre qu'il avait presque renoncé à son voyage de Montréal pour cet automne, cependant je ne désespère pas encore de le voir.

J'ai été voir la vieille M<sup>me</sup> Malhiot il y a une quinzaine de jours. Elle avait fait demander à ma tante Sainte-Anne de lui envoyer « la demoiselle qui joue de la musique ». Je n'ai été que deux heures, ni plus ni moins, dans ma visite. Ma tante Saint-Maximin n'est pas bien : elle a été obligée d'avoir une novice pour faire sa classe. M<sup>me</sup> Brunette est morte dimanche soir à 10 heures. Elle doit être enterrée demain<sup>12</sup>. M. Pepin est très affecté de sa mort. Ma tante Sainte-Anne aussi : elle doit partir cette semaine pour aller se reposer quelque temps à la communauté.

---

<sup>11</sup> Augustin-Alexandre Brunet (1816-1866), né en France, entré chez les Oblats en France, ordonné à Longueuil en 1844 par Mgr Bourget. Missionnaire au Saguenay et à Bourbonnais (Illinois). Décédé à Montréal. *DC*.

<sup>12</sup> À Boucherville, le 14 novembre 1860, est inhumée Marie Labelle, veuve d'Augustin Brunette, forgeron, âgée de 69 ans. Présence d'un grand nombre de prêtres, dont Thomas Pepin, curé à Boucherville.



*Couvent CND – Boucherville*

Si vous m'envoyez mes effets, il est inutile d'y mettre mon *ballon blanc* [crinoline], car le Père Brunette a fait un sermon foudroyant contre les ballons pendant la retraite, et le mien, quelque petit qu'il soit, a dû plier sous les anathèmes du Révérend Père.

J'ai reçu la semaine dernière une lettre de M<sup>me</sup> Tranchemontagne, avec les morceaux de musique qu'elle m'avait promis. J'oubliais : ma tante Sainte-Luce est partie pour Arichat, elle est allée remplacer une sœur malade. Plus j'y pense, plus je m'applaudis de n'être pas allée à Saint-Jean cette année. J'aurais été grandement désappointée de son départ.

Mes dents sont déjà déplombées. Je vais écrire à Joe pour lui dire de demander à un dentiste ce que je vais faire. Je serai probablement encore

obligée d'aller bientôt en ville. Quel dommage que je ne puisse pas espérer de vous y rencontrer! Je n'ai eu aucune nouvelle de la famille depuis que je vous ai laissée. J'ai écrit à M<sup>lle</sup> Primeau, le jour de la Toussaint, il était bien temps que je réponde à sa lettre.

J'inclus dans votre billet quelques mots pour Mélina que je vous prie de mettre sous enveloppe et de lui faire parvenir. Présentez, s'il vous plaît, mes respects à mon oncle et à M. Primeau<sup>13</sup>.

Votre très attachée.

F. Leman



À Honorine Papineau

Boucherville, 10 décembre 1860

Ma bien chère maman,

Je suis certaine que vous êtes surprise de voir que je tarde tant à répondre à votre bonne lettre du mois de novembre, mais je suis si occupée que j'espère que vous me pardonneriez ce long retard. Aujourd'hui, je profite du moment où les enfants *sont allées voir M. Lesage*<sup>14</sup>, pour vous écrire quelques lignes. Mes élèves font ces jours-ci leurs revues des trois mois et, lundi prochain, les commissaires<sup>15</sup> doivent

---

<sup>13</sup> Joachim Primeau (1830-1901), né à Châteauguay, fils de Joachim Primeau, cultivateur, et de Marie Maheux. Prêtre en 1857. Vicaire à Berthierville, puis à Saint-Barthélemy (1860-1862). Outre la présence du curé Papineau, du vicaire Primeau au presbytère de Saint-Barthélemy, le recensement de 1861 du comté de Berthier (p. 266), mentionne la présence d'Honorine Papineau-Leman et de Joe et Fanny Leman.

<sup>14</sup> Georges-Denis Lesage (1833-1915), prêtre en 1857 et vicaire à Boucherville, de 1857 à 1861.

<sup>15</sup> À Boucherville, Léon Birtz/Desmarteau (1805-1886) était président des commissaires de la municipalité scolaire de Boucherville et l'inspecteur des écoles était Joseph-Napoléon-Azarie Archambault (1811-1891), notaire à Varennes, patriote.

visiter les classes et il faut préparer les enfants, ce qui n'est pas chose facile, je vous assure. Cela me donne plus d'ouvrage que je n'en ai ordinairement. En même temps, je prépare mes musiciennes pour la fête de monsieur le curé, qui doit se faire très solennellement jeudi prochain, veille de saint Thomas.

Le nombre de mes élèves est augmenté, j'ai à présent 15 à la musique et 19 à l'anglais. Ma tante Saint-Maximin et ma tante Sainte-Marianne nous ont laissées il y a une quinzaine de jours et il y a à présent deux sœurs nouvelles pour les remplacer.

Si la glace est prise au jour de l'An (ce qui est fort douteux, dit-on), je partirai pour Montréal le samedi après ma classe, et je reviendrai le mardi soir. Si ce n'est pas possible, j'attendrai à un peu plus tard. Joe se propose, m'a-t-il dit, d'aller à Saint-Barthélemy pendant sa petite vacance de l'hiver, avec M. Bonall, ou bien d'aller faire un tour à Saint-Hyacinthe.

Je n'ai pas eu de nouvelles de Montréal depuis mon voyage, mais j'écrirai bientôt à Joe pour en avoir. J'ai reçu mon chapeau d'hiver : il est bien propre et du goût de ma tante Sainte-Anne. C'est le principal, n'est-ce pas ?

Mille remerciements, chère maman, pour tout ce que vous m'avez envoyé par mon oncle. Mon gilet de laine peut faire encore pour cette année; par exemple, je me ferai faire une paire de bottines de drap. Si vous trouvez une occasion, cet hiver, voudrez-vous avoir la bonté de m'envoyer *Third Book of English Reading* ? C'est un vieux livre couvert en indienne noire. Vous le trouverez, je crois, avec les autres dans l'armoire de la chambre de Joe; aussi mon petit voile bleu, s'il vous plaît. Je n'ai encore pu trouver le tour de dessiner, mais j'espère avoir le temps, après la fête de monsieur le curé.

Ma tante Sainte-Anne me prie de vous saluer de sa part ainsi que M. Primeau. Présentez, s'il vous plaît, mes saluts respectueux à mon oncle et à M. Primeau, et croyez-moi toujours votre respectueuse et reconnaissante.

Fanny

Excusez, s'il vous plaît, l'écriture et le style. Je voudrais mettre ma lettre à la poste demain matin, et il est huit heures. Les enfants vont se coucher et je les suis. Bonne nuit, chère maman.



À Honorine Papineau

Boucherville, 24 avril 1861

Ma bonne et chère maman,

La question que je m'étais plusieurs fois adressée, avant de recevoir votre bonne lettre du 1<sup>er</sup>, vous vous l'êtes sans doute faite souvent vous-même en voyant que je n'écrivais pas. Pourquoi Fanny ne me répond-elle pas ? Je suis encore une fois forcée de rejeter la cause de ce long retard sur mes occupations multipliées. Je fais toujours la classe anglaise, mais on nous promet une maîtresse pour ces jours-ci, car il m'est impossible de continuer. Les préparatifs de l'examen qui vont bientôt commencer me donneront tout un surcroît d'ouvrage, et j'ai maintenant 22 élèves à la musique. Une des nièces de ma tante Sainte-Anne qui faisait la 23<sup>e</sup> doit partir, ces jours-ci : la pauvre enfant tousse beaucoup et je crains bien qu'elle n'en ait pas pour longtemps.

Je suppose qu'au presbytère vous n'avez pas eu à souffrir de l'eau haute. Ici, toute l'île vis-à-vis de nous était entièrement couverte d'eau et Montréal. Mais vous devez savoir ces nouvelles-là mieux que moi, car je n'ai pas vu les papiers, et vous devez les avoir à présent.

Je m'en vais écrire quelques lignes à Joe pour le prier de ne partir pour Saint-Barthélemy avant que j'aie été acheter ma musique, ce qui ne peut tarder à présent, car on nous annonce un steamboat pour aujourd'hui. Je compte envoyer par lui quelques-uns de mes effets d'hiver qui ne font que m'embarrasser ici. Le corps de ma robe jaune est trop petit, je l'ai déchiré en le mettant. Je crois qu'il me faudra quelque autre chose pour mettre

sous la jupe qui [est] encore très bonne, et aussi avec ma jupe de robe violette. Mon gilet noir sera trop chaud pour cet été. S'il vous plaît, m'envoyer, quand vous trouverez une occasion, des morceaux de coton blanc pour raccommoder. Je n'ai rien ici pour cela. Ma tante Sainte-Anne n'est pas bien depuis quelque temps, elle travaille trop. M<sup>lle</sup> Laforce est revenue prendre sa classe. Je vous assure que je n'en serai pas fâchée. Ça me fait une compagne. Elle me prie de vous saluer de sa part. Ma tante Sainte-Anne vous salue aussi, ainsi que M. Primeau. Elle partira pour sa retraite le 10 de mai. Je ne pourrai pas aller prendre de leçons de musique comme je me le proposais, car je ne puis pas pratiquer assez de temps pour profiter des leçons que je prendrais. D'ailleurs on me dit que le steamboat ne fera cette année que deux voyages par semaine. Il ira à Montréal le lundi et le jeudi, et reviendra le mardi et le vendredi. Ça me ferait perdre trop de temps. Nous avons fêté M. Lesage<sup>16</sup> pour la Saint-Georges. Il s'est fait complimenter comme Père directeur, bienfaiteur du couvent de Boucherville. Quelques-unes de ses pénitentes ou *postulantes*, plutôt du village, se sont unies à nous pour le fêter. Cela nous a valu un grand congé dont j'ai bien profité. Je n'ai ni maigri, ni pâli, depuis que je vous ai vue; je ne suis pas encore picotée non plus.

Excusez mon griffonnage, chère maman, je n'en fais jamais d'autres, mais n'ayant pu finir ma lettre hier, je me suis levée ce matin à 4½ pour la terminer, et la messe sonne que je n'ai pas encore fini. N'importe, je me souscris à la hâte votre très affectionnée.

Fanny

P.-S. Mes saluts respectueux, s'il vous plaît, à mon oncle et à M. Primeau. Je les attends bientôt.




---

<sup>16</sup> Georges-Denis Lesage, vicaire à Boucherville. La Saint-Georges est fêtée le 23 avril.

À Honorine Papineau

Boucherville, 26 mai 1861

Ma bonne et chère maman,

Fanny, c'est toujours Fanny, toujours un peu négligente, devez-vous avoir dit en voyant mon long retard à vous répondre. Oui, je suis toujours Fanny, mais Fanny picotée à présent. Eh bien! ma chère maman, cette picote que j'appréhendais tant cet hiver ne m'a pas plus épargnée que la plupart des enfants de Boucherville. Trois des pensionnaires l'ont eu depuis peu et, un beau matin, je me suis levée avec la picote. Ma tante Sainte-Anne m'a peinturée tout de suite et elle pense que je ne serai pas trop marquée. On ne peut en juger encore parce que les boutons ne sont pas secs. Je n'ai pas été trop malade, la fièvre ne [m'a] pas trop incommodée. On dit que la picote n'est pas mauvaise du tout cette année. Ainsi, ne vous inquiétez pas pour cela, chère maman.

Je voudrais répondre à toutes les questions que vous m'adressiez dans votre bonne lettre, mais je l'ai laissée à Montréal. Je vais toujours répondre à celles dont je me rappelle. Comme Joe a dû vous le dire, je n'ai pas eu de chapeaux. Ma tante m'a permis de porter mon noir, et à présent il est temps de prendre les hardes d'été. Par exemple, j'ai changé la robe de mousseline de laine que ma tante Charlotte m'a donnée. J'ai vu un joli patron fort à mon goût chez M. Beaudry<sup>17</sup>. En retour je l'ai fait tailler et l'ai laissée à Octavie pour la faire, ainsi que mon indienne. Elle ne me l'a pas encore envoyée, je l'attends ces jours-ci, car elle m'avait promis de ne pas trop me faire attendre. Elle devait acheter les fournitures et tout ce qu'il fallait pour la garnir, comme vous le lui aviez dit.

Nous allons avoir un grand bazar vers le milieu de juin, pour Mgr Taché<sup>18</sup>. Je brode pour cela dans ce moment-ci, *malgré ma picote*. J'ai

---

<sup>17</sup> Peut-être E.N. Beaudry, *tailor & clothier*, 11 rue Saint-Laurent, Montréal. LMD.

<sup>18</sup> Alexandre-Antonin Taché (1823-1894), sacré évêque en 1851, à Saint-Boniface, Manitoba, en 1853. Né à Fraserville (Rivière-du-Loup), il vécut une partie de son enfance à Boucherville. DBC.

employé la mousseline suisse que j'avais pour faire des collets. Si vous désirez prendre des billets pour la loterie, ou pour la rafle, ainsi que mon oncle et M. Primeau, je me ferai un plaisir de les tirer. Vous savez que je suis chanceuse... Voudriez-vous demander à M. Primeau s'il aurait la bonté de me faire un petit *puzzle* comme celui que vous m'aviez emporté cet hiver ? Joe pourrait apprendre à le faire et me le montrer ensuite ou bien me l'envoyer à Montréal, et m'écrire la manière de le défaire. Malgré ce que vous m'en avez dit, j'attends toujours quelqu'un de ces messieurs, car tous deux m'avaient bien promis de venir.

Avez-vous eu des nouvelles de M. Caisse dernièrement, comment est-il ? Je suppose que Joe pense à revenir bientôt à Montréal. Je l'attends à Boucherville au premier voyage de plaisir de la saison, s'il n'a pas trop peur de la picote. Je ne lui écrirai pas aujourd'hui, de crainte de lui communiquer ma maladie. Il m'a dit que vous aviez un gros rhume. J'espère que vous êtes bien mieux à présent.

La sortie des élèves aura lieu le 15 juillet, sans distribution de prix, car il y a trop eu de maladie cette année.

Présentez, s'il vous plaît, mes saluts respectueux à mon oncle et à M. Primeau, et excusez le griffonnage. On écrit mal quand on a la picote sur les doigts.

Votre affectionnée Fanny.

J'ai fait assez de badinage sur la picote pour prendre la peine de vous mettre ce qui en est en post-scriptum. J'ai bien réellement la picote, au moins ma tante me dit que c'est cela, mais je n'ai que trois petits boutons sur le premier doigt; je n'ai eu ni fièvre ni mal de tête, ni aucun autre symptôme de picote. Seulement, mes boutons ont l'air de picots. Voilà tout, on me les peinture et repeinture tous les jours, de peur que ça augmente. Ainsi, ne soyez pas inquiète, chère maman. Si j'avais été malade, je serais avec vous à présent. J'ai voulu seulement vous faire peur un peu et voir ce que vous diriez tous ensemble. Votre prochaine lettre qui, j'espère, ne se fera pas attendre, me dira si j'ai réussi à vous effrayer ou si vous aviez découvert la vérité tout de suite.

Toute à vous.



À Honorine Papineau

Boucherville, 9 septembre 1861

Ma chère maman,

Je suis certaine que vous êtes étonnée de mon long retard à vous écrire, surtout si vous ignorez sur quelle plage je suis. J'ai toujours attendu l'occasion de Joe, d'autant plus que je désirais vous donner quelques nouvelles, mais comme je suis certaine qu'il part demain pour vos pacages, je m'en vais essayer de vous faire parvenir quelques lignes par lui.

Je suis rendue ici depuis lundi dernier. Joe vous dira que nous avons fait une jolie promenade à Châteauguay, que nous avons été comblés de prévenances de la part de la famille de M. Primeau, que nous nous sommes bien amusés et qu'enfin nous avons été extrêmement satisfaits de notre voyage.

On avait su ici que je ne devais pas revenir pour des raisons *aussi bonnes* les unes que les autres, et qu'il serait trop long de vous annoncer ici, de sorte que j'ai bien surpris les bonnes gens de Boucherville. Il paraît qu'ils ne sont pas encore revenus de leur étonnement, car ils ne s'empressent pas beaucoup de me renvoyer leurs enfants. Je n'ai que treize élèves sur 24 que je comptais à la fin de l'année dernière. Comme je le prévoyais, les changements survenus cette année dans le personnel de la mission ont exercé une maligne influence sur les parents; il n'y a que 19 pensionnaires de rentrées; nous en attendons pourtant encore quelques-unes cette semaine et nous espérons n'être pas éloignées de la trentaine à la fin du mois. C'est ma tante Sainte-Catherine qui remplace Sainte-Anne. Je n'ai pas perdu au change, je vous assure. Ma tante Saint-Frédéric et Sainte-Marie du Sacré-Cœur sont aussi bien bonnes pour moi. Ma tante

Saint-Victor est malade dans ce moment-ci; je n'ai pu la voir avant mon départ, mais j'ai vu l'assistante qui s'est engagée à me trouver ma remplaçante dans le courant du mois.

J'ai pour compagne une demoiselle de Toronto, M<sup>lle</sup> O'Neill, très instruite et des plus aimables. Elle vient ici pour apprendre le français et la musique. Je m'amuse très bien avec elle : je brode, je copie, je pratique beaucoup et ensuite je *parle anglais*. Je vous dirai en passant que j'ai pris une leçon de musique à Montréal avant de partir et que M. Smith m'a dit que les quelques heures que j'ai pratiqué à l'harmonium m'avaient fait beaucoup de bien. Je ne doute pas que les *sérénades* que je vous donnais tous les jours à table n'aient contribué puissamment à ce progrès. Qu'en pensez-vous ? Et qu'en dit mon oncle ?

Je suppose que l'ouvrage ne vous manque pas dans ce moment-ci, encore moins qu'en tout autre. Comme je regrette d'être trop gauche pour pouvoir aider! Je suis certaine pourtant que si j'étais avec vous dans ce moment, je pourrais vous être utile. Si l'encan retarde un peu ou si la maîtresse vient bientôt, je pourrais peut-être aller vous montrer ma bonne volonté, mais je crois que c'est douteux. Ce qui me console, c'est que Joe se rend auprès de vous, il n'aura probablement pas autant de *goût* que moi pour essayer la vaisselle. Mais ce que je sais, c'est que s'il vous reste encore du sucre à la crème et des figues au moment de l'encan, il en fera bonne justice.

J'ai eu hier une agréable visite : ma tante Casimir<sup>19</sup> a profité d'un voyage de plaisir pour venir faire un tour à Boucherville avec Ditta. Joe et Toussaint Thompson<sup>20</sup> l'accompagnaient. Je vous assure que j'étais

---

<sup>19</sup> Cette tante Casimir serait Émilie Mondelet (1835-1864), première épouse de Georges-Casimir Dessaulles.

<sup>20</sup> Toussaint Thompson (1833-1915), baptisé Jean-Toussaint à Saint-Hyacinthe le 24 novembre 1833; frère de Napoléon et de Zéphirine. Il eut pour parrain l'honorable Jean Dessaulles et pour marraine, Élisabeth Maillet-Boivin. Beau-frère de Louis-Antoine Dessaulles. Aussi employé au *Pays* et membre de l'Institut canadien. Jean-Toussaint Thompson, imprimeur-éditeur, épousera (Montréal, 9 octobre 1866) Louise-Antoinette Malhiot, fille de Louis-Alexandre Malhiot, professeur, et de Margaret Gordon. Toussaint Thompson sera présent au mariage de Fanny avec Georges-Casimir Dessaulles en 1869.

contente, car quoique je n'ose pas dire que je m'ennuie, de crainte de faire rire de moi, je ne puis m'empêcher d'avouer que je trouve le temps long. Quand donc serais-je assez forte pour me mettre au-dessus de cette misère ? Ditta a été collationner avec les enfants et, comme il y avait un chat alors dans l'appartement, elle n'a pas manqué de le caresser. On lui demanda alors si elle n'aimerait pas à l'avoir. – Oh non, a-t-elle répondu, c'est le *petit jaune* de mon oncle Toussaint que je veux acheter. J'ai bien ri ensuite quand on m'a dit cela.

Je suppose que vous aurez cette semaine des nouvelles décisives relativement à la succession de mon oncle. J'attendrai avec impatience les nouvelles, car j'espère que, malgré vos nombreuses occupations, vous aurez quelque temps pour m'écrire. Si vous ne le pouvez toutefois, ayez la bonté de prendre Joe pour secrétaire.

Présentez, s'il vous plaît, mes saluts respectueux à mon oncle. Si je pensais qu'il dût venir bientôt à Montréal, je l'inviterais encore une fois à se rendre jusqu'ici, mais je pense qu'il est assez occupé pour ne pas pouvoir entreprendre le voyage à présent. Je n'ai pu voir M. Caisse, j'ai laissé les collets à Joe qui doit vous les reporter. Je vous assure que j'ai été bien contrariée, mais ce n'était pas possible.

Adieu, ma bonne maman, je vais être avec vous en esprit, puisque je ne puis vous visiter autrement. De votre côté, n'oubliez pas, s'il vous plaît, celle qui sera toujours votre respectueuse et reconnaissante.

Fanny Leman



À Joseph Leman

Boucherville, 9 septembre 1861

Mon cher frère,

Je suis encore sous l'impression délicieuse où m'a laissée votre agréable visite d'hier, et je vous en remercie encore une fois en commençant ces lignes où je vais être forcée de me montrer tout à fait laconique.

Tu pars après-midi pour Saint-Barthélemy, je t'envierais presque cette petite vacance, si l'envie était chrétienne, mais comme je sais que tu en as besoin, je vais te laisser faire ton voyage bien tranquillement, te recommandant toutefois de ne pas oublier de m'écrire aussitôt que tu seras rendu et de me donner une chronique détaillée de tous les événements remarquables qui y noteront ton séjour dans le feuillet de musique copiée à M<sup>me</sup> MacDonald pour M<sup>me</sup> Delisle, et tu emporteras à Berthier le morceau de D<sup>lle</sup> Noémie, que je remercie de tout mon cœur. Tu prieras ma tante de se rappeler que si elle veut avoir des bandes comme ceux qu'elle a vus ici, elle n'a qu'un mot à me dire et je les lui ferai faire immédiatement. Présente-lui mes saluts affectueux, ainsi qu'à mon oncle, respects à dame MacDonald, baisers aux petites cousines, enfin toutes sortes de bonnes choses à ceux qui s'intéressent à moi.

Adieu, cher frère, bon jour, bon voyage, bien du plaisir, et au revoir au mois d'octobre.

Ta sœur qui t'aime.

Fanny

P.-S. Aie la complaisance de présenter mes saluts à M. Primeau. J'oubliais... Je te charge de manger quelques morceaux du sucre à la crème à mon intention, et si tu t'ennuies de faire des pilules, tu trouveras du raisin dans la dépense, je ne me rappelle plus dans quelle boîte. Et n'oublie pas de m'écrire au plus tôt.

Toujours moi, à la hâte.

Tu trouveras une lettre pour maman sous cette enveloppe; je te prie de la remettre à son adresse.



À Honorine Papineau

Montréal, 17 octobre 1861

Ma chère maman,

Il est bien temps que je vous écrive, n'est-ce pas ? Il y a déjà quinze jours que je suis ici et il semble que j'aurais dû vous donner de mes nouvelles avant aujourd'hui, mais j'ai été si occupée depuis mon arrivée à Montréal que j'espère que vous me pardonneriez ce retard. Nous avons été huit jours sans fille, vous connaissez ce que c'est, ensuite le grand ménage a commencé, de sorte que je n'ai pas eu beaucoup de temps. Joe m'a dit, en arrivant, la semaine dernière, que vous me faisiez demander pour aller faire un tour à Saint-Hyacinthe. Certainement cette promenade me ferait beaucoup de plaisir et je serais heureuse de passer quelques jours, mais je pense que vous serez plus contente de me voir rester quand je vous aurai donné mes raisons. D'abord, quand Joe est arrivé, ma tante n'avait pas encore de fille, et je pense qu'il aurait été bien mal de la laisser tout à fait seule. À présent elle a une fille, mais elle ne veut pas rester et le grand ménage n'est pas encore fini; et d'ailleurs Joe m'a dit que vous deviez venir dans une quinzaine de jours, de sorte qu'il me semble que je ferais mieux d'attendre afin d'être plus longtemps dans mon voyage. Si néanmoins vous préférez que j'aïlle tout de suite, ce sera avec plaisir que je vous arriverai.

J'ai vu mon oncle qui s'est retiré ici pendant son voyage. Il a paru surpris de voir que je n'irais pas à Saint-Hyacinthe à présent, mais je crois que c'est mieux.

Je suis allée chez M<sup>me</sup> Quesnel<sup>21</sup> samedi, pour rencontrer Rosalie, et j'ai vu aussi M<sup>me</sup> Laframboise<sup>22</sup>. Je n'ai pas eu le temps d'aller chez M. Thompson, je vais y aller ce soir, voir M<sup>me</sup> Dessaulles avant qu'elle parte. Je ne suis pas allée chez M<sup>me</sup> Beaudry non plus; je n'ai pas sorti du tout encore.

Joe voulait vous écrire en arrivant, mais il n'a pas pu le faire, il a été très occupé. Mon oncle Toussaint vous dira sans doute qu'il a passé trois jours et deux nuits avec [un] homme malade du délire tremblant. Il est revenu ce soir bien fatigué.

Mon oncle et ma tante Casimir vous présentent leurs meilleures amitiés, ainsi qu'à mon oncle et ma tante Auguste. J'y joindrai mes saluts respectueux et ceux de Joe, avec des baisers pour Gustave<sup>23</sup>.

Adieu, chère maman. J'espère avoir dans quelques jours le plaisir de vous embrasser, mais si vous ne pouvez venir sitôt à cause de l'indisposition de ma tante Auguste, écrivez-le-moi, s'il vous plaît, et si ma tante a une bonne fille, je tâcherai d'y aller.

Adieu encore une fois, ma bonne maman, croyez-moi toujours votre reconnaissante enfant.

Fanny Leman




---

<sup>21</sup> Marie-Josephte Cotté (1792-1866), veuve depuis 1842 de Jules-Maurice Quesnel, commerçant de fourrures.

<sup>22</sup> Rosalie-Eugénie Dessaulles (1824-1906), fille de Jean Dessaulles et de Rosalie Papineau, a épousé (Saint-Hyacinthe, 18 février 1846) Maurice Laframboise, avocat, fils d'Alexis Laframboise et de Luce-Angélique Cotté. Cousine de la mère de Fanny Leman.

<sup>23</sup> Louis-Gustave Papineau (1855-1931), fils aîné d'Augustin-Cyrille/Auguste Papineau et de Louisa Trudeau. Cousin de Fanny.

À Honorine Papineau

Montréal, 30 décembre 1861

Ma chère maman,

Le temps qui entraîne tout dans les abîmes de l'éternité, ne saurait emporter avec lui le souvenir de vos bontés pour moi. C'est pourquoi je suis heureuse de profiter de la saison des souhaits pour vous offrir, avec l'assurance de ma sincère gratitude, l'expression des vœux qu'elle m'inspire. Santé parfaite, prospérité entière, bonheur complet. Voilà ce que je vous souhaite, chère maman, voilà les vœux que je dépose aux pieds de Jésus-Enfant, qui les exaucera, je l'espère, puisque les prières de la reconnaissance lui sont si agréables.

J'ai reçu votre bonne lettre samedi matin, et ma tante est sortie en ville aujourd'hui pour vos commissions. Je suppose que vous devez avoir reçu à présent le paquet que je vous ai envoyé hier par le jeune Beaudry. Mais vous ne devez pas avoir trouvé les nouvelles que je vous donnais bien fraîches, car il y avait cinq jours que ma lettre était écrite et cachetée, quand l'occasion est partie.

Tous ici sont bien et vous font mille amitiés et souhaits de bonne année. J'ai reçu mon *sett* de pelleteries : il est bien beau, mais je crois que vous ne vous étiez pas entendus pour le prix. Je vous envoie le compte. Vous verrez que Mintz<sup>24</sup> charge bien plus cher pour avoir passé et teint les peaux. Je lui ai dit que j'allais vous envoyer le compte; il a paru satisfait. Si vous pouvez revenir avec mon oncle Auguste, vous vous arrangerez avec lui plus aisément que moi. Mais si vous ne revenez qu'aux premières navigations, écrivez-moi, s'il vous plaît, ce que je dois faire. Je vous écrirai par mon oncle Auguste, et je vous enverrai le compte des objets que je dois vous acheter.

---

<sup>24</sup> Jacob Mintz (1805-1885), marié à Esther Keller, tous deux originaires de Pologne, chapelier fourreur, 25, Notre-Dame, Montréal. *LMD*. Décédé à York (Ontario) le 27 janvier 1885, à l'âge de 80 ans.

Présentez, s'il vous plaît, mes saluts respectueux et souhaits de bonne année à ma bonne mémé et à tous les autres membres de la famille, et puisque la satisfaction de passer le jour de l'An avec vous m'est encore une fois refusée, veuillez au moins accorder la faveur de votre bénédiction maternelle à votre respectueuse et reconnaissante.

Fanny

Le compte de M. Mintz se trouve perdu, mais je sais au moins quel en est le montant. Il demande 4 piastres et demie pour avoir fait le *sett*, et 6 piastres 4 chelins pour avoir passé et teint les peaux. Cela fait 11 piastres et 2 chelins en tout.



À Honorine Papineau

Montréal, 10 janvier 1862

Ma chère maman,

Vous avez sans doute été un peu surprise de voir que je ne vous avais pas écrit par mon oncle Auguste, comme je vous l'avais promis. Mais il a été si peu longtemps à Montréal que je n'aurais pas pu envoyer ma lettre, quand même elle aurait été prête. J'espère que ce retard ne vous aura pas trop désappointée. Je vous envoie par le Père Bourassa les effets que vous m'avez demandés, avec le compte de ces effets.

Je suis allée veiller chez M<sup>me</sup> Bourassa<sup>25</sup>. Nous avons fait de la musique, j'y retournerai bientôt, elle m'a [dit] d'y aller aussi souvent que je voudrais. Je verrai ses morceaux et elle apprendra les miens.

---

<sup>25</sup> Azélie Papineau (1834-1869), épouse de Napoléon Bourassa.

Nous avons eu un assez bon nombre de visites du jour de l'An et nous commencerons cette semaine à faire les nôtres. Je n'ai pas sorti encore, excepté dans la famille. Joe a été à une grande soirée chez le Dr MacDonnell<sup>26</sup> le jour des Rois; il s'est très bien amusé.

Vous ne nous avez pas encore dit quand vous vous proposiez de revenir, mais nous supposons que la maladie du petit Gustave vous engagera peut-être à presser votre retour. Dans tous les cas, si vous ne revenez pas assez vite, veuillez me donner une réponse par rapport à M. Mintz.

J'espère que toute la famille est bien. Présentez, s'il vous plaît, mes saluts respectueux à ma bonne mémé et à tous mes oncles et tantes. Joe y joint les siens, ainsi que des baisers pour les petites cousines et cousins. Tous ici sont bien et vous font les meilleures amitiés, mais aucun ne vous embrasse plus affectueusement que votre respectueuse Fanny.

P.-S. Je regrette de n'avoir pas assez de temps pour vous parler des jolies étrennes que j'ai reçues; vous les verrez à votre retour.

Excusez, s'il vous plaît, le griffonnage, je suis extrêmement pressée.

Laine blanche, ½ lb	3/4
Soie noire, ¾ de verge	3/1½
Régliste	1/10½
Onguent	5/9

---

S 9-1




---

<sup>26</sup> Le Dr Robert L. Macdonnell demeurait alors angle Craig et Place d'Armes. *LMD*.

À Honorine Papineau

Montréal, 20 janvier 1862

Ma chère maman,

Je viens de recevoir votre bonne lettre du 13, huit jours après que vous l'avez écrite. Ne soyez pas surprise de ce retard : elle était depuis quatre jours dans la poche de capot de mon oncle Émery<sup>27</sup>, qui l'avait oubliée là. C'est à peu près ce qui est arrivé à la lettre que vous m'écriviez à Noël : ma tante Charlotte arrive un matin, pendant le déjeuner, et me demande si j'avais eu de vos nouvelles dernièrement; je lui réponds que non. Tiens, dit mon oncle Casimir, ça me fait penser que j'ai une lettre pour toi de la Petite-Nation. C'est bien plaisant, n'est-ce pas ?

Il y a, chère maman, dix grands jours que j'ai commencé cette lettre, et je n'ai pas encore pu trouver le tour de la finir. Comment trouvez-vous cela ? Je suis certaine que vous êtes inquiète et que vous ne savez à quoi attribuer ce retard dont je suis moi-même honteuse, et que je vous prie de me pardonner encore une fois. L'après-midi que j'avais commencé à vous écrire, c'est-à-dire il y a eu lundi 8 jours, Toussaint est venu me chercher pour aller passer l'après-midi chez M<sup>me</sup> Thompson avec Marie-Louise et les demoiselles Dauphin. Le soir, les grandes personnes sont venues se joindre aux enfants, et nous avons joué, sauté, dansé, &c, jusqu'à 1½ heure. Il était un peu tard pour continuer, n'est-ce pas ? Surtout pour une dormeuse comme moi. Aussi, n'y ai-je pas songé. Ensuite, c'est le temps des visites : quand on n'en fait pas, on en reçoit, c'est un passe-temps de plus.

Vous me demandiez dans une de vos lettres de vous parler de nos amusements. Je vais vous donner aujourd'hui à ce sujet les plus amples détails. D'abord nous avons eu une couple de réunions de famille, comme celle à laquelle vous vous êtes trouvée, l'hiver dernier, ici et chez mon

---

<sup>27</sup> Denis-Émery Papineau (1819-1899), notaire, frère d'Honorine Papineau et oncle de Fanny Leman.

oncle Émery; ensuite, celle dont je vous ai parlé tout à l'heure, chez ma tante Dessaulles. Nous avons eu aussi notre petite soirée chez M<sup>me</sup> A. Papineau<sup>28</sup> la semaine dernière, une chez le D<sup>r</sup> Munro où j'ai rencontré une de mes anciennes connaissances de Boucherville, M<sup>lle</sup> Marnes[?]. Elle m'a dit qu'il y avait plusieurs élèves de sorties. Nous sommes aussi engagés pour une espèce de noces, demain soir, chez les D<sup>les</sup> Ibbotson<sup>29</sup>, d'anciennes amies de ma tante. Nous devons y aller la semaine dernière, mais le père de la mariée est tombé malade et il a fallu attendre son rétablissement. Bien entendu que je ne sors qu'avec mon oncle et ma tante et Joe, de sorte que j'espère que cela ne vous déplaira pas. Marie-Louise sort aussi avec nous autres, car mon oncle et ma tante Émery ne le peuvent pas encore, à cause de leur deuil<sup>30</sup>. On nous prend partout pour les deux sœurs, et notre dernière invitation était pour les demoiselles Leman. J'ai rencontré M. Loranger<sup>31</sup>, l'autre soir. Il ne pouvait me reconnaître.

– Quoi, dit-il, en me donnant la main, c'est Fanny que j'ai vue si petite. Oh, que cela me fait vieillir!

Il doit se marier prochainement, dit-on, avec une demoiselle Mackensis, de Terrebonne<sup>32</sup>. Je dois aussi apprendre à marcher à la raquette : c'est un amusement favori cet hiver, paraît-il. Ma tante Casimir me prête ses raquettes et je dois m'essayer ces jours-ci avec Marie-Louise, M. et M<sup>me</sup> Boudreau et Toussaint. Je n'ai pas encore pratiqué beaucoup

---

<sup>28</sup> Marie Westcott ou M<sup>me</sup> Amédée Papineau. Le couple demeure alors dans leur domaine de Bellerive.

<sup>29</sup> William Edward Ibbotson (1824-1888), pharmacien, apothicaire, né à Boulogne (Hauts-de-Seine), selon les recensements canadiens de 1871 et de 1881; décédé à Sherbrooke, QC. Il épouse (Sherbrooke, Church of England, 28 janvier 1862) Charlotte-Matilda Pennoyer.

<sup>30</sup> À Montréal, le 26 août 1861, est inhumée Caroline-Flore, âgée de deux mois et quinze jours, fille de Denis-Émery Papineau, notaire, et de Charlotte Gordon.

<sup>31</sup> Thomas-Jean-Jacques Loranger (1823-1885), avocat, juge et écrivain. En 1862, il est veuf de Sarah-Angélique Truteau.

<sup>32</sup> Thomas-Jean-Jacques Loranger épousera (Québec, 6 juillet 1864) Zélie-Angélique Borne, fille d'Eusèbe-Louis Borne et de Zélie-Élisabeth Aubert de Gaspé et petite-fille de Philippe Aubert de Gaspé. *DBC*.

avec M<sup>me</sup> Bourassa, car elle sort souvent, ou bien il va du monde là. La semaine dernière, elle m'avait demandée et, comme je m'y en allais, j'ai rencontré M. Bourassa qui m'a dit qu'elle était engagée ailleurs, de sorte que je suis revenue sur mes pas. Je vais y aller ce soir et pour le coup j'espère la trouver à la maison.

J'ai commencé à donner des leçons de musique à Dita. Je crois qu'elle aura beaucoup de dispositions : elle connaît déjà toutes ses notes. Sa maman lui a acheté un cahier de principes et c'est toujours une fête quand je l'appelle pour sa leçon; elle commence aussi à épeler joliment. Elle veut absolument vous écrire aujourd'hui, mais je n'ai pas le temps. Au moins, me dit-elle, dis-lui que je l'embrasse et demande-lui d'embrasser mémé et toutes mes petites cousines, et aussi Henriette.

Les enfants chez mon oncle Émery ont été assez sérieusement malades. Benjamin et Émilie ont eu le croup, et Charlotte a eu un gros mal de gorge. Ils sont complètement rétablis à présent. M<sup>me</sup> Turgeon est arrivée lundi à Montréal. Elle doit passer une huitaine de jours ici. Je pense que ma tante Charlotte s'en retournera avec elle pour passer quelque temps à L'Industrie.

Je n'ai pas eu de nouvelles de Saint-Hyacinthe dernièrement. Emma attendait Nancy vers le milieu du mois, mais comme elle a su qu'elle s'amusait très bien à Saint-Hyacinthe, elle attend un peu, m'a-t-elle dit, pour la presser de se rendre à son invitation. Rosalie<sup>33</sup> est retournée au Sacré-Cœur il y a quelques jours. M. Laframboise doit venir me prendre, ces jours-ci, pour aller la voir.

J'ai reçu la semaine dernière une lettre de mon oncle Toussaint et il était en chemin pour Saint-Barthélemy. Je suppose que son voyage durera encore une quinzaine de jours. M. Caisse l'a accompagné jusqu'à L'Épiphanie.

---

<sup>33</sup> Rosalie Laframboise (1846-1883), fille de Maurice Laframboise et de Rosalie Dessaulles. Elle est étudiante au couvent du Sacré-Cœur au Sault-au-Récollet. Elle épousera (Montréal, 3 octobre 1867) Louis-Onésime Loranger, avocat.

Et vous, chère maman, pensez-vous revenir bientôt ? Je l'espère toujours. Je vous assure que Joe et moi nous avons bien hâte de vous revoir. Si j'avais une occasion, je ne me ferais pas prier pour aller faire un tour de votre côté. À propos de promenade, je crois que je ne vous ai pas encore parlé de la gracieuse invitation que j'ai reçue. M<sup>me</sup> MacDonald est venue à Montréal il y a quelques jours; elle a emmené M<sup>me</sup> Delisle et elle voulait que j'aie aussi passer une semaine à Saint-Jean. Comme je m'amuse très bien ici, j'ai pensé avec ma tante qu'il valait mieux que je connusse la société de Montréal avant d'aller ailleurs. J'ai déjà fait un grand nombre de connaissances, et le temps des visites n'est pas encore fini.

Il est bien temps que je finisse à présent; au moins aujourd'hui, vous ne pourrez pas me reprocher de n'être pas communicative. Je trouverais encore beaucoup de choses à vous dire, mais il commence à faire noir et je voudrais aller chez M<sup>me</sup> Bourassa ce soir.

Adieu, chère et bonne maman, présentez, s'il vous plaît, mes saluts respectueux à ma bonne mémé et à tous mes oncles et tantes. Joe me prie de ne pas l'oublier auprès de vous tous, il vous embrasse de tout son cœur, et agréez aussi l'assurance de mon insatiable[?] attachement.

Votre respectueuse et affectionnée Fanny.

P.-S. Je m'en vais vous dire en post-scriptum que nous sommes tous bien. Pourtant vous n'aimez pas cette expression banale, dites-vous. Eh bien! je vais entrer dans les détails, quoique je ne voie presque plus les lignes que ma plume trace. Ma tante est bien puisqu'elle [est] sortie depuis deux heures pour chercher une fille. La nôtre nous a laissés hier matin. Mon oncle Casimir est bien aussi. Il se plaint pourtant que les soirées le dérangent et lui font perdre du temps, ce qui ne l'empêche d'être un des plus ardents pour sortir et de s'amuser on ne peut plus. Joe, en se plaignant de même, se divertit tout autant, et pour moi je n'ai pas besoin de vous dire si je m'amuse.

Tiens, j'oubliais de vous parler du canapé : il est très commode, c'est moi qui couche dessus avec Dita.

Adieu, chère maman. J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais l'espace va me manquer, avec le loisir. Au revoir, chère maman, dans une quinzaine de jours, et si vous ne pouvez revenir si tôt, écrivez-moi bientôt et dites-moi que vous me pardonnez d'avoir été si négligente et d'avoir ensuite si mal écrit, mais c'est inutile, je crois, de vous demander pardon, puisque vous m'avez demandé vous-même d'écrire aussi longuement que possible.

29 janvier. Toujours moi.



À Honorine Papineau

Montréal, 20 mars 1862

Ma chère maman,

J'ai été joliment désappointée, ce matin, en voyant par votre billet que nous ne devons pas vous attendre avant la semaine prochaine, car depuis le voyage de mon oncle Mackay qui, nous a-t-il dit, ne devait vous précéder que de quelques jours, je vous attendais de jour en jour, et, n'eût-ce été que la tempête de dimanche, nous n'aurions su à quoi attribuer votre retard. Je vais patienter encore jusqu'à mardi prochain, car j'espère que votre voyage ne se prolongera pas au-delà de ce terme, à moins que les éléments ne se conjurent encore pour empêcher notre réunion. Je n'ai pas eu de nouvelles de ma tante Louisa dernièrement. Les dernières que j'ai eues, il y a environ quinze jours, venaient de M<sup>me</sup> Beaudry, qui a été passer quelques jours à Saint-Hyacinthe. Elle est assez bien cet hiver, mais elle trouve le temps bien long. Le pont du village est devenu tout à fait impraticable, et par les mauvais chemins et les mauvais temps qu'il a fait depuis quelque temps, il n'était pas toujours aisé de faire le grand tour. Elle attendait votre retour en grande hâte, elle aussi. J'espère que ça ne tardera pas longtemps à présent, n'est-ce pas, ma bonne maman ? Depuis

mardi midi, chaque coup de cloche à la porte m'a fait tressaillir, et aussitôt que j'entendais une voiture, je regardais à la porte, pensant que c'était vous qui arriviez.

Ma tante Charlotte a été retardée elle aussi dans son voyage de L'Industrie par les mauvais chemins de la semaine dernière. La petite Charlotte a eu la rougeole pendant son absence; elle est à peu près rétablie à présent. Ma tante est arrivée mardi soir, je n'ai pas été la voir encore. Ma tante Louise est sortie tous ces jours-ci et je garde la maison en son absence. Nous sommes en recherche d'une fille de ce temps-ci, ce n'est pas nouveau, car je vous assure que nous en avons repassé plusieurs depuis quelque temps. C'est décourageant. M. Dessaulles a été assez dangereusement malade la semaine dernière; il est au désespoir de ne pas pouvoir se trouver à l'ouverture des Chambres. Le docteur pense pourtant qu'il pourra se rendre à Québec la semaine prochaine, si son mieux continue. Ditta se dispose à aller à vous accompagner à Saint-Hyacinthe à votre retour. Elle devient de plus en plus difficile et n'écoute que son papa, encore pas à tout coup.

Nous sommes tous assez bien ici, à part les malades dont je vous ai parlé. Joe étudie toujours avec autant de courage et d'ardeur que le premier jour.

Monsieur Primeau est venu hier à Montréal, voir monseigneur avant son départ pour l'Europe; il est toujours bien. Mon oncle Toussaint s'est trouvé ici pour le service de ce pauvre M. Laframboise<sup>34</sup>. Il est reparti d'ici indisposé, je suppose que ça n'a pas duré, nous n'en avons pas eu de nouvelles depuis. Il était bien content d'apprendre que vous vous étiez décidée à passer par Saint-Sauveur.

M. John Mackay est arrivé à Montréal mardi et a dû repartir ce matin. J'ai envoyé par lui des claques que j'avais achetées pour mes petites cousines St-Julien. Ma tante Mackay a été assez gravement indisposée, la

---

<sup>34</sup> Le 4 mars 1862, est inhumé à Montréal Alexis Laframboise (1793-1862), marchand, lieutenant-colonel du 7<sup>e</sup> bataillon, veuf de Lucie-Angélique Cotté, âgé de 68 ans. Père de Maurice Laframboise.

semaine dernière; elle était mieux quand il est parti. Tous les autres membres de la famille sont bien.

Nous avons eu ici une très belle retraite : j'ai suivi les exercices du matin régulièrement, et ma tante, ceux de l'après-midi. C'est à peu près toutes les nouvelles que je puis vous donner. Je m'en vais terminer ma lettre, car je crois que le bedeau ne tardera pas à venir.

Présentez, s'il vous plaît, mes saluts respectueux, et ceux de Joe, à M. Caisse; mes meilleures amitiés à Julie. Si j'avais plus de temps, je tâcherais de lui envoyer un petit souvenir, mais je suis trop pressée. Adieu, chère maman. Tous ici vous font des amitiés et souhaitent de vous revoir le plus tôt possible, mais aucun ne le désire plus ardemment que votre respectueuse et affectionnée.

Fanny

Je vous envoie les deux rouleaux de fil que vous m'avez demandés. Excusez ma lettre. Les enfants sont autour de moi et font un tintamarre affreux, tellement que je ne me rappelle pas, à la fin d'une phrase, ce que j'ai dit au commencement.



À Honorine Papineau

Montréal, 10 avril 1862

Ma chère maman,

Ça valait bien la peine de vous annoncer que je partais mercredi ? Qu'avez-vous pensé quand vous ne m'avez pas vue arriver ? J'espère que vous n'aurez pas été inquiète. Je m'en vais vous expliquer pourquoi je ne suis pas aujourd'hui avec vous. Comme je vous l'annonçais samedi avec bonheur, je devais partir hier avec ma tante Charlotte, mais elle se décida

ensuite autrement et me dit que comme elle ne pouvait rester longtemps, elle attendrait les beaux chemins pour faire sa promenade. Cela ne m'aurait pas empêchée de partir, mais nous sommes sans fille depuis jeudi dernier. Ma tante en avait engagé une qui devait venir mercredi, et qui est venue ce jour-là nous annoncer qu'elle était engagée ailleurs. Vous comprenez pourquoi je ne suis pas partie : je ne pouvais laisser ma tante seule. Zoé vient tous les jours, mais elle ne veut pas rester à coucher, et nous ne pouvons pas beaucoup compter sur elle, car elle pense partir bien vite pour aller se promener chez ses parents. Ma tante en a une en vue, mais elle ne pourra venir avant le 1<sup>er</sup> de mai. Elle a envie de l'attendre. Vous peindre mon désappointement serait chose difficile, je vous assure. Mes malles étaient toutes prêtes, j'avais fait mes adieux partout, je m'étais chargée des commissions de celui-ci et de celle-là, et me voilà obligée de rester...

J'espère pourtant que ma tante se décidera à prendre une autre fille. Aussitôt qu'il y en aura une, je partirai, mes effets sont tout empaquetés, je m'en vais les laisser dans la valise et je partirai aussitôt que je pourrai.

M. Beaudry est arrivé depuis dimanche. Je suis allée là justement comme il venait d'arriver. Il est assez bien, quoiqu'un peu fatigué; les dames sont bien et vous font mille amitiés.

Comment est ma tante Louisa ? Et mon oncle Auguste ? Et vous-même, comment êtes-vous ? Ici, nous sommes tous assez bien; ma tante a fini de se purger et ne prend plus que des toniques d'air; mon oncle tient à son règlement autant qu'il peut.

Adieu, chère maman. Mon oncle attend ma lettre.

Votre affectionnée Fanny.

Mes salutations, s'il vous plaît.



À Honorine Papineau

Montréal, 27 juin 1862

Ma chère maman,

J'ai laissé partir mon oncle Auguste sans vous écrire, mais au moins je m'en vais profiter de l'occasion de M<sup>me</sup> Bourassa pour vous faire parvenir une lettre qui sera longue, je crois, si j'en juge par tout ce que j'ai à vous dire et par le format du papier que j'ai choisi.

Mais par où commencer ? J'ai tant de choses à raconter que je ne sais vraiment pas [ce] que je dois dire d'abord. On m'attendait ici quand je suis arrivée, mon oncle Dessaulles avait annoncé mon retour et je n'ai pu jouir de la satisfaction de surprendre mon monde. Je suis allée voir mémé tout de suite le soir : elle est passablement bien, je vais la voir à peu près tous les jours avec Joe, qui est son docteur de prédilection pour le moment. Elle pense partir pour Saint-Hyacinthe la semaine prochaine, car les chaleurs commencent à être très fortes ici, en ville. Nous sommes allées faire visite chez M<sup>me</sup> A. Papineau hier. Ma tante Louis-Joseph est encore là, et ces dames avaient demandé mémé et ma tante Charlotte pour passer l'après-midi. Quoique je n'eusse pas été invitée, je m'y suis rendue aussi pour faire visite, et on m'a gardée. J'ai visité tout l'établissement qui est bien joli. M. Amédée m'a menée au jardin, où nous avons parlé botanique. Il a un assez grand nombre de plantes et d'arbres curieux et assez rares, je crois. Tout est bien entretenu, comme vous pouvez le penser. J'ai rapporté un joli bouquet de mon excursion. Notre parterre ici, quoiqu'un peu plus modeste, n'est pas à dédaigner, je vous assure. Les fleurs sont assez avancées pour le temps, et je crois que nous en aurons de bien jolies.

Votre parterre est-il joli ? Et Julie aura-t-elle beaucoup de melons ? Mon oncle Auguste nous a causé une agréable surprise, mardi. C'est dommage que sa visite ait été si courte, mais n'importe, elle nous a fait grand plaisir. Nous avons appris avec peine que le petit Victor ne prend pas beaucoup de mieux, pauvre petit, embrassez-le, s'il vous plaît, pour sa cousine qu'il n'a pas oubliée, j'espère. J'ai été un peu surprise d'apprendre

que ma tante Louisa avait traversé sur le Pont-Neuf. Je ne croyais pas qu'elle se serait risquée. J'espère que les habitants de la Providence pourront jouir encore longtemps de ce modèle d'architecture. Mon oncle Auguste nous a appris que vous aviez fêté la Saint-Jean-Baptiste très solennellement. Ici, nous avons été dérangés par la pluie, mais nous avons eu une bien belle messe, qui n'a fini qu'à une heure et demie. La procession de la Fête-Dieu a été magnifique. Nous avons tous été la voir passer au cabinet de lecture paroissial où nous l'avons vue défiler en entier.

Mon oncle Toussaint est parti mardi pour Saint-Barthélemy. Je n'ai pas pu aller voir M<sup>lle</sup> Fiset à cause du mauvais temps de mardi, mais Joe y a été deux fois. Elle était très bien et vous faisait mille amitiés.

Ma tante Louis-Joseph part demain pour la Petite-Nation avec M<sup>mes</sup> Bruneau<sup>35</sup> et Bourret<sup>36</sup> et M<sup>me</sup> A. Papineau<sup>37</sup>, passer le mois d'août là avec M. Westcott qui est à Montréal depuis vendredi. M<sup>me</sup> MacDonald va passer quelques jours.

M. Delisle fait réparer sa maison et M<sup>me</sup> Delisle va passer ce temps-là à Saint-Jean, pour laisser la place aux peintres, aux tapissiers, etc. M<sup>me</sup> Turgeon est arrivée à Montréal hier, M<sup>me</sup> Gordon repartira avec elle pour aller passer quelque temps à L'Industrie. Les filles de ma tante Charlotte sont parties mercredi; elle en a eu une autre tout de suite. La nôtre fait toujours bien; j'espère que nous la garderons longtemps. Elle est bien contente de la maison. J'ai eu mon chapeau à peu près comme celui de M<sup>me</sup> Delorme, que j'ai payé 12/6 tout garni. Si je trouve une plume bon marché, je l'achèterai, car il est garni en velours noir, et ce n'est pas tout

---

<sup>35</sup> Geneviève-Scholastique-Luce Bédard (1804-1885), fille de Joseph Bédard, avocat, et de Geneviève-Scholastique Hubert-Lacroix; elle a épousé (Montréal, 7 août 1827) Philippe Bruneau (1796-1837), avocat, frère de Julie.

<sup>36</sup> Stéphanie Bédard (1818-1890), fille de Joseph Bédard, avocat, et de Geneviève-Scholastique Hubert-Lacroix, avait épousé (Montréal, 16 octobre 1839) Joseph Bourret (1802-1859), veuf d'Émilie Pelletier, qui sera avocat et conseiller législatif. Veuve et grande amie de Julie, Stéphanie Bédard sera présente au manoir le jour du décès de Julie Bruneau-Papineau.

<sup>37</sup> Marie Westcott, épouse d'Amédée Papineau.

à fait assez habile, la forme n'est pas ce qu'il y a de plus nouveau, mais il me fait bien, c'est le principal. Il y en a tant de toutes les façons que je ne savais lequel choisir, mais celui que j'ai me satisfait entièrement.

Mercédès<sup>38</sup> va toujours au couvent. Ses examens auront lieu le 4 juillet. Elle me prie de vous embrasser pour elle. Francis<sup>39</sup> a été malade d'une espèce de dysenterie. Elle [il] est un peu mieux aujourd'hui; tous les autres membres de la famille sont assez bien. Joe est toujours à l'hôpital et chez le D<sup>r</sup> MacDonnell. Il pense aller passer le mois d'août avec vous autres.

Mon oncle et ma tante me prient de vous saluer affectueusement, ainsi que mon oncle et ma tante Louisa. L'innocence opprimée y joint les siens de grand cœur et vous embrasse tous aussi affectueusement que possible.

Votre respectueuse et affectionnée Fanny.

P.-S. Mes amitiés à Nancy, s'il vous plaît, quand vous irez au village. Je pense lui écrire bientôt. Je vous remercie bien pour les boutons que vous m'avez envoyés, ils sont bien jolis. J'aimerais à en avoir encore une couple de semblables. Si vous pouvez me les faire parvenir, je crois que M<sup>me</sup> Bourassa s'en chargerait volontiers. Elle va passer une huitaine de jours à Saint-Hyacinthe.

Il est bien temps que je termine, n'est-ce pas ? Je vous prie d'excuser les ratures et le style qui aurait pu être un peu plus soigné, sans tomber dans la recherche ou l'affectation, mais je vous ai donné des nouvelles qui vous intéresseront, j'espère, et je vous sais assez indulgente pour excuser le reste. J'ai pris en vous quittant la résolution de vous écrire aussi souvent et aussi longuement que possible, et comme mon intention est bonne, j'espère que vous ne serez pas trop particulière sur les détails.

Toujours moi.

---

<sup>38</sup> Mercédès Papineau (1856-1950), fille de Casimir-Fidèle Papineau, notaire, et de Louisa MacDonald. Cousine de Fanny Leman. Elle épousera (Montréal, 17 mai 1881) Guillaume Couture, musicien, compositeur, veuf de Malvina Hazen.

<sup>39</sup> Francis Morison (1842-1909), né à Saint-Hyacinthe, fils de Donald George Morison, notaire, et de Rosalie Papineau. Cousin de Fanny Leman. Après des études chez Laframboise & Papineau, il sera admis au barreau en 1863. *La Tribune*, Saint-Hyacinthe, 16 juillet 1909.

## Fanny

Comment est Clotilde<sup>40</sup> ? Retourne-t-elle au couvent avant la fin de l'année ? Si vous voyez Godfroy<sup>41</sup>, dites-lui, s'il vous plaît, que Joe ne peut lui prêter son *Cours religieux*. Qu'il tâche de s'en procurer un autre.

Des baisers à Gustave.



À Honorine Papineau

Montréal, 24 juillet 1862

Ma chère maman,

Je vous attendais presque, avec Joe, lundi, mais puisque j'ai été privée du plaisir de vous voir, je m'en vais tâcher de me dédommager un peu en vous entretenant aussi longuement que possible. Ce pauvre Joe est parti hier après-midi. M. Westcott l'ayant engagé à passer quelques heures à Saratoga, il a changé son itinéraire; selon ses prévisions, il doit être rendu à Albany ce soir. Je suppose que vous avez été aussi surprise que moi de sa résolution. Tout s'est fait si promptement que je ne puis me figurer qu'il soit réellement parti. D'après ce que tout le monde m'en dit, je crois que ce voyage lui sera très avantageux sous tous les rapports, mais mes réflexions sont inutiles, car en lui donnant votre consentement, je suis bien certaine que vous avez tout pesé. Si l'on peut augurer du succès de son voyage par les lettres de recommandation dont on l'a chargé, il n'y a pas de doute qu'il soit bientôt en pays de connaissance. Le D<sup>r</sup> MacDonnell lui a donné un excellent certificat. M. Amédée lui a donné des lettres

---

<sup>40</sup> Clotilde St-Julien (1849-1879), fille d'Édouard St-Julien et de Marie-Louise Papineau. Cousine de Fanny Leman.

<sup>41</sup> Godfroy Papineau (1845-1906), fils de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau et de Clémence Marchessault. Cousin de Fanny Leman. Il sera notaire en 1869.

d'introduction pour le D<sup>r</sup> O'Callaghan, qui demeure à Albany, et pour un membre du Congrès, de ses amis. M. Westcott l'a chargé d'une lettre pour sa dame et l'a invité à aller déjeuner avec elle ce matin. Il a aussi écrit à un de ses amis de Saratoga, qui connaît très bien le directeur de l'hôpital et qui lui présentera mon frère. Ensuite, M. Fabre<sup>42</sup>, le chanoine, lui a donné deux lettres de recommandation pour un prêtre de sa connaissance et pour une autre personne. Enfin, un M. Daly, que Joe a soigné quelque temps, lui en a donné aussi, de sorte que nous espérons qu'il réussira. Outre toutes ces bonnes recommandations, il a eu l'agrément d'un bon compagnon de voyage, le chevalier Falardeau<sup>43</sup>, le grand artiste canadien est parti pour New York par le même train que lui. M. Lamothe l'a introduit et ils ont dû faire ensemble une partie du trajet.

Je me suis étendue un peu sur les détails parce que j'ai pensé que cela vous ferait plaisir. Vous me l'avez déjà dit : tout ce qui nous regarde vous intéresse. Comme vous me l'aviez dit, j'ai arrangé, marqué, raccommoqué, &c., ses hardes et je lui donne une liste de ses effets; j'en ai gardé une copie pour moi. Je crois qu'il a tout ce qu'il lui faut, au moins pour le moment. La valise de mon oncle Toussaint était assez grande, de sorte qu'il l'a emportée. Il a pris avec lui tous ses livres de médecine. Il a promis d'écrire dimanche. Il va être chargé de correspondances, à ce qu'il paraît, il doit écrire au D<sup>r</sup> MacDonnell, à Napoléon Bourassa, à M. Amédée, à part ses lettres ordinaires à la famille et, s'il tient parole, je crois que tous ses moments de loisir seront bien employés.

---

<sup>42</sup> Édouard-Charles Fabre (1827-1896), fils d'Édouard-Raymond Fabre, libraire, et de Luce Perrault. Protégé d'Ignace Bourget, il est chanoine à la cathédrale de Montréal à partir de 1856 et il sera évêque en 1873. *DBC*.

<sup>43</sup> Antoine-Sébastien Falardeau (1822-1889), né à Cap-Santé, peintre, artiste, copiste, vécut longtemps à Florence où il est décédé. Napoléon Bourassa le fréquenta pendant ses études à Florence. *DBC*.



*Médard Caisse*

Mon oncle Toussaint est parti mardi midi pour Saint-Sauveur<sup>44</sup>, bien content mais un peu fatigué d'avance. M. Caisse<sup>45</sup> était bien. Nous avons eu de ses nouvelles par le bedeau qui est venu chercher le bagage de mon oncle. J'ai été si occupée à parler de Joe que je ne vous ai pas encore demandé comment vous étiez vous-même. Joe ne vous a pas trouvée très bien. J'espère que cette indisposition n'aura pas de suite. Comment est mémé à présent ? Est-elle tout à fait remise de son indisposition de la semaine dernière. Joe lui a fait préparer des remèdes que je m'en vais porter chez M. Dessalles, ainsi que cette lettre. On m'a dit qu'il partait demain pour Saint-Hyacinthe.

---

<sup>44</sup> L'abbé Toussaint-Victor Papineau (1798-1869) s'en va à Saint-Sauveur, visiter le curé Médard Caisse, son ami, qu'il avait visité aussi pendant les fêtes de Noël 1861. Une lettre intéressante de ce voyage d'hiver a été conservée. Voir T.V. Papineau à sa nièce Honorine (mère de Fanny), le 30 décembre 1861. McC, P10/B9, 14.

<sup>45</sup> Médard Caisse (1826-1888), curé à Saint-Sauveur de 1859 à 1864. Le recensement de 1861 mentionne, dans le presbytère, la présence, avec le curé, de Julie Rivard, servante, et de Maxime Laporte (1842-1907), étudiant, neveu du curé, qui sera prêtre en 1868.

Vous embrasserez bien mémé pour moi, s'il vous plaît. Je suis bien contente d'apprendre qu'elle va attendre à l'automne pour retourner à la Petite-Nation : le voyage la fatiguera moins plus tard. Clotilde a paru assez bien s'amuser ici, le peu de temps qu'elle y a été; je l'ai fait sortir avec moi dans la ville. Nous avons été voir Denis chez M. Beaudry, nous avons été chez M<sup>me</sup> Papineau, chez M<sup>me</sup> Dessaulles, et nous avons visité quelques églises. Elle a trouvé cela bien joli; elle avait bien hâte de se rendre à la Petite-Nation. Denis va les rejoindre après-demain. Ma tante Charlotte est attendue samedi avec les enfants. Il y a près de trois semaines qu'elle est à L'Industrie.

Vous me demandez ce que j'ai acheté à part mon chapeau. J'ai eu une paire de gants et une paire de menottes pour un manteau de barège<sup>46</sup> et autres *futilités*. Je n'ai rien eu, je ne sors pas beaucoup et la saison est trop avancée. Vous n'y trouverez pas beaucoup à redire, je suppose. Quant aux soirées, après-midi, examens, tout est fini et c'est trop vieux à présent pour vous en donner une description.

M<sup>me</sup> A. Papineau n'est pas beaucoup mieux : il y a des journées où elle a les jambes trop enflées pour mettre ses bas. Au moins, elle se fait soigner à présent et suit assez exactement les prescriptions du médecin. M<sup>lle</sup> E. Globensky<sup>47</sup> se marie le 6 août prochain avec M. Garneau, de Québec. J'ai été voir M<sup>me</sup> St-Jean la semaine dernière, elle s'ennuie beaucoup et est pas mal inquiète. La petite a été pas mal indisposée pendant quelques jours. Elle se propose, m'a-t-elle dit, d'aller passer quelque temps à Saint-Hyacinthe pendant les vacances des enfants.

Mon oncle Casimir vous fait à tous mille amitiés, ainsi que ma tante. Il est bien content de la chance que Joe a eue d'aller faire un tour aux États. Il est persuadé que son voyage lui sera très utile. Ça lui coûtait un peu de partir, il est vrai, par rapport à ceux qu'il laissait derrière lui, mais néanmoins il paraissait très courageux, et nous espérons qu'il réussira.

---

<sup>46</sup> Barège : étoffe de laine légère, fabriquée à Barèges (France).

<sup>47</sup> Élodie Globensky (1837-1927), fille de Léon Globensky, marchand, et de Marguerite-Angélique Limoges, épouse (Montréal, 6 août 1862) Alfred Garneau, poète, fils de François-Xavier Garneau, historien, et de Marie-Esther Bilodeau.

Mon oncle Casimir vous fait dire qu'il a aussi bien garni sa bourse, que j'ai garni sa garde-robe et que tout est pour le mieux. Il lui a remis les 15 chelins que mémé a eu la bonté de lui donner. Il m'a chargée de la remercier, en attendant qu'il le fasse lui-même, et il vous envoie à toutes deux un gros baiser, plus sucré que les vilaines pilules qu'il vous a fait préparer.

Je vous prie, chère maman, d'embrasser mémé, mon oncle et ma tante, pour moi. Mille choses agréables à Nancy. Je ne lui ai pas encore écrit, mais je le ferai la semaine prochaine.

Adieu, chère maman. Votre affectionnée.

Fanny

Un gros bec à Gustave, et ayez bien soin de mon petit *filieul* pour que son mieux continue.

En relisant ma lettre, je m'aperçois que j'ai une tache qui me vaudrait un quart d'heure de pénitence auprès d'une maîtresse moins indulgente que vous. Excusez-moi s'il vous plaît.



À Honorine Papineau

S.d. [Octobre 1862]  
Montréal, dimanche soir

Ma chère maman,

Il est dix heures et demie, c'est une jolie heure pour commencer à vous écrire, n'est-ce pas ? Je viens de terminer ma lettre à Joe et comme il y a longtemps que je diffère de vous écrire, je ne veux manquer encore cette occasion.

J'ai appris avec peine que vous vous trouviez moins bien que de coutume cet automne. Ne négligez pas de vous soigner, je vous en prie. Pensez à vos deux enfants qui ont tant besoin de vos soins et de votre amour. Nous n'avons pas eu de nouvelles de Joe depuis les deux lettres que nous vous avons envoyées. Nous avons eu de ses nouvelles toujours par le D<sup>r</sup> MacDonnell qui a reçu une lettre de lui, datée du 21 et qui nous l'a passée. Il parle surtout médecine et hôpitaux, deux choses qui ne nous intéressent pas fort. Il paraît toujours bien content de sa situation. Je lui ai fait la leçon sur sa négligence. J'espère qu'il ne tardera pas à écrire maintenant.



*Joseph Leman*

Nancy a dû vous envoyer vos boutures. Je n'ai pas encore cherché vos graines. Je vous les emporterai moi-même, si je les trouve. Mon oncle et ma tante sont décidés à aller pour la Toussaint à Saint-Hyacinthe. Quand ils seront de retour, je ferai mon voyage. Ils emmèneront Mercédès, je crois.

Je vous envoie votre billet pour l'Union de prières, je l'ai payé à M<sup>me</sup> MacDonald. Je n'ai pu aller voir ma tante Louisa aussi souvent que je

l'aurais désiré. J'espère qu'elle m'excusera. Je ne sors pas beaucoup le jour et le soir. Mon oncle est si occupé que je n'ose pas toujours le déranger. Je voulais y aller après-midi mais j'ai gardé la maison. J'irai demain matin porter cette lettre et je tâcherai de la voir. Je n'aurais jamais reconnu Victor, tant il est engraisé. Il n'a pas voulu rire. Pour moi, il ne me reconnaissait pas, mais j'espère que nous renouvellerons connaissance bientôt. Mon oncle Toussaint est parti vendredi pour Saint-Barthélemy. Il ne devait pas revenir pour la Toussaint.

M<sup>me</sup> Laframboise est malade aujourd'hui. Mon oncle et ma tante ont été pour la voir après-midi et elle n'a pas pu les recevoir. Je vais y aller ces jours-ci pour tâcher d'aller au Sacré-Cœur avant de partir pour Saint-Hyacinthe.

Je m'en vais vous dire adieu et bonsoir, chère maman, je m'endors tant que je ne vois presque plus les lignes que ma plume trace. Au revoir. À bientôt et ayez bien soin de vous.

Votre affectionnée enfant.

Fanny



À Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 31 décembre 1862<sup>48</sup>

Ma chère mémé,

Maman a bien voulu me laisser une place dans sa lettre, et j'en profite pour vous offrir mes vœux et souhaits à l'occasion du renouvellement de l'année. Agréez donc, ma bonne mémé, l'assurance de mon respectueux attachement et soyez persuadée que je sens tout le prix de votre affection pour moi. C'est donc avec l'espérance d'être exaucée que je demande au

---

<sup>48</sup> Lettre éditée dans *Mille amitiés*.

Ciel, en ce beau jour, de vous accorder tout ce qui peut procurer votre félicité ici-bas et prolonger votre vie pour tous vos enfants et petits-enfants, qui vous chérissent de tout leur cœur.

Vous apprendrez sans doute avec plaisir que je dois passer l'hiver à Saint-Hyacinthe. M<sup>me</sup> C. Dessaulles, se trouvant seule et indisposée souvent, m'a priée de passer l'hiver chez elle. Avec la permission de maman et l'assentiment de mon oncle Casimir, j'ai accepté son aimable invitation. Cela va me procurer le bonheur de demeurer près de maman pour quelques mois, ce qui me fait bien plaisir, je vous assure. M<sup>me</sup> Dessaulles est une si bonne personne que je ne pourrai pas faire autrement que de me plaire en sa compagnie. Je l'ai vue avant-hier et je lui ai dit que je me proposais de vous écrire. Elle m'a chargée de vous saluer affectueusement et respectueusement de sa part, et de vous faire ses meilleurs souhaits de bonne année. Nancy en fait autant et vous embrasse de tout son cœur. Elle ne laissera pas maison avant le printemps. Mon oncle Morison est décidé de rester comme ils sont jusqu'au mois de mai; alors ils loueront la maison et se disperseront comme ils pourront. Nancy n'est pas bien ces jours-ci : elle a la gorge pleine de boutons, elle va se purger pour tâcher de se soulager. Tous les autres membres de la famille sont assez bien. Mon oncle Augustin et mon oncle Toussaint sont à l'ordinaire.

Je m'en vais terminer, ma bonne mémé, en vous priant d'embrasser pour moi mon oncle et ma tante Mackay, mon oncle et ma tante St-Julien, tous les petits cousins et cousines que je ne connais pas beaucoup, mais que j'aime néanmoins, surtout le petit Auguste. A-t-il oublié sa cousine Fanny ? Enfin, à tous les membres de la famille et à M. le curé, mes respects, saluts et souhaits de nouvel An. Pour vous, chère mémé, recevez ce qu'a de meilleur en sentiments reconnaissants et affectueux votre dévouée petite-fille.

Fanny Leman



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 28 avril 1863

Ma bonne cousine,

Je suis vraiment heureuse de toutes les marques d'estime et d'affection que vous me donnez dans votre bonne lettre, que j'ai reçue mercredi dernier : j'en suis d'autant plus confuse d'avoir été si négligente à vous écrire. Je plaide coupable.

Le D<sup>r</sup> Malhiot<sup>49</sup> m'avait fait votre commission; mais je ne sais quel prétexte de gêne, dont j'ai honte maintenant, m'a empêchée de me rendre à votre désir. Je compte sur votre indulgence, que vous m'avez presque accordée déjà, dites-vous, pour me pardonner ?



*Azélie Papineau*

J'ai reçu avec le plus grand plaisir votre aimable invitation d'aller passer l'été à la Petite-Nation : tout l'avantage et l'agrément seraient pour moi, dans ce voyage, et vous êtes bien bonne d'y trouver en même temps une compagnie pour vous; votre solitude, bien loin de m'effrayer, m'offre les

---

<sup>49</sup> Adolphe Malhiot (1815-1878) a épousé Hermine Lamothe à Montréal en 1845. Il sera le quatrième maire de Saint-Hyacinthe, de 1866 à 1868.

plus grands attraits, car c'est une agréable solitude, à mon avis, que celle où l'on peut jouir de la société d'un cher oncle et de cousines affectionnées, et il me semble que si toutes les solitudes étaient comme celle de Montebello, il ferait *bon de vivre solitaire*.

Vous vous exagérez beaucoup, je crois, ce que vous avez la bonté d'appeler *l'avantage de ma compagnie*, mais soyez persuadée que si j'ai le plaisir de passer quelque temps avec vous tous, je me ferai un devoir et un bonheur de justifier l'affection que vous me témoignez, et dont je suis toute fière.

Je regrette de ne pouvoir aujourd'hui vous donner une réponse définitive; mais comme je devais retourner ce printemps chez mon oncle Casimir Papineau, j'aimerais à savoir si cette nouvelle promenade ne dérangerait pas ses plans, ou ceux de ma tante. Ils ont été si bons pour moi que je ne voudrais pas les mécontenter. Comme je retourne à Montréal vers le milieu de la semaine prochaine, j'ai jugé inutile d'écrire pour les consulter, je leur en parlerai en arrivant, et j'irai aussitôt vous dire bonjour et vous donner une réponse qui, je l'espère, sera satisfaisante. Je ne pense pas qu'ils puissent avoir aucune objection à ce que j'aie passer, sinon tout l'été, au moins une couple de mois à la Petite-Nation. Comme vous ne m'avez pas parlé de votre départ, je suppose que vous serez encore à Montréal la semaine prochaine, et j'aurai le plaisir de vous voir; si vous êtes partie, je vous écrirai.

Maman vous est bien reconnaissante pour elle, et pour moi, de votre aimable invitation; elle se proposait toujours de faire le voyage cet été. Ce sera une raison de plus de ne pas y manquer. Cette chère maman est beaucoup mieux à présent qu'elle n'a été tout l'automne et une partie de l'hiver. Elle vous embrasse, ainsi que ma bonne cousine Ézilda. Ma tante Louisa et mon oncle Auguste se joignent à elle pour vous faire à tous mille amitiés.

Nous avons souvent des nouvelles de Joe, il est toujours très content de sa situation et nous a envoyé son portrait dernièrement : il paraît très bien.

M<sup>me</sup> Dessaulles a été très souffrante du mal de dents, ces jours-ci. Cette pauvre petite dame est bien délicate; elle me charge de vous dire *mille choses, ce que je ne ferai pas, à défaut de temps et d'espace.*

Nancy était partie quand j'ai reçu votre lettre, merci pour elle, de tous vos bons souhaits. Je crois qu'elle a un bon mari<sup>50</sup> qui la rendra bien heureuse.

Je vous prie de présenter mes saluts respectueux à mon cher oncle Louis-Joseph, mille choses agréables à ma bonne cousine Ézilda et à M. Bourassa, des baisers aux enfants, et agréez pour vous-même l'assurance du sincère attachement de votre dévouée cousine.

Fanny Leman



À Honorine Papineau

Madame A.H. Leman

Saint-Hyacinthe

*Faveur de M<sup>me</sup> A.C. Papineau*<sup>51</sup>

Montréal, 26 mai 1863

Ma chère maman,

Je profite de l'occasion de ma tante Louisa, qui part dans quelques minutes, pour vous écrire un mot. Vous excuserez le peu de suite de mes idées; j'ai tant de choses à vous dire que, pour ne rien oublier, je voudrai écrire tout à la fois.

Je vais commencer par m'acquitter de mes commissions. Mon oncle Toussaint sort d'ici, il demande que vous lui envoyiez la boîte de fer-blanc

---

<sup>50</sup> Nancy Morison a épousé (Saint-Hyacinthe, 23 avril 1863) le D<sup>r</sup> Henri Lemaire-St-Germain.

<sup>51</sup> Louisa Trudeau, épouse d'Augustin-Cyrille Papineau, est une tante de Fanny Leman.

où il y avait du beurre de la Petite-Nation, et aussi son manche de ligne qui est dans une armoire. Il monte à Montebello jeudi et il fait dire de faire mettre ces effets dans le char à bagage, si vous ne trouvez pas d'occasion, et de le lui adresser à l'évêché de Montréal.

M<sup>me</sup> Bourassa aurait bien aimé que je parte avec elle lundi prochain, mais je trouve que c'est un peu trop vite, plusieurs de mes amies sont venues me voir et je n'ai pas encore rendu mes visites. D'ailleurs j'aime mieux rester ici encore quelques jours. Ma tante n'a mis aucun obstacle à mon voyage et paraît bien contente que je m'amuse. Tout s'est arrangé pour le mieux.

Je pense partir la semaine du 15 juin et j'espère bien que vous allez monter avec moi : il n'y a aucune raison pour vous empêcher de le faire, je crois; si vos hardes ne sont pas prêtes, vous pourrez bien achever de les arranger là. Vous pourriez passer trois ou quatre jours seulement ici en allant, et quand vous reviendrez, vous ferez une promenade plus longue. Je me flatte qu'il n'y aura rien pour vous empêcher de vous rendre à ce désir. Je vais charger ma tante Louisa de faire assez d'instances auprès de vous pour vous décider. Mais si en tous cas vous ne pouvez le faire, soyez assez bonne pour m'écrire et me dire ce qui en est. Je ferai mes plans en conséquence.

Ma tante Louisa vous dira que j'ai fait faire ma robe et je vais aussi vous faire dire toutes sortes de choses que je n'ai pas le temps d'écrire.

Adieu, ma chère maman, croyez toujours à l'attachement sincère de votre affectionnée enfant.

Fanny

P.-S. Voudrez-vous m'envoyer ma mante de soie par la prochaine occasion.



À Azélie Papineau

Madame Bourassa

Saint-Hyacinthe, 16 octobre 1863

Ma chère Azélie,

Comment vais-je m'y prendre pour excuser mon long silence ? Moi qui m'étais si bien promis de vous écrire en arrivant à Saint-Hyacinthe. Si vous me connaissiez moins, je n'essaierais pas de me disculper, car ma négligence doit paraître inexcusable. Je compte donc sur votre indulgence pour me pardonner, et j'ose présumer assez de mes forces pour vous assurer que ça ne m'arrivera plus de sitôt : ce n'est pas mon cœur qui a péché, c'est ma mauvaise tête.

Mes dispositions contrites vont peut-être vous amuser un peu à mes dépens, mais je dois vous dire que je suis réellement dans une position très difficile, et j'ai besoin de m'exciter au plus vif repentir, pour l'exprimer ensuite aussi éloquemment que je pourrai, dans quatre ou cinq lettres que j'ai promises, à ce qu'il paraît, dans un moment de zèle et que mon peu de mémoire et ma paresse m'ont fait remettre jusqu'à aujourd'hui. Les reproches me sont venus de tous les côtés, et je consacre la journée aujourd'hui pour réparer tous mes torts.

M<sup>me</sup> Dessaulles est assez bien depuis son retour, je ne doute pas que le plaisir de voir ses chers petits enfants et de se retrouver chez elle, après sept semaines d'absence, n'ait contribué beaucoup à lui donner du mieux. Elle a toujours beaucoup de confiance dans ces hypophosphites de chaux qu'elle prend régulièrement et qui lui ont certainement fait du bien. Si un mieux continue, je crois qu'elle renoncera à voyager cet automne, comme M. Dessaulles en avait manifesté l'intention. M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Mondelet qui devaient arriver vers le 20, ne s'annoncent à présent que pour le commencement de novembre, en sorte que je ne pense pas encore à retourner à Montréal.

Il est bien temps que je m'informe de vous, ma bonne Azélie. Mon oncle Auguste, qui est arrivé mercredi soir, m'a dit que tout était encore dans le *statu quo*. Les choses ont pu changer depuis ce temps-là. Vous m'avez dit, je crois, que vous aimiez à expédier le plus tôt possible cette besogne-là. J'ai bien hâte d'avoir de vos nouvelles d'une manière certaine; je vis beaucoup chez vous en esprit depuis que je suis à Saint-Hyacinthe. Mardi, jour que vous aviez fixé comme devant être celui de l'événement, j'ai passé toute la journée auprès de vous. Si j'avais été une bien bonne fille, je crois que j'aurais eu assez de présomption pour demander à M. Bourassa de m'écrire un tout petit mot, s'il en avait le temps, pour me donner de vos nouvelles, mais j'ai été si négligente que je ne crois pas l'avoir mérité, et je me risque à l'idée d'apprendre par les journaux l'arrivée d'une petite cousine (non, c'est un petit garçon que vous voulez), eh bien, l'arrivée d'un petit cousin nouveau, pour charmer nos moments de loisir cet hiver<sup>52</sup>. Je suis toujours impatiente de voir les gazettes. C'est moi qui me charge presque toujours d'envoyer le garçon à la malle et, chose étonnante, direz-vous, ce n'est plus aux correspondances parlementaires que je me jette avec anxiété, mais bien à l'article Naissances que je parcours dans tous les papiers, avant de regarder à autre chose.

Ma tante Louisa pense sérieusement à transporter ses pénates pour l'hiver. Il lui serait presque impossible de rester de l'autre côté pendant les mauvais chemins, surtout par rapport à mon oncle Auguste. Elle se cherche une bonne pension, chose assez rare ici, dans le moment.

Maman n'est guère mieux depuis son arrivée. Ses douleurs d'estomac ne se calment pas et son rhume ne se guérit pas vite non plus. J'espère que notre bonne cousine Ézilda est rendue avec vous, ou au moins qu'elle est sur le point d'arriver. Vous aurez besoin de sa compagnie et de ses bons services pendant votre maladie. Embrassez-la bien affectueusement pour moi, s'il vous plaît.

---

<sup>52</sup> Ce sera une petite-cousine : Adine Bourassa, fille d'Azélie, née le 18 octobre 1863.

Je viens de changer mes plans pour la journée. Je vais, au lieu d'écrire, aller chez ma tante Louisa, à qui je n'ai pas encore fait visite depuis mon arrivée. Je vous envoie une photographie que j'ai fait prendre avant de partir de Montréal. Je crois que c'est aussi bon que cela peut être.

Excusez, s'il vous plaît, mon griffonnage. Je crois que j'ai écrit encore plus mal que de coutume, ce qui n'est pas peu dire.

Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que M. Bourassa et les enfants.

Votre cousine dévouée.

Fanny

Je remets à une prochaine lettre les détails sur mes occupations, mes lectures et mes relations avec l'aimable société de Saint-Hyacinthe.



À Honorine Papineau

Montréal, 12 décembre 1863

Ma chère maman,

J'ai manqué l'occasion de Francis et celle de M. C. Dessaulles pour vous écrire, mais du moins je ne laisserai pas partir M<sup>lle</sup> Mondelet sans vous envoyer quelques lignes.



*Honorine Papineau-Leman*

J'ai reçu votre lettre et la boîte qui l'accompagnait. Mille remerciements pour le joli tablier de soie que vous avez si bien *rafistolé* : il est très propre et j'en suis bien contente. Je n'ai pas encore eu les cordons, j'en achèterai la prochaine fois que je magasinerai; j'en ferai mes *beaux dimanches*, bien entendu. Ma tante vous est aussi très reconnaissante pour ses bas : ils lui font très bien et sont bien chauds.

Que j'ai été heureuse d'apprendre que vous commenciez à ressentir un peu de mieux! J'ai été un peu inquiète, les premiers temps d'après mon arrivée, je n'avais de vous que des nouvelles si malheureuses et vous ne m'avez pas parlé de votre santé dans votre première lettre! Maintenant que vous avez une bonne fois pris le dessus, je me flatte que ce mieux continuera. Quel dommage que Gustave et Victor aient pris la coqueluche dans une si mauvaise saison! L'on m'a dit que Victor surtout en était bien malade. Sa bonne maman doit s'en inquiéter. Je suis bien certaine que les soins ne lui manquent pas, le cher petit est si aimable, et vous lui êtes tous si attachés. J'espère bien que cette indisposition ne sera pas assez grave pour donner des inquiétudes sérieuses. Je m'en vais bien prier pour son rétablissement.

La petite Ida a [eu] une assez forte attaque de croup la semaine dernière, c'est la première et j'espère qu'elle n'y sera pas sujette. Elle est mieux à présent, quoiqu'elle ait encore un gros rhume. La pauvre petite est toute changée. Les autres ont le rhume ordinaire.

J'ai aussi payé mon tribut à l'hiver : j'ai les deux rhumes depuis une quinzaine de jours, le rhume de cerveau surtout me fait des civilités extraordinaires; je ne puis venir à bout de m'en défaire, ce n'est pas dangereux malheureusement et je n'aurai pas seulement la consolation de m'entendre dire que j'ai maigri, comme compensation de mes infirmités.

J'ai commencé à faire arranger mes dents chez le D<sup>r</sup> Jourdain<sup>53</sup>. J'en ai été bien contente. Mes rhumes et le mauvais temps des jours derniers m'ont forcée d'interrompre. J'y retournerai bientôt.

Il y a eu un concert pour l'Union catholique hier soir. J'y ai été avec mon oncle Casimir et Marie-Louise. Le programme était bien bon et a été très bien rempli. C'est M. Bourassa qui, comme président de la société, a organisé le concert. Il nous a régalié de deux magnifiques morceaux. Azélie a accompagné plusieurs amateurs et a joué un grand duo pour piano et violons avec M. Senécal<sup>54</sup> et Torrington<sup>55</sup>. Je vais commencer, ces jours-ci,

---

<sup>53</sup> Louis-Maurice Jourdain, dentiste, 125, rue Craig, angle Côté. Fils de défunt Pierre-François-Maurice Jourdain, chevalier de la Légion d'honneur, de Pont-Saint-Esprit, département du Gard, arrondissement de Nîmes, et de défunte Marie-Françoise-Marguerite-Gabrielle Bouyer, il a épousé (Montréal, 14 septembre 1853) Angélique Dolbec, fille de Charles Dolbec, marchand, et de Rosalie Payfer, de Saint-Eustache. Voir Inventaire après décès de Marie-Françoise-Marguerite-Gabrielle Bouyer, épouse de Pierre-François-Maurice Jourdain, décédée à Vaugirard près Paris. ANF, Étude XXII/19, notaire Laurent Cotelle, 9 août 1834.

<sup>54</sup> Denis-Henri Senécal (1838-1869), avocat, de la Société Senécal, Ryan et DeBellefeuille. Fils de Denis Senécal et de Julie Viger, Denis-Henri Senécal est aussi violoniste. Il a épousé (Montréal, 27 septembre 1859) Marie-Louise Cherrier, fille de Côme-Séraphin Cherrier et de Mélanie Quesnel. Il est cousin d'Eusèbe Senécal, imprimeur.

<sup>55</sup> Une soirée musicale donnée au profit de la Bibliothèque de l'Union catholique de Montréal est annoncée aussi pour le 16 décembre 1863, dans la salle Bonaventure. Azélie Papineau accompagne au piano les violonistes Senécal et Frederick Herbert Torrington (1836-1917) dans un duo concertant de Johannes Wenzeslaus Kalliwoda (1801-1866), compositeur et violoniste bohémien, né à Prague. Napoléon Bourassa chante la romance

à aller pratiquer avec Azélie. Elle m'a fait bien des invitations. J'y ai été une couple de fois, mais pas depuis qu'elle a son piano. Ézilda m'a dit qu'elle s'ennuyait de plus en plus. Mon oncle Louis-Joseph va passer quelques jours à Saint-Hyacinthe. J'écrirai par lui quelques mots à M<sup>me</sup> Dessaulles, suivant ma louable habitude. J'ai toujours différé de lui écrire, pour mille raisons qui me paraissaient excellentes dans le temps, et que je trouve futiles à présent, de sorte que je ne sais plus quel prétexte alléguer pour faire excuser ma négligence.



Rosalie est venue passer quelques jours avec sa maman la semaine dernière. Elle doit revenir encore au commencement de janvier pour faire connaissance avec le nouveau venu. Ma tante est bien changée et bien fatiguée.

À présent je vais parler un peu toilette, avec votre permission. J'ai acheté de la laine pour me faire une robe. Vous pourrez commencer par le rose et en tricoter à peu près trois doigts de large et autant en finissant; les glands seront roses et faits en long. Si vous avez de grosses broches, 200 mailles seront bien assez, sinon je crois qu'il en faudra 250. Que les broches soient grosses ou petites, faites un tour tout uni et un tout uni aussi mais en faisant deux tours avec la laine sur la broche. J'en ai eu 6 écheveaux, c'est bien assez, m'a-t-on dit. Ne vous pressez pas trop de la faire, et si vous êtes trop occupée, ne la tricotez pas du tout. Je tâcherai de la faire moi-même après le jour de l'An. Pour le moment, cela m'est impossible. J'ai hésité un peu avant d'acheter de la laine. Je voulais en faire

---

« La dernière plainte d'un Acadien ». Voir *L'Ordre*, journal de l'Union catholique, 10 décembre 1863, p. 2.

le sacrifice, mais je suis enfin décidée à ne pas faire faire mon chapeau de velours; mon casque est assez propre pour me passer l'hiver, surtout avec ma robe. Je ne ferai pas faire non plus mon garibaldi<sup>56</sup>. J'aurai peut-être besoin de quelque chose si je vais en soirée. J'aime mieux faire quelques épargnes pour cela. D'ailleurs mon manteau me coûte assez cher que j'ai besoin de ménager à présent. Il me revient à près de £16. C'est beaucoup, n'est-ce pas ? Le drap est beau et le mouton aussi. Il est fait en paletot et me va très bien, en un mot j'en suis contente et j'espère qu'il vous plaira, quand vous le verrez.

Je vous renvoie les lettres de Joe. Il ne m'a pas encore écrit depuis que je suis à Montréal. Quel plaisir il nous ferait s'il venait passer le jour de l'An ici! Ce serait la belle surprise pour le coup.

J'ai interrompu ma lettre pour aller à une lecture à l'Institut canadien. M. L. Dessaulles doit nous conduire à un autre concert demain soir.

Adieu, chère maman. J'embrasse mon oncle et ma tante et les chers malades. Mes saluts à M. Cadoret<sup>57</sup> et à M<sup>lle</sup> Brunelle<sup>58</sup>. Écrivez-moi, s'il vous plaît, aussitôt que vous pourrez.

F.L.

P.-S. Excusez, s'il vous plaît, mes belles taches d'encre. Je n'ai pas le courage de réparer ma gaucherie en recommençant ma lettre. Tous vous font mille amitiés.

Fanny Leman




---

<sup>56</sup> Garibaldi : blouse serrée à la taille. *GPFC*.

<sup>57</sup> François Cadoret (1809-1883), marchand à Saint-Hyacinthe, veuf de Louise Plamondon. Un protégé de la famille Dessaulles.

<sup>58</sup> Peut-être Cécile Brunelle (1812-1888), fille de Pierre Brunelle et de Suzanne Lamothe. Placide Brunelle, son frère aîné, demeurait avec elle. Elle est décédée célibataire à Saint-Hyacinthe.

À Honorine Papineau

Montréal, 8 janvier 1864

Ma chère petite maman,

J'ai reçu les quelques lignes avec le livre que vous m'avez envoyé par M. Cadoret, et depuis ce temps j'ai eu aussi de vos nouvelles d'une manière indirecte plusieurs fois. Vous devez bien penser que je ne perds aucune occasion de m'informer de vous autres. J'ai appris aussi que M<sup>me</sup> Dessaulles se trouvait mieux depuis quelques jours. Si vous la voyez, dites-lui que j'ai été bien contente d'avoir ces bonnes nouvelles de sa santé et faites-lui mille amitiés de ma part.

M. et M<sup>me</sup> Chamard<sup>59</sup> sont partis samedi; depuis lors j'ai toujours été par voies et par chemins pour *modes* et je n'ai pas encore fait l'inventaire dont vous m'avez parlé. Comme je ne sortirai pas aujourd'hui, je vais m'y mettre. Je regrette de n'avoir pas pris un petit échantillon de ma robe neuve pour vous la faire voir; elle est d'une espèce de grenadine ou de balsamine que j'ai payée 2/0 la verge, simple largeur. Maintenant, il faut que je vous fasse la description de la couleur de ladite robe, ce qui n'est pas chose facile, malgré la meilleure bonne volonté, car les modistes et les marchands ne sont pas d'accord sur cette importante question. Les uns disent que c'est tout simplement *drab*; d'autres veulent que ce soit *façon*, enfin ma tante Casimir soutient que c'est *ashes of roses*. Moi, je ne m'en mêle pas beaucoup. La robe est à se faire faire, et j'espère qu'elle sera bien jolie. Je ne fais pas garnir la jupe, le corps est fait en habit à *queue de morue*, *c'est bien nouveau*, n'est-ce pas ? Mais on m'assure que cela va faire fureur. Et, ces années-ci, l'on est bien habitué à sacrifier le bon goût pour la nouveauté. Le corps sera garni en soie bleue et en boutons d'argent ou plutôt argentés.

---

<sup>59</sup> Jean-Olivier Chamard, marchand, a épousé (Berthierville, 2 février 1847) Louise-Marguerite Morison (1821-1898). Couple établi à La Malbaie.

Je me suis acheté un chapeau que j'ai fait garnir chez la Française avec de la dentelle noire et des fleurs bleues. Il me revient à 13/0 en tout. Avouez que je n'ai pas été extravagante. Vous concevez que pour ce prix, le principal mérite du chapeau est sa simplicité. Néanmoins il est bien convenable.

J'ai reçu samedi une lettre de M<sup>me</sup> Lang qui m'invite à aller passer quelques jours à Saint-Jean. Elle me demande pour le 18. Comme vous n'aviez pas paru opposée à ce que je fisse cette promenade, j'ai cru que je pouvais accepter avant de vous consulter. Bien entendu que si vous avez quelque objection, il est encore temps de mettre votre *veto*. Si vous ne vous y opposez pas, je partirai samedi le 18 et je vous écrirai ensuite, de Saint-Jean, comment je m'amuse.

G. Doutré<sup>60</sup> a eu la semaine dernière une lettre de Joe qu'il a eu l'obligeance de me passer. Il est toujours bien occupé, du reste rien de nouveau. Mon oncle Casimir a reçu les bons 5/20 par l'express. Joe veut que mon oncle les place et vous en fasse toucher l'intérêt. Pour moi, c'est 17 piastres *en or* qu'il a envoyées. Je ne sais que lui dire pour le remercier. On annonce une troupe d'opéra pour ces jours-ci. Mon oncle Dessaulles m'a promis de m'y conduire. Depuis que je puis comprendre un peu la bonne musique, ç'a toujours été mon rêve d'entendre un bon opéra, j'espère que je ne manquerai pas cette occasion. J'ai été deux fois au Théâtre français, mais je ne l'ai pas aimé autant que l'année dernière, et je n'y retournerai pas, à moins qu'on en donne *Le Voyage de M. Perrichon*<sup>61</sup>, que j'aimerais beaucoup à entendre.

Ma tante Charlotte a été souffrante du rhumatisme; elle est mieux. Marie-Louise n'est pas encore revenue de L'Industrie. J'ai été voir le jardin d'Amédée, lundi, avec ma tante Casimir et mon oncle D. Nous avons rapporté de magnifiques bouquets. M<sup>me</sup> A. et les enfants sont mieux de leur coqueluche. Ils reviennent le 15. Ici, tous bien.

---

<sup>60</sup> Gonzalve Doutré (1842-1880), né à Montréal, admis au barreau en 1863. *DBC*.

<sup>61</sup> *Le Voyage de M. Perrichon*, d'Eugène Labiche et Édouard Martin, comédie créée à Paris en septembre 1860.

Mille choses à ma tante Louisa et mon oncle Auguste. Mes respects à M<sup>me</sup> B.; saluts à M. Cadoret et à D<sup>lle</sup> Brunelle. J'embrasse Gustave et Victor. Avez-vous fini votre croisade contre les maringouins ? Ou en êtes-vous encore tourmentées ? Je n'en ai pas vu un seul ici.

La petite Caroline a eu un gros mal de gorge, elle est mieux.

Adieu. Excusez la lettre. J'écris sur la dernière feuille de papier dans la maison.

Fanny



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 12 avril 1864

Ma bonne cousine Azélie,

Vous m'aviez bien jugée en devinant l'embarras où votre bonne lettre d'hier me jetterait au premier abord; quoique l'adresse ne fût pas de votre main, j'ai bien senti que je ne devais pas m'attendre à y trouver *des douceurs*, je me hâte d'avouer que je ne le méritais pas. J'ai donc couru m'enfermer dans ma chambre, afin que personne ne fût témoin de ma confusion, et là j'ai rougi tout à l'aise, car je ne suis pas tellement endurcie dans le mal, que je n'éprouve pas quelquefois des remords, et depuis quinze jours, j'en avais la conscience bourrelée.

Je vous épargnerai aujourd'hui la description que je crois vous avoir faite déjà assez souvent, et par écrit, et de vive voix, de l'état de malaise où me jette, huit jours à l'avance, l'idée que j'ai une lettre à écrire; je me flatte de n'être pas si paresseuse que je doive attribuer cet état exclusivement à la négligence. J'aime mieux croire que j'éprouve une répugnance naturelle et inexplicable, à mettre la *main à la plume*. Comme je ne me dissimule pas les torts que ma vilaine habitude m'a fait

commettre envers vous, je vous suis bien reconnaissante de ne m'avoir pas plus grondée; en décachetant votre lettre, je ne croyais pas en être quitte à si bon marché. Quoique vous ayez bien pris la peine de me prévenir, sans doute pour ne pas me donner d'orgueil (précaution que j'avoue n'être pas inutile), que vous m'écriviez *par intérêt* pour vous-même : j'y ai trouvé le mien en même temps, et je vous remercie mille fois d'avoir fait les premières avances.

Maintenant que tout ceci est réglé, parlons de vos affaires. M<sup>me</sup> Dessaulles ne connaît aucune bonne fille de chambre dans le moment, elle est elle-même à s'en chercher une, et il paraît que c'est chose assez rare dans ces parages-ci; le mauvais temps qu'il faisait hier m'a empêchée d'aller m'informer auprès de ma tante Louisa, si elle en connaissait quelqu'une. Si le temps le permet, j'irai aujourd'hui. Comme elle est délivrée de toutes ces tracasseries de maîtresse de maison, il est peu probable qu'elle en connaisse. Néanmoins je ferai toutes les démarches, auprès d'elle et ailleurs, pour vous en procurer, et j'écrirai aussitôt que j'aurai trouvé ce qu'il vous faut : le plaisir de vous être utile, encore plus que le *succès encourageant* que j'ai obtenu en vous cherchant une cuisinière, m'engage à ne rien négliger pour vous rendre ce service.

Notre pauvre M<sup>me</sup> Dessaulles [Émilie Mondelet], bien loin de prendre du mieux, semble perdre chaque jour du terrain; les plus confiants n'espèrent pas beaucoup qu'elle passera l'automne; elle souffre depuis plusieurs jours d'un mal de bouche et d'un mal de gorge opiniâtres et qui sont, dit-on, de bien mauvais symptômes. Elle a repris courage ces jours-ci, et elle se prépare à partir au mois de juin pour Paris. Elle a pleine confiance que là, entre les mains d'un médecin habile, elle pourra se rétablir complètement bientôt; elle fait tous ses plans et ses projets, et elle veut commencer à faire des préparatifs pour son départ, dès que son mal de bouche sera guéri. Je crains beaucoup qu'alors il ne survienne quelque autre chose pour l'en empêcher. Elle n'a pas encore sorti, elle était si souffrante, la semaine dernière, qu'il lui a été impossible de profiter du beau temps et des beaux chemins.

Il est très pénible, je vous assure, de l'entendre parler de ses projets de voyage, dont elle nous entretient constamment, il est si douteux qu'elle soit en état de l'entreprendre. Et même si elle partait, pourrait-elle supporter les fatigues de la traversée ? Nous la laissons sous l'impression qu'elle pourra partir, cela l'amuse et la distrait, et c'est son seul espoir de guérison, dit-elle. Si sa maladie fait des progrès trop rapides, il sera bien temps de la détromper; mais ce sera alors une tâche bien pénible.

Me lever tard, vous savez que je suis opposée *par principe* à ce détestable régime, mais convenez aussi que la tentation est bien forte. La perspective d'écrire tous les matins pendant deux heures, *à jeun*, n'est pas toujours pour moi un stimulant assez efficace pour m'arracher des bras de Morphée. Que dois-je faire ?

Je crois que je ferais bien de finir de babiller, car l'espace va bientôt me manquer, et je ne veux pas abuser de votre politesse; d'ailleurs j'ai une demi-douzaine de lettres à écrire, et puisque je m'y suis mise, je ferai mieux de profiter de ce moment de zèle.

Je vous prie de distribuer pour moi un bon paquet d'amitiés *chaudes et sucrées* à votre cher mari et à bonne Ézilda. Je dois une lettre à mon oncle Papineau, mais il m'en coûte tellement de lui écrire, que je vais me consulter encore avant de m'y mettre. Je n'ai pas pu m'acquitter de ma commission auprès de mon oncle Augustin, mais il ne perdra rien pour attendre. Mille baisers aux enfants.

Votre dévouée cousine.

Fanny



À Azélie Papineau

Joliette, 21 octobre 1864

Ma chère Azélie,

Il me vient à l'idée qu'ici où les loisirs ne me manquent pas je devrais essayer de vaincre ma grande paresse et vous écrire un peu, quoique je me propose de revenir bientôt à Montréal.

Vous avez dû me traiter de coureuse en apprenant que j'étais partie de nouveau pour la campagne à cette saison de l'année, surtout au moment d'aller me fixer à Saint-Hyacinthe. Mais voyez-vous, M<sup>me</sup> Turgeon m'avait déjà invitée plusieurs fois, et j'ai profité du moment où ma tante Charlotte et M<sup>lle</sup> Malhiot venaient pour faire le voyage.

J'ai revu ici avec plaisir plusieurs de mes amies de couvent, et je propose, pendant que je suis de ce côté-ci, de me rendre jusqu'à Berthier où j'ai aussi bon nombre de connaissances et de compagnes de classe avec qui j'aurai vraiment du bonheur à me rencontrer. Je suis déjà *si vieille* que je recherche avidement tous mes souvenirs d'enfance.

Pour vous, [que] je vois d'ici toute sanctifiée et recueillie encore sous l'influence de votre retraite, j'aurais peut-être trouvé un moment pour aller vous dire adieu vendredi dernier, mais j'ai craint de ne pas vous trouver chez vous, et je me suis dit à moi-même que je vous écrirais à la place.

J'espère que vous n'avez pas oublié notre voyageur dans vos bonnes prières de la retraite : la traversée peut être périlleuse et ensuite il sera exposé à tant de dangers, seul là-bas, qu'il a besoin de n'être pas oublié par les bonnes âmes qui s'intéressent à lui. Vous concevez que ce n'est pas du tout pour le plaisir de le voir éloigné de nous que j'ai tant plaidé pour lui faire faire le voyage. Et malgré tous les sujets de distraction que [je] trouve ici, il ne se passe pas d'heure sans que je le rejoigne en esprit. Pauvre maman! ça lui coûtait beaucoup de le voir partir, ç'a été un véritable sacrifice pour elle. Je ne l'ai jamais vue si triste que les derniers jours que nous avons passés ensemble, et pour qu'elle ait laissé paraître

quelque émotion, il fallait qu'elle eût bien gros de chagrin. Elle est si maîtresse d'elle-même et si concentrée d'habitude! J'espère la revoir bientôt. Je l'aimerai pour deux, ce sera une tâche bien douce et ça la consolera peut-être un peu.

[ ]<sup>62</sup>



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 14 mars 1865

Ma chère Azélie,

Je vous envoie le net d'Augustine que je viens de terminer. J'ai presque honte d'avoir tant tardé à le faire, mais il m'a fallu, en arrivant, remettre en ordre tout ce que j'avais négligé pendant mes deux mois de dissipations à Montréal, et vous savez que sous la surveillance de maman il n'y a pas à faire les choses à demi. Je crains d'avoir fait le net un peu trop grand; je vous ai laissé le mien, et je n'en avais pas pour me guider; et je me suis aperçue de ma gaucherie un peu tard pour la réparer. J'espère néanmoins que malgré ce défaut il sera bien reçu.

Je viens d'apprendre par hasard qu'un ou deux, ou vos trois enfants avaient la rougeole. Voici comment j'ai pu avoir la nouvelle. M. Dessaulles a été à Montréal la semaine dernière avec les enfants, ils sont tous revenus vendredi. Je me suis informée à plusieurs reprises de la santé de tous les membres de la famille; notre bon cousin m'a toujours répondu : bien, bien. Ce soir, en sortant de table, j'ai dit que je me proposais de vous écrire.

– Tiens, fit M. Dessaulles, il paraît qu'elle a la rougeole chez elle.

---

<sup>62</sup> Les deux pages suivantes, de très mauvaise qualité, ne sont pas reproduites ici.

Je n'ai pu savoir rien de plus, car avec la réserve qu'affectent tous ces messieurs, et avec la distraction de M. Dessaulles (que je ne devrais pas lui reprocher peut-être), il n'avait pas demandé lequel des enfants était malade. Je suppose bien qu'ils y auront tous passé. Mais comme la rougeole n'était pas du tout maligne cet hiver, j'espère que les chers enfants sont tous en voie de rétablissement à l'heure qu'il est. Néanmoins, ç'a dû vous donner beaucoup de trouble et d'inquiétude, surtout au moment où vous venez de changer de domestiques. Pauvre cousine! j'ai pensé à tout cela à la fois, et bien que je n'eusse pas été capable de vous soulager au milieu de toutes ces tracasseries, j'aurais voulu savoir au moins un peu plus tôt que vous étiez dans cet embarras, pour vous dire que je pensais à vous. J'en veux à M. Dessaulles et à mon oncle Auguste, qui a été en ville la semaine dernière aussi, et qui a dû avoir de vos nouvelles, de ne pas m'en avoir parlé. Au reste, vous ne serez pas surprise de ce que je vous dis là. Votre bon mari a dû déjà vous jouer de ces tours; les meilleurs hommes en sont tous là. Mon Dieu que les pires doivent causer de désagréments! Pour être logique, je devrais prendre le moyen de les éviter toujours. Je vais y réfléchir sérieusement.

Imaginez qu'au mois de décembre, C. Dessaulles fut en ville deux fois pendant que mon oncle Louis D. était à New York. Eh bien, il ne m'en dit rien, et ce ne fut qu'au mois de janvier, quand mon oncle Dessaulles me parla de son voyage, que je sus qu'il avait été quinze jours à New York. Je n'ai pas manqué d'en faire reproche à Casimir, mais je n'ai pas pu lui dire toute ma façon de penser. Cependant, comme j'ai encore cela sur le cœur, je lui demande, toutes les fois qu'il arrive de Montréal, si mon oncle D. est allé à New York. Il faudra maintenant que j'ajoute :

– Les enfants d'Azélie ont-ils la rougeole ?

Pourtant je sais qu'il y aurait eu moyen d'avoir de vos nouvelles déjà, il y a plus de quinze jours que je suis arrivée : j'aurais dû vous écrire, me direz-vous, et vous auriez bien trouvé une petite minute pour me laisser savoir comment vous vous trouviez tous.

Je me rappelle maintenant que, quand j'ai été pour vous voir l'avant-veille de mon départ, la petite Augustine n'était pas bien. Je suppose que

la rougeole s'est déclarée à la suite de cette indisposition. Je m'en vais bien recommander à M. Dessaulles de s'informer d'elle tout particulièrement, et même je vais écrire un mot à Louis Laframboise pour le prier d'aller lui-même vous porter cette lettre et le petit paquet, et de me donner ensuite des *nouvelles fraîches*. Sera-ce assez réparer l'oubli de M. Dessaulles et ma négligence ?

Quand j'ai été pour vous voir avant de partir, je voulais vous parler de votre robe de satin blanc que vous aviez eu l'obligeance de me prêter. J'ai pris sur moi de la passer à Marie Malhiot chez M<sup>me</sup> Lamothe. Elle s'était adressée inutilement chez ma tante Dessaulles et à ma tante Laframboise pour en emprunter une pour son costume de bal. Je voulais vous la demander pour elle. Ça aurait été mieux, je le sais, mais comme je ne vous avais pas trouvée à la maison, et que j'étais bien persuadée que vous ne l'auriez pas refusée, je la lui ai remise, avec mille recommandations. Comme nous sommes parties toutes deux le lendemain du bal trop à bonne heure pour vous la renvoyer, ma tante Laframboise s'est chargée de vous la faire parvenir, et j'espère que vous l'aurez reçue sans encombre.

Les enfants de ma tante Louisa sont malades. Son petit garçon a eu une forte attaque de croup la semaine dernière, mardi, je crois; il n'est pas encore rétabli et lui donne beaucoup de trouble. Quant à sa petite fille, qui a neuf mois maintenant, il y a peu d'espoir de la réchapper. Le *riffle*<sup>63</sup> qui la faisait souffrir depuis l'été est rentré tout à coup et s'est jeté sur ses poumons : elle tousse beaucoup et ne veut ni boire ni manger. Maman m'a dit qu'elle la croyait perdue. Croyez-vous que c'est pénible pour ma tante, qui était si contente d'avoir enfin une fille, et qui a tant de fatigue après elle depuis qu'elle est née. Elle ne se fait pas illusion heureusement, et elle n'espère pas beaucoup la sauver maintenant. Gustave est assez bien, quoique faible, il a pu aller à l'école une partie de l'hiver.

Maman est passablement bien. Elle m'a pardonné, avec son indulgence ordinaire, mon séjour prolongé à Montréal. Mais je ne pense pas y

---

<sup>63</sup> *Riffle* : eczéma.

retourner d'ici à quelque temps, car elle m'a taillé de l'ouvrage pour six mois, je crois. Et d'ailleurs j'ai des projets grandioses pour ce printemps : je veux m'adonner à la culture des fleurs pour charmer mes loisirs pendant la belle saison. Je me lèverai avec l'aurore, quitte à faire une petite sieste dans l'après-dîner, si ma passion horticole ne m'a pas fait perdre le sommeil. Je me représente à 4 heures du matin, dans mon parterre, à semer, planter, transplanter, sarcler, etc. N'est-ce pas que vous viendrez admirer mon œuvre ? Si la maladie des enfants dérange vos projets pour le présent, j'espère que plus tard vous pourrez venir nous voir, et comme j'ai une salutaire défiance de moi-même, malgré ce que mes plans ont de prétentieux, je compte bien que vous n'attendrez pas que mes travaux aient transformé Saint-Hyacinthe en paradis terrestre pour venir faire une promenade.

En attendant, mes jours coulent dans la plus tranquille monotonie, qui a été aggravée pour moi, la semaine dernière, par de violents maux de tête, conséquence obligée, dit maman, de toutes mes veilles du carnaval, et auxquelles je vais tâcher de remédier par une bonne purgation. Je m'endors tous les soirs sur *l'Histoire du Canada* de M. Garneau dont la lecture m'offre pourtant assez d'intérêt.

Nous n'avons pas eu, ces jours-ci, de lettres de notre Écossais<sup>64</sup>. Je ne sais si vous avez eu les dernières. J'avais chargé ma tante Casimir de les passer à mon oncle Papineau, qui vous les aura peut-être fait voir, ou qui vous en aura du moins donné le sommaire.

Veillez, s'il vous plaît, lui présenter mes respects et l'embrasser pour moi, ainsi que chère cousine Ézilda. J'embrasse aussi bien affectueusement M. Bourassa et vos chers petits malades, Augustine. Mon Gustave et M<sup>lle</sup> Adine.

Votre cousine affectionnée.

Fanny

---

<sup>64</sup> Joe Leman, frère de Fanny, est alors en voyage en Écosse.

P.-S. Si vous voulez me renvoyer mon net, vous pourriez le remettre à Denis chez M. Beaudry. Il aura une occasion mardi prochain. Quand vous aurez le temps de me donner de vos nouvelles, je n'ai pas besoin de vous dire combien je serai contente. N'oubliez pas de me dire comment vous êtes en *filles*. Cela m'occupe et m'inquiète souvent pour vous.

Toujours moi.

F.L.



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 24 avril 1865

Ma chère Azélie,

Ce n'était donc que pour me mettre *l'eau à la bouche*, comme on dit vulgairement, que vous nous avez annoncé votre visite ? Toute la semaine dernière, je vous ai attendue de jour en jour et j'ai eu le désappointement de toujours être trompée dans mon attente. J'espère au moins que ce n'est aucune raison de maladie chez vous qui vous retient à Montréal. La mort de ce pauvre M. Westcott<sup>65</sup> a peut-être dérangé un peu vos plans. Pourtant comme M<sup>me</sup> Papineau est partie avec toute sa famille pour Saratoga, cela ne doit pas vous empêcher de venir faire un petit tour. Peut-être attendez-vous le retour de mon oncle Papineau pour que bonne cousine Ézilda ne soit pas trop seule, ou bien la température froide et désagréable dont nous nous plaignons d'autant plus que la fonte hâtive de la neige nous avait fait espérer une saison plus douce; enfin, êtes-vous encore en breda et tourmentés par cette perpétuelle tracasserie des maîtresses de maison, les *engagées* ?

---

<sup>65</sup> James Randall Westcott (1792-1865), père de Marie Westcott (épouse d'Amédée Papineau). Il est décédé le 3 avril 1865.

Je me suis imaginé toutes ces raisons successivement, la semaine dernière, chaque fois que j'allais à la poste chercher le petit billet qui doit nous annoncer votre arrivée. Puis je me suis arrêtée à la conclusion qu'il valait mieux, au lieu de me perdre en conjectures, vous écrire un mot pour vous rappeler le proverbe : *Différé n'est pas perdu*, et que nous espérons, maman, M. Dessaulles et moi, que vous nous ferez le plaisir de venir un peu plus tard, si vos occupations vous en empêchent dans le moment.

Ma tante Papineau est mieux, sans pouvoir sortir encore. Ses enfants sont bien, mais sa petite bébé est toujours très incommodée, surtout la nuit. Maman a pris un peu de rhume, la semaine dernière; elle est mieux néanmoins, ce printemps, que je ne l'ai vue depuis longtemps.

M<sup>me</sup> Chagnon nous a *décarémés* mardi dernier par une très jolie soirée. Inutile de vous dire que je me suis bien amusée, vous me connaissez : plusieurs personnes présentes paraissaient bien disposées à nous organiser à leur tour quelques petites *sauteries*. Mais hier le curé est monté en chaire pour nous faire la sermonce. Il nous a fait les remontrances les plus touchantes pour nous rappeler à notre devoir, et il a fini par nous dire que nous dansions sur un volcan et par nous menacer, si nous n'étions pas dociles à ses avis, des flammes terribles qui viennent de fondre sur une partie de nos compatriotes. Ce sermon va sans doute avoir pour effet de nous faire rentrer dans notre calme ordinaire, que la jolie fête de mardi avait troublé d'une manière si dangereuse. Ainsi vous n'aurez pas besoin de préparer vos toilettes de bal pour venir à Saint-Hyacinthe.

Je néglige quelque peu mon *Histoire du Canada* ces jours-ci, je suis très occupée à me faire des robes neuves avec des vieilles. C'est une besogne difficile qui ne me réussit qu'à demi. Vous me donnerez des conseils quand vous viendrez : la mode étend sa tyrannie jusqu'à Saint-Hyacinthe, où il ne faut quelque peu nous remettre à ces exigences. J'ai reçu mon net, il est bien assez propre pour l'usage que j'en fais. Je suis charmée de voir que celui que j'ai fait pour Augustine lui va bien. Comment est-elle ? A-t-elle repris ses classes ? Et Gustave, l'amèneriez-vous quand vous viendrez ? Puis mademoiselle Adine est-elle toujours gaie et aimable ? Comment est

M. Bourassa ? Faites-lui mes meilleures amitiés, ainsi qu'à cousine Ézilda.  
Je vous embrasse tous.

Votre cousine affectionnée.

Fanny

Je ne pratique pas du tout, c'est pour le coup que je vais renoncer tout de bon à mon *pianotage*.



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 16 mai 1865

Ma chère cousine,

J'ai été bien affligée d'apprendre par votre lettre de jeudi dernier la maladie de votre chère petite Adine. Votre long silence m'avait fait pressentir quelque chose de fâcheux, mais j'étais bien loin de supposer que l'épreuve eût été aussi sensible. J'ai bien prié pour la bonne petite, j'ai joint mes prières aux vôtres aux pieds de la Sainte Vierge, dont la protection a si souvent été efficace aux mères chrétiennes, et j'espère que cette consolatrice de toutes les afflictions saura vous rendre, avec la santé de votre chère enfant, le calme et la tranquillité dont vous aurez tant besoin pour vous remettre de toutes vos fatigues physiques et inquiétudes morales.

Je n'ai pas eu d'autres nouvelles depuis votre lettre. M. Dessaulles arrivait de Montréal le jour où je l'ai reçue. Personne ne lui avait fait connaître l'état inquiétant de votre chère Adine. Il va toujours à Montréal pour très peu de temps, et ses affaires le préoccupent toujours tellement qu'il ne doit pas s'informer bien souvent de la famille. Il me paraît bien singulier sous ce rapport. Il a paru peiné quand je lui ai communiqué la

triste nouvelle que m'apportait votre lettre, mais il m'a assurée qu'il s'était informé banalement de la santé de toute la famille et que certainement personne ne lui avait laissé soupçonner qu'il y eût de la maladie chez vous. Ç'a pu être une négligence de ma tante Laframboise ou de Rosalie. Pourtant si cette dernière va si rarement de votre côté, elle ne doit pas être beaucoup renseignée sur ce qui s'y passe soit d'heureux, soit de malheureux. Mais je suis bien certaine que cela vient plutôt d'un peu de légèreté que d'un manque d'affection ou d'intérêt. Mon oncle Auguste a vu M. Bourassa vendredi dernier. Adine était mieux alors, de même que quand vous m'avez écrit et j'espère de tout mon cœur que ce mieux s'est continué depuis. Je recevrais avec bien de la reconnaissance quelques lignes, soit de vous ou de M. Bourassa, me donnant de vos nouvelles à tous. Il est inutile d'en demander à Rosalie, qui se prépare dans ce moment à venir à Saint-Hyacinthe et qui, par conséquent, doit être très occupée. L'amitié bien sincère que j'ai pour vous et que je voudrais pouvoir vous prouver autrement que par des paroles, m'a fait ressentir bien vivement la peine et l'inquiétude que vous a causées la maladie de votre chère bébé. Si j'avais été à Montréal, j'aurais pu, j'espère, vous rendre quelques services dans cette circonstance. Bien sûr au moins je suis plus que votre cousine, puisque vous me considérez comme une de vos amies. J'aurais pu vous exprimer de vive voix ma sympathie. Mais je vois qu'on vous a laissée bien isolée, et vous avez pris pour de l'indifférence ce qui n'était qu'une négligence. Je crois que les meilleurs parents peuvent s'en rendre souvent coupables, sans qu'on doive trop le leur reprocher. Il y en a bien peu qui soient de vraies amies. Vous me l'avez souvent répété vous-même : votre extrême sensibilité vous l'a fait ressentir bien vivement dans cette circonstance. Je voudrais vous aimer assez et pouvoir vous l'exprimer au point de vous faire oublier l'impression pénible que vous en avez reçue.

Ma tante Papineau part demain, elle doit aller vous voir en arrivant, elle s'en serait fait un devoir, m'a-t-elle dit, sans votre invitation spéciale. Je tâcherai de vous écrire encore bientôt, ne fût-ce que pour vous dire que je vous aime et que je ne vous oublie pas. Je ne compterai pas mes lettres,

je vous le promets. Seulement j'aimerais que vous m'écriviez quand vous pourrez dérober un moment à vos occupations. Un tout petit bout de lettre, qui me dirait seulement comment vous êtes.

Ma chère maman se joint à moi pour vous faire mille amitiés et vous souhaiter santé et *courage*. Vous n'en manquez pas, j'en suis certaine, mais vous en avez tant besoin! Nous embrassons bien M. Bourassa et les enfants, surtout votre chère malade.

Votre cousine bien affectionnée.

Fanny Leman



À Louis-Joseph Papineau

Saint-Hyacinthe, 18 juillet 1865

Mon cher et bon oncle,

Je crains d'avoir ajouté un grief de plus à la liste si longue de *gronderies* que vous me réservez pour l'hiver prochain : j'aurais dû vous remercier plus tôt de la bonté que vous avez eue de me faire offrir les moyens d'aller passer quelque temps auprès de vous, afin de désarmer votre juste colère pendant qu'il en est encore temps. Puisque vous me laissez entrevoir votre côté vulnérable, je ne manquerai pas d'en profiter pour dissiper l'orage de reproches que j'ai laissé amonceler sur ma tête, par mes négligences réitérées à vous écrire, malgré toutes mes promesses.

Je ne pense pas pouvoir profiter de votre offre obligeante avant le mois de septembre, car maman se propose d'aller vous voir au mois d'août, et je garderai la maison pendant son absence. Mais alors rien ne m'empêchera d'aller passer une couple de semaines avec vous et de revenir pour me trouver à Montréal à l'arrivée de notre cher Joe, qui nous laisse espérer son retour pour la mi-octobre. Rosalie Laframboise sera de

la partie, je crois, au mois de septembre; elle n'a pas vu Montebello depuis huit ans et elle est décidée, m'a-t-elle dit, à ne pas laisser passer, sans en profiter, la première bonne occasion qui se présentera d'aller vous voir.

Nous avons reçu, mardi dernier, des lettres de Joe que je ne vous envoie pas, parce qu'il nous annonçait devoir adresser ses prochaines à la Petite-Nation, et comme il y a un steamer d'arrivé, ces jours-ci, je suppose que vous avez, à l'heure qu'il est, des nouvelles plus fraîches que celles que je pourrais vous communiquer : d'ailleurs le cher frère *médit méchamment* sur mon compte, et je ne suis pas pressée de répandre ces *vilains propos*, même dans la famille.

Maman est souffrante de sa dyspepsie depuis quelques jours, elle doit consulter son médecin et se faire soigner pour se rétablir avant d'entreprendre son voyage. Je crois qu'elle emmènera la petite Henriette, votre filleule<sup>66</sup>. Elle se rappelle que vous l'avez invitée l'hiver dernier et elle a pris la chose au sérieux; elle se propose de s'amuser beaucoup avec sa cousine Augustine.

Je ne sais si ma tante Casimir Papineau est encore à la Petite-Nation; j'espère que le changement d'air lui aura fait du bien, quoique le temps n'ait pas été bien beau pendant sa promenade, j'espère qu'elle viendra passer quelques jours ici à son retour.

Ma tante Émery Papineau doit aller de votre côté aussi avec sa famille, paraît-il. Il y a bien longtemps qu'elle n'a fait ce voyage.

Clotilde St-Julien attend Godfroy pour retourner chez elle. Je crois qu'ils monteront samedi. Clotilde a eu plusieurs prises mais elle est bien fatiguée, il était temps que l'année finît, car elle n'aurait pu y tenir plus longtemps.

Mon oncle Augustin est allé passer quelque temps avec vous lui aussi. Nous ne l'avons pas vu avant son départ. Je vais écrire un mot à M<sup>me</sup> Bourassa et lui donner les autres nouvelles de la famille, car l'espace va me manquer bientôt.

---

<sup>66</sup> Henriette Dessaulles (1860-1946), fille de Georges-Casimir Dessaulles et d'Émilie Mondelet, eut pour parrain Louis-Joseph Papineau.

Veillez, s'il vous plaît, embrasser bonne cousine Ézilda et ma chère mémé pour moi. Je vous demande encore une fois pardon de ma longue négligence à vous écrire, et je vous embrasse de tout mon cœur.

En nièce reconnaissante et affectionnée.

Fanny



À Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 4 août 1865<sup>67</sup>

Ma chère mémé,

Je ne veux pas laisser maman fermer cette lettre sans y ajouter quelques lignes pour vous souhaiter votre fête. Le 5 août, anniversaire de votre naissance, n'est pas plus oublié par vos enfants éloignés que par ceux qui auront demain l'avantage de vous exprimer de vive voix leurs souhaits heureux à l'occasion de votre quatre-vingtième anniversaire. Les miens, quoique formulés en secret, n'en seront pas moins entendus au Ciel, je l'espère. C'est l'affection sincère, c'est le respectueux attachement et la vive reconnaissance qui les dictent. Veuillez les agréer, chère mémé, et je me permettrai d'y joindre ceux de notre cher Joe qui, l'année dernière à cette époque, était avec nous et qui n'oublie pas, j'en réponds pour lui, la fête de famille que nous célébrerons demain en union avec les parents de la Petite-Nation.

Je vous embrasse bien affectueusement, ma chère mémé, et je renouvelle en terminant l'expression de mes sentiments les plus affectueux. Votre dévouée petite-fille.

Fanny




---

<sup>67</sup> Lettre éditée dans *Mille amitiés*.

À Honorine Papineau

Montréal, 13 octobre 1865

Ma chère maman,

Je me suis acquittée le mieux possible de quelques-unes de vos commissions. Vous aurez le reste par la première occasion de la semaine prochaine. Je n'ai pas vu ma tante Dessaulles pour le coton, ou M<sup>me</sup> Beaudry pour le patron de collerette, mais, je vous le répète, je ne vous oublierai pas. J'ai eu le mérinos bleu chez Gagnon et je ne l'ai payé que 4/6 la verge. Il est presque aussi beau que le mien pour la qualité et la couleur. J'ai pris là aussi les bas blancs, il n'y en avait pas de la grandeur voulue chez Beaudry. Je vois que le commis en a mis quatre paires au lieu de deux, que j'avais demandées, mais il y a moyen de les rendre. Je ne les ai pris que sous condition; s'ils ne vous conviennent pas, renvoyez-les tous. Je n'ai rien payé, car je n'avais pas assez d'argent. J'arrangerai cela quand M. Dessaulles viendra. Je sais bien qu'il n'aime guère à faire de comptes, mais enfin je ne trouvais pas ce qu'il fallait chez Beaudry. Les bas les plus gros sont 1/10½ la paire; les autres sont 3/0. C'est cher, mais j'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas mauvais d'en avoir une paire pour chacune des enfants, pour les grandes occasions. Vous en ferez ce qu'il vous plaira. J'ai fait marquer le jupon d'Henriette chez Beaudry. J'ai réglé mes comptes avec ma tante Papineau. J'avais avec moi le compte de M<sup>lle</sup> Champoux.

Ma tante Laframboise vous dira que je suis chez elle depuis mardi. Je m'amuse parfaitement, comme de raison, sauf le rhume de cerveau qui m'a pris hier, avec une violence extraordinaire, ce qui ne m'empêchera pas d'aller à une petite soirée chez M<sup>lle</sup> Ostell. Ma robe neuve est faite et me fait bien. Je n'ai pas encore fait étamper ma robe bleue, je prévois que je n'aurai pas grand temps de la broder : la semaine prochaine, je vais travailler pour le bazar, puis je voudrais faire quelque chose pour ma tante Laframboise. Rosalie a eu la complaisance de me donner sa robe de grenadine, que j'ai mise pour aller chez M<sup>me</sup> Drummond. Elle me va parfaitement, c'est un bien joli cadeau, n'est-ce pas ? Puis elle m'a acheté,

chez Merrill, une bien belle ceinture noire en passementerie. Je suis confuse de tant de bontés. Ma tante Casimir n'a pas eu l'air contrariée de me voir partir; néanmoins hier je suis allée la voir et elle ne m'a pas paru contente. Qu'elle s'arrange! Elle doit comprendre qu'il est bien plus agréable pour moi d'être ici que chez elle, où je n'ai jamais personne pour sortir et où il me faut les faire lever, la nuit, quand je rentre tard. Je retournerai encore passer quelques jours avec elle avant de partir; j'ai toujours travaillé pour elle autant que possible, et ces jours-ci je suis à lui tricoter un gilet de laine. Je crois que j'ai agi assez bien pour qu'elle n'ait pas lieu d'être mécontente, si elle veut être raisonnable. C'est chez M<sup>me</sup> Cherrier que je suis allée entendre Prume<sup>68</sup> dimanche soir. Azélie avait eu la complaisance de s'intéresser pour me faire avoir une invitation. Il n'y avait là que *le petit nombre des élus* mais la soirée a été délicieuse. Prume, accompagné de [Calixa] Lavallée, a joué 7 ou 8 fois, puis quelques autres amateurs nous ont aussi charmé les oreilles. Enfin, tout a été beau au superlatif, et j'ai remporté les plus agréables souvenir de cette soirée musicale. Ma tante Louisa, qui admire tant Prume, comprendra cela. Pour plus de détails, adressez-vous, s'il vous plaît, à ma tante Laframboise, car il faut que je vous quitte maintenant. Je voudrais écrire un mot à Marie Malhiot et d'ailleurs l'espace va bientôt me manquer.

Envoyez-moi donc, s'il vous plaît, mon chapeau de feutre. Je crois que je puis le faire reformer ici plus joliment qu'à Saint-Hyacinthe. Je ne fais plus d'emplettes, soyez sans inquiétude, mais ne songe guère encore au retour. Mille amitiés et baisers à tous. Dites-moi ce que vous voulez que je dépense pour le bazar.

Avec bien de l'affection, votre enfant dévouée.

Fanny




---

<sup>68</sup> Frantz Jehin-Prume (1839-1899), violoniste de réputation internationale, né en Belgique, décédé à Montréal. Il fit une tournée en Amérique en 1865. *DBC*.

À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 8 décembre 1865

Ma chère Azélie,

Maman, qui va partir dans quelques minutes pour Montréal, et qui ira probablement vous voir, vous donnera bien toutes les nouvelles possibles sur mon compte; néanmoins je veux profiter de son occasion pour vous écrire quelques lignes.

Depuis que nous nous sommes vues, j'ai éprouvé un bien grand plaisir : mon cher Joe nous est revenu bien portant, plein d'ardeur et de courage, et disposé à tenter fortune tout auprès de nous. Les commencements seront peut-être durs, mais j'espère qu'il sera persévérant et qu'il pourra bientôt gagner sa vie honorablement; puis la satisfaction de le savoir dans le pays compensera pour moi tous les succès qu'il aurait pu obtenir à l'étranger. Vous l'avez sans doute rencontré depuis son arrivée. Il est revenu aussi bon et affectionné qu'il s'est toujours montré pour nous.

Mais à quoi bon faire son éloge, vous le connaissez et vous l'aimez bien, vous aussi, et il est inutile de vous dire tout ce que j'en pense de bon; je ne l'ai fait que parce que je suis bien convaincue de l'intérêt que vous me portez; et vous ne trouverez pas mauvais, j'espère, que je vous parle de ce qui me fait tant plaisir.

Maman s'en va à Montréal pour aider Joe à l'ameublement de son bureau et pour l'installer définitivement. Moi, je vais garder la maison jusqu'à la mi-janvier, puis j'irai alors faire ma *courte* promenade en ville à mon tour. Les quelques jours que mon frère a passés ici ont été tout à fait insuffisants pour lui dire tout ce que j'avais à lui raconter.

Mais assez sur cela, il ne faut pas que je sois trop égoïste. Votre grand voyage vous a-t-il fait du bien ? Tout paraît s'être arrangé au gré de vos désirs. M. Bourassa a été vous rejoindre et, quoique son séjour n'ait pas été long, j'espère qu'il en a retiré quelque profit. Rosalie m'a dit qu'il devait faire un tableau pour l'Exposition universelle de 1867. Je suis bien contente d'apprendre qu'il s'y soit décidé. Je vais prier de tout mon cœur

pour que ses efforts aient tout le succès qu'il mérite. *Jacques et Marie* m'intéresse beaucoup, seulement mon impatience ne s'accommode pas de la lenteur de la publication<sup>69</sup>. Il me semble que l'on ne peut pas jouir assez d'une lecture ainsi morcelée. Je crois que je finirai par attendre que tout le roman ait été publié pour achever de le lire.

Je suis en ce moment bien occupée de couture, ce qui m'empêche de m'ennuyer ici, ce qui ne manquerait pas de m'arriver, si je n'avais d'autres ressources pour passer le temps que les distractions du dehors. Je vois toujours ma tante Papineau de temps à autre : sa compagnie m'est toujours bien agréable. Si elle n'était pas à Saint-Hyacinthe, je ne vois vraiment pas avec qui je m'amuserais, car la société est des plus insignifiantes. Et quoique j'entretienne des relations assez amicales avec deux ou trois jeunes filles, je n'ai parmi elles aucune amie véritable.

Quand donc viendrez-vous passer quelques jours ici ? Rien ne nous empêcherait de nous voir à loisir, je vous assure. Mais vous m'avez dit, avant de partir pour les États-Unis, qu'il ne faudrait pas y songer pour cet automne; et je conçois en effet que vous consentiriez difficilement à vous éloigner si vite de vos chers petits enfants dont vous avez été séparée pendant trois semaines, qui ont dû paraître bien longues à votre amour maternel. Puis les embarras du ménage, tous les *bredas* qui sont restés en arrière pendant votre absence. Je vois qu'il ne serait pas raisonnable de vous demander de venir garder la maison avec moi durant l'absence de maman. J'espère du moins que vous n'avez pas eu dernièrement l'envie de changer de servantes, vous avez été assez éprouvée de ce côté depuis un an pour avoir gagné d'être un peu tranquille maintenant. Ici, nous pourrions oublier qu'il y a bien souvent des difficultés pour la maîtresse de maison sous ce rapport. Ce sont toujours les mêmes filles depuis cinq ou six ans, et comme elles n'ont pas grand-chose à faire et que nous ne les tourmentons guère, elles ne parlent pas de partir. Je crois que maintenant

---

<sup>69</sup> *Jacques et Marie*, roman historique de Napoléon Bourassa, paraît d'abord en feuilletons dans la *Revue canadienne*, de juillet 1865 à août 1866. *Jacques et Marie. Souvenirs d'un peuple dispersé*, paraîtra chez Eusèbe Senécal en 1866, 306 pages. Bourassa traite de la dispersion des Acadiens, ses ancêtres.

il n'y a que l'*envie* ou plutôt l'*occasion* de se marier qui pourrait les faire quitter la maison. Je suppose que je récompenserai plus tard pour la tranquillité dont je jouis maintenant, quand je serai dans mon ménage, si j'y viens jamais. *N'allez pas croire que j'en désespère encore.*

Je n'ose pas vous demander de m'écrire, car je suis bien certaine que vous êtes très occupée. D'ailleurs j'ai la présomption de croire que vous ne m'oublierez pas, si vous avez quelques moments de loisir.

J'embrasse bien affectueusement M. Bourassa et vos chers petits enfants qui sont en parfaite santé, j'espère, et je vous prie en terminant d'excuser ces quelques pages si mal écrites, mais inspirées par une sincère affection.

Votre dévouée cousine.

Fanny

Vous n'avez pas besoin de songer à me renvoyer la capote de soie noire, inutile de vous dire que je n'en ai pas besoin à cette saison. Je la rapporterai quand j'irai à Montréal. Faites-moi le plaisir de déchirer ce chiffon sans le montrer à personne.



À Honorine Papineau

Montréal, 7 février 1866

Ma chère maman,

Un mot seulement. Je suis mieux, mais je me ménage; j'ai craint, une journée, l'érysipèle au visage, mais comme l'inflammation n'a pas beaucoup gagné cette nuit, j'espère que j'en serai quitte à moins de frais qu'au pied, qui guérit maintenant mais qui n'est qu'une plaie. L'ongle de l'orteil malade va tomber.

Ne vous inquiétez pas de moi, je suis en voie de guérison, je suis moins mal que vous. Je retournerai aussitôt que possible, mais je vais manquer le bazar.

Je vous envoie le coussin. Au lieu de glands, vous ferez à chaque coin une petite fleur avec la corde pour dépasser comme ce que nous avons attaché avec des épingles. C'est aussi joli et c'est moins dispendieux. J'ai eu le ruban foncé à bien bon marché, chez Mussen.

Joe est bien et me soigne assidûment. Il dit que je n'aurai pas grand-chose à la figure.

Adieu. Je suis déjà fatiguée, je ne suis pas bien forte. J'ai pris des remèdes, puis je suis au lit depuis jeudi dernier.

Adieu. Je vous embrasse tous.

Fanny

Marie vous donne bien des nouvelles.



À Honorine Papineau

Montréal, 9 février 1866

Ma chère maman,

Me voici maintenant ressuscitée : ce matin, je suis sur mes deux pattes et, clopin-clopant, je me transporte assez facilement où je veux, mais il est hors de question que je me chausse encore, car je fais peau neuve et c'est bien sensible. Je n'ai presque rien eu à la figure et j'espère être bientôt guérie complètement. Ainsi, ne soyez pas inquiète de moi.

J'espère que vous n'allez pas vous fatiguer en vous tenant au bazar. Il me semble que vous n'avez pas besoin d'y aller pour vendre du tout. Il y aura bien assez de monde sans vous. Si vous désirez m'acheter quelque

chose et qu'il y ait de jolis sachets pour mouchoirs de poche, vous me ferez bien plaisir en en prenant un.

Rosalie va en soirée lundi chez l'honorable C. Wilson, avec sa maman. Moi, j'ai renoncé au monde et à ses pompes. Faites-le savoir à M. Dufresne...

Ma tante Casimir est venue me voir tout à l'heure. Elle demande que vous écriviez la manière de tricoter le point que vous lui avez montré à votre dernier voyage, pas celui de ma robe rose, l'autre. Elle l'a oublié.

Envoyez-moi donc, s'il vous plaît, par M. Laframboise, une paire de bas noirs et mes *breast pads* que vous enveloppez *discrètement*. Ce n'est pas moi qui ai envoyé mon linge sale, et j'avais oublié qu'ils étaient roulés dans ma jupe de flanelle. Vous avez dû les retrouver. Je n'aurai besoin de rien autre chose, d'ici à mon retour, dont je ne puis encore fixer l'époque.

Joe a passé la nuit dernière auprès de M. Hayward<sup>70</sup>, malade à l'extrémité d'une attaque de *delerium tremens*. La clientèle vient tout doucement.

Mille choses à mon oncle Auguste et à ma tante Louisa, puis à M. Dessaulles. Des baisers aux enfants. Je vous embrasse de tout mon cœur.  
Votre fille affectionnée.

Fanny L.

Si vous avez besoin de quelque chose avant que je retourne, écrivez-moi cela demain soir par M. Laframboise.

---

<sup>70</sup> William Hayward. « Décès : en cette ville, le 9 du courant, chez M. N.S. Limoges, marchand, William Hayward, écr, de la Rivière-du-Loup (en bas). Il laisse pour le regretter une épouse et un enfant. » *La Minerve*, 10 février 1866, p. 3. L'acte de sépulture, à Rivière-du-Loup, précise : le 15 février 1866, a été inhumé dans l'église, près du banc d'œuvre, le corps de William Hayward, gentilhomme rentier, décédé à Montréal le 9 du courant, âgé de 26 ans et demi, époux légitime de dame Euchariste McKay, de cette paroisse. Le mariage de William Hayward avec Euchariste McKay, fille de Stephen-Étienne McKay, notaire, et d'Émilie-Euchariste Pinet, avait eu lieu à Saint-Eustache le 24 septembre 1861.



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 21 mars 1866

Ma chère Azélie,

Je suppose que vous n'êtes pas *très vigoureuse* par le temps qui court, vous n'auriez pas même la *force* de me gronder, si par hasard je vous en avais fourni l'occasion, et je compte là-dessus pour me dispenser de ma kyrielle ordinaire d'excuses. En me préparant à vous écrire, je viens de trouver un commencement de lettre pour vous, datée du 10 mars, que j'ai été forcée d'interrompre, je ne me rappelle plus pour quelle raison, et que je n'ai pas trouvé le tour de finir depuis. Je n'ai pas *mis la main à la plume* une seule fois depuis cette date. J'ai d'abord eu l'idée de la continuer ce matin, pour vous donner une preuve frappante de mes bonnes intentions, puis j'ai pensé que vous me croiriez sur parole, et je me contente de vous exposer *mon cas*, comme dit Joe.

Je vois de temps à autre une jeune femme, M<sup>me</sup> Chagnon, qui me dit avoir été au Sacré-Cœur quelques mois en même temps que vous. Elle a célébré, au mois de janvier, le huitième anniversaire de son mariage, et attend de jour en jour son septième enfant. Il est vrai qu'elle ne les a pas tous autour d'elle, il y en a trois dans le ciel, mais cela ne vous rappelle-t-il pas ces mères canadiennes dont parle M. Bourassa dans son roman ? Vous comprenez que je connais trop le respect que je vous dois, à vous ma cousine aimée, pour vous proposer l'exemple de M<sup>me</sup> Chagnon<sup>71</sup> comme modèle à suivre. Je pense que c'est bien le cas de dire que le mal de l'une ne guérit pas celui de l'autre, mais je ne vais pas des fois chez cette pauvre petite femme, qui est presque notre voisine, sans penser à vous. Comme

---

<sup>71</sup> M<sup>me</sup> Chagnon est Élisabeth Varin (1838- ?), née à La Prairie, fille de Jean-Baptiste Varin, notaire, et de Marie-Hermine Raymond; elle a épousé (La Prairie, 12 janvier 1858) Hubert-Wilfrid Chagnon (1833-1920), avocat, puis juge, fils d'Éloi Chagnon et de Justine Brousseau.

je la connais assez bien pour me permettre de la badiner quelques fois, elle ne manque pas de me répondre en me souhaitant dans un avenir assez rapproché toutes les croix et tous les embarras du métier. Vous voyez que je trouve, ici comme à Montréal, des personnes charitables qui s'intéressent à mon avenir et m'avertissent de me servir de leur expérience pour ne pas m'exposer à un semblable sort. Je pense bien que je serai assez sage pour me conformer à toutes ces leçons; je n'aurai pas la témérité d'aller me jeter dans la gueule du lion, je resterai vieille fille...

Ma tante Louisa a été bien inquiète pour sa petite fille, ces jours derniers, elle a eu une inflammation de poumons, elle a été à l'extrémité pendant quarante-huit heures. Hier, le docteur l'a déclarée hors de danger, et le mieux se continue aujourd'hui. La pauvre petite est toujours couverte de *riffle*. On l'avait crue guérie à la suite de sa rougeole, mais le mal est revenu aussi violent que jamais. Toute sa figure n'est qu'une plaie. Ma tante est bien, ainsi que les autres enfants.

Maman est toujours à peu près la même chose : quand elle ne dit rien (et vous savez qu'elle ne se plaint guère), je la crois mieux, mais elle a souvent des douleurs de toutes espèces dont elle souffre beaucoup. Elle tousse bien moins que lorsque je suis arrivée.

Les enfants ici sont parfaitement bien et très raisonnables. Comment est M<sup>lle</sup> Bébé ce printemps ? La chère petite ne s'arrangera peut-être pas beaucoup d'avoir à céder sa place de *gâteau* à un nouveau venu.

Avez-vous eu bien peur des Fénienis ? Ici, rien n'a troublé la tranquillité de notre bonne ville, aucune démonstration d'ultra-loyauté n'ont été faites. Je pratique un peu de piano de temps à autre. Je ne fais pas grand progrès. Je n'aime plus de jouer, il me faut raisonner avec moi-même chaque fois que je m'y mets, ou bien après avoir pratiqué trois heures consécutives durant un bon moment, je pourrais ensuite *m'en passer* pendant toute une semaine.

J'ai lu toute l'*Histoire des salons de Paris*<sup>72</sup>, j'en ai été bien amusée souvent, j'ai pensé à vous bien des fois en les parcourant. Nous aurions tant ri ensemble en lisant quelque-une de ces anecdotes. Vous rappelez-vous nos accès de fou-rire en lisant *Don Quichotte* ? Maintenant je suis lancée dans le *Dictionnaire de la conversation* en trente-six volumes<sup>73</sup>. Je prévois que mon ardeur se ralentira avant que je les aie tous feuilletés. Nous attendons vers la fin de la semaine M<sup>lles</sup> Mondelet, Dumoulin et Rosalie pour quelques jours. Pendant que j'y pense : voudrez-vous, si c'est possible et si vous mettez la main dessus, me renvoyer ma capote de soie noire. Il y a souvent des occasions chez ma tante Laframboise. Joe pourrait la porter là. Vous concevez que je n'en ai pas besoin maintenant, mais quand vous serez dans votre lit ou occupée à emballer pour vos déménagements, je suppose que vous aurez bien assez d'autres choses à penser. Nous nous sommes si peu vues pendant ma promenade que vous ne m'avez pas dit comment vous aimeriez votre nouvelle maison et les arrangements que vous alliez y prendre. J'espère que M. Bourassa voudra bien avoir la complaisance de me donner de vos *nouvelles*, dès que vous en aurez. Je lui en aurai mille obligations.

Nous avons eu dimanche une séance publique de notre Union catholique où deux jeunes messieurs étrangers nous ont donné des lectures traitant d'un sujet littéraire. Le premier, M. [Charles] de Lorimier, de Montréal; et l'autre, un M. Cabana<sup>74</sup>, de Sherbrooke, avait pompeusement intitulé son travail : « l'Église et l'État ». C'est un avocat, mais qui ne sera jamais un météore, je ne croyais pas qu'un imbécile de

---

<sup>72</sup> Laure Junot, duchesse d'Abrantès (1784-1838), *Histoire des salons de Paris* : tableaux et portraits du grand monde sous Louis XVI, le Directoire, le Consulat et l'Empire, la Restauration et le règne de Louis-Philippe I<sup>er</sup>, 6 vol., Paris, Ladvocat, 1837-1838.

<sup>73</sup> *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, répertoire des connaissances usuelles, commencé en 1832, atteindra 46 volumes en 1849. Une édition en 36 volumes parût à Paris, chez Belin-Mandar, libraire, en 1837.

<sup>74</sup> Hubert-Charles Charron/Cabana (1838-1901), né à Verchères, fils de Lambert Charron/Cabana, cultivateur, et de Marie-Louise Handfield. Il épousera (Coaticook, 13 août 1866) Mary Esther Carr, de Compton. Avocat en 1862 et journaliste, décédé à Sherbrooke. DBC.

son calibre pût se mêler de faire une lecture. Figurez-vous le D<sup>r</sup> Turgeon pour l'intelligence, puis un aplomb, une fatuité dont celui-là n'a jamais eu l'idée. Je vais vous citer quelques-unes de ses phrases. Il nous dit d'abord que nous étions la *fine fleur* de la société de Saint-Hyacinthe, puis en abordant son sujet il nous prouva l'existence de Dieu, puis nous parla de la création du monde d'après le catéchisme. Il nous dit que l'homme était l'ouvrage le plus parfait de la création, si on en exceptait *sa dame*, Madame Adam! Plus loin, parlant de la société, il nous dit qu'une société sans religion serait aussi facilement divisée qu'une belle femme mangeant une poire. Je ne change pas, je vous assure, je cite textuellement, j'en passe et de meilleures. Vous allez dire que je suis moqueuse et méchante. Quelques-uns des grands personnages placés au premier rang ont pu réussir à se faire un sérieux de circonstance, mais je n'ai pu être aussi forte et j'ai ri à en être malade. M. Cabana nous a tenus ainsi haletant pendant une heure; à la fin, on entendait des éclats de rire étouffés à plusieurs coins de la salle.

Mais je termine en vous embrassant de tout mon cœur, ainsi que votre bon mari et les enfants.

Votre cousine affectionnée.

Fanny

Mille choses affectueuses à mon oncle et à cousine Ézilda.



À Honorine Papineau

Saint-Hyacinthe, 14 avril 1866

Ma chère maman,

Nous avons été bien surpris, hier après-midi, de voir arriver mon oncle et ma tante Dessaulles, puis Caroline et M. Laframboise. Nous nous sommes trouvés aux chars presque par hasard. Ça été une agréable surprise, bien entendu, mais nous n'étions guère préparés, et ma tante Dessaulles qui a laissé sa maison sortant du breda et du blanchissage n'a pas gagné au change. Il nous a fallu tirer des plans hier soir pour passer la nuit. Enfin nous avons réussi et, pour ce soir, comme Rosalie, Emma et M. Laframboise seront partis, il y aura encore moins de *mélange*.

Ma tante m'a montré l'échantillon que vous m'envoyiez pour mon habillement. Je l'aime beaucoup, mieux que de l'alpaca, même seulement j'aimerais mieux un gris, gris non lilas comme l'échantillon. Je crois que cela changerait bientôt au soleil. Faites pour le mieux, je serai toujours satisfaite. J'aime beaucoup le genre d'étoffes que vous m'envoyez, puis ce n'est pas salissant ni trop cher. Achetez de quoi faire le tuyauté pareil, une couple de verges de plus, je suppose. Nous avons toutes trouvé l'habillement d'Emma très joli. Elle vous dira ce qu'elle aimerait que vous lui donniez à la place. N'oubliez pas, s'il vous plaît, de m'acheter un parasol. Mon plus neuf se déchire dans les plis, tout autant que mon brun. Je ne sais que lui faire, je ne puis m'en servir tel qu'il est. Je crois qu'il était trop bandé. Prenez-le gris, cela va avec tout. J'ai bien aimé mes bonbons.

Alice<sup>75</sup> me dit tous les matins qu'elle a rêvé que vous étiez arrivée. Elle a eu un fort accès de fièvre, une nuit, ainsi qu'Henriette, mais ça n'a rien été.

Je n'ai pas beaucoup travaillé malgré tous mes projets; nous avons été faire une petite promenade à la sucrerie mercredi. Emma vous contera

---

<sup>75</sup> Alice Dessaulles (1862-1934), née à Saint-Hyacinthe, fille de Georges-Casimir Dessaulles et d'Émilie Mondelet. Troisième et dernière enfant de la famille.

cela, je n'en ai pas joui beaucoup, je n'étais pas très bien. J'ai souvent des douleurs d'estomac et mal au cœur. Je ne dois pourtant pas avoir grand besoin de purgation. Je ne suis pourtant pas assez mal pour exposer mon cas à Joe encore. Je n'ai pas le temps de lui écrire ce matin, je le regrette infiniment, car je pense bien qu'il ne manquera pas cette occasion de me faire des reproches, que j'aurai bien un peu mérités.

M<sup>me</sup> Chagnon<sup>76</sup> a eu un petit garçon dimanche dernier, elle est bien. Marie s'en va à Montréal faire quelques emplettes, elle reviendra mardi. M<sup>mes</sup> Beaudry et St-Jean<sup>77</sup> ne partiront pas avant ce jour, je crois. Nous sommes toutes allées veiller avec elles hier soir. La petite de ma tante Louisa est très incommode.

J'ai fait découvrir les fleurs devant la maison, mardi dernier, nous allons avoir des pensées dans quelques jours. Après-midi, si je puis rejoindre le garçon, je ferai découvrir les autres.

Faites bien mes amitiés à mon oncle et ma tante Casimir. Je les embrasse, ainsi qu'Ida, puis mille bonnes choses à mon cher Joe.

À la hâte. Votre fille affectionnée.

Fanny L.

J'ai donné à Rosalie la mesure pour le chapeau d'Henriette; elle l'achètera.

---

<sup>76</sup> Le 9 avril 1866, dans la cathédrale de Saint-Hyacinthe, est baptisé Joseph-Adolphe-Eugène Chagnon, né la veille, fils de Wilfrid Chagnon, avocat, et d'Élisabeth Varin. Le parrain est le D<sup>r</sup> Adolphe Malhiot, la marraine, Hermine Varin.

<sup>77</sup> Alexina Trudeau (1832-1871), veuve d'Antoine-Fleury Serre dit St-Jean. Antoine Fleury Serre dit St-Jean (1830-1866), époux d'Alexina Trudeau, est décédé à Paris le 6 janvier 1866. Le « certificat aux fins d'inhumation gratuite » du commissaire de police Charles Migneret précise que le défunt, un « journalier » – lui qui était jadis qualifié de gentilhomme dans les actes du notaire Casimir-Fidèle Papineau –, demeurait à Paris, dans le 19<sup>e</sup> arrondissement, rue des Alouettes, N<sup>o</sup> 1, dans la maison de Marcelin Mouly, maçon. Ce dernier, « sans ouvrage depuis longtemps, est dans l'impossibilité de faire inhumer à ses frais le corps dudit Serres, Antoine Fleury, âgé de 34 [35] ans. » Il sera inhumé au cimetière de La Villette. Ce certificat se trouve dans les papiers conservés par Augustine Bourassa. BANQ-Q, P418/5, *Documents divers*.



À Honorine Papineau

Stanford<sup>78</sup>, 25 juillet 1866

Ma chère maman,

Bien que ma promenade ne doive pas être longue, je suppose qu'il est convenable que je ne la laisse pas s'écouler tout entière sans donner *signe de vie* : je profite de l'occasion de M. Richard pour vous écrire un mot.

Nous avons été reçus à bras ouverts vendredi soir, après un trajet assez ennuyeux de quatre heures. Je n'ai pas profité du conseil de mon oncle Auguste relativement à la manière d'entretenir mon compagnon de voyage le long de la route, et j'ai lu *Les Guêpes*<sup>79</sup> tout le temps. Nancy n'en pouvait croire ses yeux en recevant le télégramme de Francis : elle croyait que c'était un tour que lui jouait son mari; elle se décida enfin à m'attendre et le docteur était à notre rencontre. J'ai été bien surprise, comme je l'ai dit à Nancy, de me trouver en pays aussi *civilisé*. Le fait est que je ne m'attendais pas à trouver un village aussi considérable, et les rangs sont aussi bien bâtis que notre vieux Saint-Barthélemy. Nous avons fait plusieurs tours de voiture; hier, nous sommes allés jusqu'à Somerset<sup>80</sup>, où je n'ai pas fait de gymnastique pour ne pas *étonner les natifs*. Je vous ferai part, à mon retour, de mes observations sur les sites et les points de vue. Je pense que demain j'ajouterai quelques pages à mes notes et impressions de voyage, car nous irons probablement à Saint-Christophe. Je n'ai fait aucune connaissance parmi les *indigènes*. Ils me paraissent d'un

---

<sup>78</sup> Stanford : Princeville, où habitent Nancy Morison et le Dr St-Germain, son mari.

<sup>79</sup> Alphonse Karr (1808-1890), journaliste, écrivain, *Les Guêpes*, Paris, Michel Lévy, 1864. Nom d'une revue satirique, dont le titre est inspiré d'Aristophane, qui connut un très grand succès, parue d'abord en 1839-1849, dans laquelle l'auteur malmène les célébrités de son époque.

<sup>80</sup> Somerset, du nom d'un canton situé au sud de la rivière Bécancour. La paroisse fondée en 1858 sera nommée Sainte-Julie-de-Somerset (aujourd'hui Laurierville).

caractère doux et paisible, et je puis assurer qu'ils ne sont pas anthropophages, car je n'ai couru aucun danger quand je me suis aventurée dans les rues.

Ce matin, nous avons été aux framboises sur la terre du D<sup>r</sup> St-Germain. Il faisait un peu chaud, ma robe d'indienne a blanchi. Savez-vous que c'est pour moi une espèce de thermomètre : je calcule les degrés de chaleur par les différentes nuances de mes ronds bruns et jaunes. J'ai trouvé Nancy bien, ses enfants aussi, sa petite bébé est bien bonne, elle ne s'éveille qu'une couple de fois par nuit. On ne l'entend pas pleurer le jour. M<sup>lle</sup> Émilie<sup>81</sup> donne un peu plus de trouble, les années lui apporteront plus tard la sagesse; elle est bien drôle. M<sup>me</sup> St-Germain<sup>82</sup> était ici lorsque nous sommes arrivés. M. Hyacinthe<sup>83</sup> est venu la chercher dimanche. Ils sont partis lundi matin. Nous sommes parvenus à trouver des lits pour tout le monde, sans faire trop de mélange. Je remercie beaucoup M. Dessaulles d'avoir eu l'honneur de m'envoyer *Le Bourdon*<sup>84</sup>. Le bal de dimanche nous a bien amusées. Je me propose de conserver ce numéro. Je pense bien que mon oncle Dessaulles en a bien ri lui-même.

Je pense que nous retournerons vendredi ou samedi. Je voudrais attendre à samedi, mais Francis veut partir vendredi, et je suis accoutumée à céder. Dans tous les cas, ce ne sera pas plus tard que samedi à 8 heures. Je n'ai pas fait énormément de couture, j'ai suivi assez exactement mon programme de faire enrager Nancy.

---

<sup>81</sup> Marie-Honorine-Émilie St-Germain, née à Princeville le 8 juillet 1864, fille de Joseph-Henri Lemaire-St-Germain, médecin, et de Marguerite-Anne Morison. Le parrain est Donald George Morison, notaire, et la marraine, Honorine Papineau-Leman (mère de Fanny).

<sup>82</sup> Marie-Angélique Prévost (1803-1883) a épousé (Terrebonne, 25 septembre 1821) Venant Lemaire-St-germain (1801-1863), marchand. Mère du D<sup>r</sup> Joseph-Henri Lemaire-St-Germain, elle est veuve depuis 1863.

<sup>83</sup> François-Hyacinthe Lemaire-St-Germain (1838-1909), né à Repentigny, fils de Venant Lemaire-St-Germain et de Marie-Angélique Prévost.

<sup>84</sup> *Le Bourdon* : journal satirique publié à Saint-Hyacinthe. Il est annoncé comme hebdomadaire, mais ne semble avoir connu qu'un seul tirage, le 14 juillet 1866. Le journal précise qu'il est « allergique à la politique et daltonien : il ne distingue pas le rouge du bleu. »

Je vais fermer ma lettre en vous priant d'embrasser mon oncle Auguste et ma tante Louisa, puis les enfants. Mille amitiés à mon oncle Dessaulles, chez ma tante Laframboise, etc. Nancy vous embrasse de tout son cœur et moi aussi.

Votre fille affectionnée.

Fanny



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 13 août 1866

Ma chère Azélie,

Ma tante Louisa part dans une heure avec toute sa famille pour la Petite-Nation, et je profite de son occasion pour vous écrire quelques lignes qui ne fixeront pas encore aujourd'hui le jour de mon arrivée à Montebello, mais qui vous donneront une preuve que je me suis convertie sincèrement et pour longtemps à des habitudes de diligence et de régularité sans précédents dans ma *vie de correspondante*. Mais il ne faut pas que je m'enorgueillisse d'une pareille victoire sur ma paresse. Peut-être le *petit bonhomme vit encore* ? Puis la faiblesse humaine est si grande. Mais n'anticipons pas sur mes fautes futures.

Vais-je entreprendre de vous donner la description de toute la dissipation qu'entraînent à Saint-Hyacinthe les vacances et surtout les courses ? Pourquoi pas ? Vous haussez les épaules de pitié peut-être à la vue de nos folies. Puis vous finirez par sourire et mon but sera atteint.

Donc nous avons eu des courses les 8 et 9 d'août. Je me suis dispensée de l'ennui d'y assister; l'année dernière, j'y avais passé deux après-midi,

très consciencieusement, depuis 1 heure jusqu'à 6½, à bayer<sup>85</sup> aux corneilles. C'était à la fin d'août, il faisait froid et humide, j'y avais pris un mal de dents qui me dura trois semaines et j'avais fait alors une promesse solennelle de ne pas remettre le pied sur un terrain de courses d'ici à bien longtemps. Le fait est qu'il n'y a maintenant que très peu de dames qui y assistent, depuis qu'elles sont sous le contrôle des officiers surtout. Cette année, les demoiselles Doucet sont venues, Lucie chez ma tante Laframboise, et Eugénie chez M. Sicotte. Cette dernière, surtout, avait des raisons pour prendre intérêt aux courses, car le cheval d'un de ses admirateurs (M. Lindsay, aide de camp du général) devait courir. Malheureusement il a perdu la course.

Nous avons eu un grand dîner et une soirée chez M. Sicotte le premier jour des courses. J'y suis allée et j'ai rencontré quelques-uns des lions de la garnison de Montréal. J'ai été très sensible aux charmes de ces messieurs. Nous avons passé la soirée, Rosalie et moi, à rire de quelques-uns d'entre eux, ce n'était pas mal, n'est-ce pas ? Ce n'est pas notre prochain, ces officiers-là.

Vous n'avez pas appris, je suppose, que madame Worsley<sup>86</sup> avait été obligée de partir pour l'Angleterre, au commencement de juillet, avec un baby de 17 jours. M<sup>me</sup> Sicotte a eu une lettre d'elle : elle s'est rendue saine et sauve à Liverpool, après avoir été mourante tout le temps de la traversée, ainsi que son mari et la nourrice. Au moment de partir, elle a bien conseillé à sa jeune sœur<sup>87</sup> de ne jamais se marier à un militaire. C'est

---

<sup>85</sup> Le manuscrit porte : bâiller. La petite faute de Fanny a été corrigée.

<sup>86</sup> M<sup>me</sup> Worsley est Albina-Élisabeth Sicotte (1842-1913), née à Saint-Hyacinthe, fille de Louis-Victor Sicotte et d'Amélie-Marguerite Starnes. Elle a épousé Pennyman White Worsley (1838-1917), de l'aristocratie anglaise, capitaine dans le 60th rifles, et vécu en Angleterre et à Halifax. Le jeune enfant de dix-sept jours serait George Stanley Worsley (1866-1945). Albina-Élisabeth Sicotte-Worsley est inhumée à Halifax, au Mount Olivet Cemetery.

<sup>87</sup> Cette jeune sœur serait Henriette-Louise Sicotte (1847-1926), qui épousera (Saint-Hyacinthe, Protestants et Bureau du Greffier, 1<sup>er</sup> septembre 1869) George Wellesley Hamilton (1847-1897). Contrat de mariage, le 31 août 1869, devant le notaire Horace-Venant St-Germain, minute 5320.

un conseil qu'elle avait peut-être reçu elle-même et dont elle a compris la justesse un peu trop tard.

Lucie Doucet<sup>88</sup> a passé une semaine ici; Eugénie devait rester plus longtemps mais elle a reçu un télégramme ce matin, la rappelant immédiatement à cause de la mort du dernier baby. Lucie nous a beaucoup fait rire en nous donnant la description du baptême de celui-là. Il paraît que toute la famille, petits et grands, y assistaient : 12 enfants. Il y en avait trois pleines voitures et Lucie, avec sa brillante imagination, ne manque pas d'embellir beaucoup le récit, vous la connaissez, elle nous a beaucoup amusées. Ces demoiselles ont promis qu'elles tâcheraient de revenir mardi prochain pour un grand *pic-nic* que nous aurons chez M. Kierzkowski.

Deux Monk, deux Kierzkowski, H. Lamothe et le jeune Laflamme sont venus passer une semaine chez ma tante Laframboise; avec M<sup>lle</sup> Doucet, cela faisait sept étrangers et ses 9 enfants : une jolie bande, n'est-ce pas ? Nous allions veiller là le soir, sans cérémonie et nous nous trouvions 25 ou 30 réunis sans nous en douter. 5 D<sup>les</sup> Malhiot, 4 D<sup>les</sup> Lamothe; puis M<sup>lle</sup> Sicotte, comme voisine et amie, est toujours des réunions de familles. Comptez combien cela fait de jeunes personnes, toutes plus folles les unes que les autres. Cela va pour les réunions intimes, puis nous en avons d'autres toutes les semaines, depuis le commencement des vacances. Les cousins de Montréal viennent faire un tour à Saint-Hyacinthe et amènent leurs amis. *O tempora! O mores!* Cicéron, s'il venait ici, trouverait des expressions bien plus énergiques que celle-là. Heureusement que cela ne dure que deux mois, et quel calme succède à tout ce brouhaha!

Que je vous entretienne d'un sujet plus édifiant. Nous avons eu une grande fête lors de l'installation de monseigneur Larocque<sup>89</sup>. Les Dames de Charité ont donné à dîner à plus de 200 prêtres. Rosalie, Marie Malhiot

---

<sup>88</sup> Lucie Doucet, baptisée à Saint-Hyacinthe, le 1<sup>er</sup> avril 1842, fille de Benjamin-Théod Doucet, notaire, et de Lucie-Angéline Mignault. Parrain, Louis-Antoine Dessaulles; marraine, Rosalie Papineau-Dessaulles.

<sup>89</sup> Charles La Rocque (1809-1875), troisième évêque de Saint-Hyacinthe, sacré à Saint-Jean sur Richelieu le 29 juillet 1866. *DBC*.

et moi avons été invitées à mettre les tables. Nous en avons gagné des indulgences. Nous avons lavé 40 douzaines de *tumblers* et verres à vin, assiettes, couteaux, fourchettes, cuillers, plats, carafes, à proportion. Rien qu'à plier des serviettes, nous avons failli avoir des ampoules. Ce qui nous a dédommagées un peu de notre trouble, c'est que, au moment du dîner, l'on nous avait demandé de nous tenir dans le passage pour servir la crème à la glace et voir à faire descendre la vaisselle à la cuisine. L'on est venu nous dire que, malgré les 186 couverts, il y avait encore beaucoup de monde à placer. Vite nous avons dressé une table dans un autre appartement. L'on nous a envoyé une trentaine de jeunes ecclésiastiques bien affamés, nous les avons servis et cela nous a amusées énormément.

Mais en voilà bien long! Moi qui voulais vous édifier, j'ai commencé par parler du dîner, et il ne me reste plus de temps ni d'espace pour décrire la cérémonie religieuse et rapporter le sermon.

Je vous ai dit au commencement de ma lettre que j'écrivais par ma tante Auguste. Il faut que je rectifie cela. J'ai été dérangée un moment par une visite, puis ma tante est partie. Ensuite, j'ai été passer l'après-midi au petit bois des pins; puis aujourd'hui une occupation et une autre m'en ont empêchée. Il faut vite que je vous parle un peu de maman et de Joe, et que je vous quitte.

Maman souffre un peu de sa dyspepsie ces jours-ci. J'espère que ça ne durera pas. Elle a toujours quelque revers de mauvaise santé chaque été. Joe m'écrit souvent et paraît de plus en plus satisfait. Il parle de payer ses dépenses de l'année et même les dépenses de son voyage d'Europe. Quand même il se tromperait un peu dans ses calculs, l'essentiel est qu'il soit content. Tout ce que je craignais, moi, c'était qu'il se décourageât, au lieu d'attendre patiemment. Dieu merci, mes craintes sont maintenant dissipées et mes souhaits les plus extravagants presque exaucés.

M. Dessalles est très bien, ainsi que ses bons petits enfants qui grandissent à vue d'œil. La petite Alice paraît très bien cet été; nous ne nous apercevons plus de cette disposition à tousser qu'elle paraissait tenir

de sa pauvre maman<sup>90</sup>. Vous avez appris le mariage de M<sup>lle</sup> M. Mondelet<sup>91</sup> avec M. Gaudet. À propos de mariage, voici une nouvelle fraîche : M<sup>lle</sup> Pritchard<sup>92</sup> se marie le 24 septembre avec M. Q... de Beaujeu. On dit que M<sup>me</sup> de Montenach jubile.

Comment est mon cher oncle et cousine Ézilda ? J'ai rêvé l'autre jour que vous étiez tous si mécontents que j'eusse été assez négligente pour passer l'été sans vous écrire, que vous me faisiez tous des gros, gros yeux, à mon arrivée à Montebello. Mais ce mauvais rêve n'a pas duré longtemps et je me flatte que vous m'aurez tous pardonnée tout à fait quand je vous arriverai.

Veillez bien les embrasser pour moi, ainsi que votre bon mari. Rappelez-moi au souvenir de M. et M<sup>me</sup> Papineau. J'embrasse tous les enfants et je charge Gustave de vous donner un beau bec pour moi.

Votre cousine affectionnée.

Fanny

P.-S. Je vais avoir 22 ans demain. Je vous dis cela tout-bas parce que je commence à cacher mon âge. Je vais essayer d'être sage, mais je veux m'y habituer *graduellement*, pour ne pas trop surprendre mes anciennes connaissances[?].




---

<sup>90</sup> Émilie Mondelet, « sa pauvre maman », est décédée depuis deux ans, le 29 août 1864.

<sup>91</sup> Marie-Cécile Mondelet, fille de défunt Dominique Mondelet, juge, et de Mary Woolrich, sa deuxième épouse, a épousé (Trois-Rivières, 23 juillet 1866) Jean-Frédéric Gaudet, arpenteur provincial, fils de Joseph-Timothée Gaudet et d'Elizabeth Short, de Montréal. Elle est sœur d'Émilie Mondelet, fille de Dominique Mondelet et d'Harriet Munro, sa première épouse.

<sup>92</sup> Mary Emma Pritchard (1844-1872), fille de Samuel Dilman Pritchard, colonel, et de défunte Marie-Charlotte-Emma de Montenach, épouse (Montréal, Saint-Jacques, 18 septembre 1866) Philippe-Quinqueran, comte de Beaujeu, fils de Georges-René Saveuse de Beaujeu et d'Adélaïde-Catherine-Susanne de Gaspé. L'archevêque d'Orégon, François-Norbert Blanchet, est présent à ce mariage.

À Honorine Papineau

Montebello, 9 septembre 1866

Ma chère maman,

J'ai été bien heureuse d'avoir si tôt une réponse à ma tardive lettre. Vous me donnez vraiment tant de bons exemples à la fois que vous devez me pardonner si mon imparfaite nature m'empêche de les suivre tous.

Après avoir passé quelques jours avec mémé et à Plaisance, je suis revenue pour rester avec Azélie pendant que son mari faisait un petit voyage dans la seigneurie pour se mettre un peu au courant des affaires dont il commence à se mêler et faire connaissance avec les censitaires. Puis je ne voulais pas me trouver à Papineauville pendant la cour, car il y avait assez de monde sans moi chez ma tante Mackay. Je vais y retourner demain ou après-demain pour y passer à peu près le reste de ma promenade, car mémé n'était pas contente de voir que je ne restais pas entièrement avec elle. Elle est rétablie maintenant de son indisposition, mais elle est restée bien faible. Elle a toujours mal aux oreilles aussi et commence à être sourde. Cela l'incommode, comme vous pouvez bien penser. Elle est bien vieillie, je trouve. Ma tante Mackay était à sevrer son baby quand je suis partie de chez elle lundi après-midi. Il était bien temps, la petite n'était pas incommode du tout, depuis trois ou quatre jours qu'elle avait commencé. Ma tante St-Julien travaille toujours avec la même résignation. C'est bien malheureux que son sort n'en soit pas amélioré. Elle a au moins de la consolation avec ses filles qui paraissent bien l'aider. Éléonore s'est faite bien jolie fille et paraît avoir un caractère bien gai et aimable.

Mon oncle Auguste n'a pas trouvé, dans l'air de la Petite-Nation, la santé qu'il était venu chercher, je ne sais si ça dépend de l'herbe à la puce qui l'a affaibli, mais il ne peut guère encore s'occuper d'affaires : hier, il s'est rendu à la Cour et a été obligé de revenir à la maison.

Ma tante Louisa avec ma tante Madsem et Godfroy sont montés à Ottawa mardi. Ils devaient en revenir hier. Je n'ai pas su s'ils étaient

arrivés. Si mon oncle est si peu bien, je suppose qu'ils ne retourneront pas cette semaine. Néanmoins je ne sais pas si, à cause de Gustave qui entre au collège, il préférera aller se soigner à Saint-Hyacinthe. Aucun des enfants n'est allé à Ottawa; ils sont restés sous la garde d'Emma<sup>93</sup> et de mon oncle Ben. Nanette<sup>94</sup> fait toujours l'école. Puis des scènes[?] qui sont moins beaux que ceux de M<sup>lle</sup> Brunelle. Les plantes de la serre sont très belles, mais vous n'en gardez pas l'hiver, de sorte qu'il est inutile de vous apporter des boutures.

J'ai eu une lettre de Joe hier seulement. Il dit que Rosalie n'est partie pour Trois-Rivières que mercredi et que ma tante ne viendra qu'à son retour. Azélie veut partir au commencement de la semaine prochaine; Ézilda, à la fin de septembre ou les premiers jours d'octobre. Mon oncle restera quelque temps de plus chez Major pour finir d'arranger ses affaires. Il est difficile pour moi de fixer si tôt l'époque de mon retour à Saint-Hyacinthe, attendu que je dois faire une courte halte à Montréal et que je ne partirai probablement pas d'ici à 15 jours encore. Ézilda veut absolument que je l'attende. Je ne pense pas me décider à cela, mais d'après mon itinéraire je devais être un mois juste, cela me laisserait ici jusqu'au 25 septembre.

Écrivez-moi au juste quand vous voulez venir à Montréal, je montrerai ma lettre à mémé, qui ne songera pas à me retenir quand vous m'aurez fait demander. Je crois vous avoir dit tout à l'heure que j'allais retourner auprès d'elle pour d'ici à la fin de ma promenade.

Si vous avez l'occasion de voir Henriette Sicotte, faites-lui donc mes amitiés, s'il vous plaît, et dites-lui que mon oncle Papineau l'invite de nouveau et la verra avec bien du plaisir. Je fais la commission, mais je crains que le mauvais temps qu'il fait constamment et la promenade de Rosalie à Trois-Rivières ne les empêchent de venir.

---

<sup>93</sup> Emma Papineau (1850-1935), fille de Joseph-Benjamin-Nicolas [Ben] Papineau et de Marie-Clémence Marchessault [Madsem]. Célibataire.

<sup>94</sup> Anne (Nanette) Papineau (1848-1942), fille de Joseph-Benjamin-Nicolas [Ben] Papineau et de Marie-Clémence Marchessault [Madsem]. Célibataire.

Faites mille amitiés à M. Dessaulles. J'embrasse les enfants de tout mon cœur. Tout le monde vous fait des amitiés, entre autres mon oncle Papineau et mon oncle Toussaint.

Adieu. Votre fille affectionnée.

Fanny L.



À Honorine Papineau

Papineauville, 19 septembre 1866

Ma chère maman,

Je demeure fidèle à votre ancien système d'écrire par occasion. Vous n'aurez probablement cette lettre que samedi après-midi, mais je crois que pour les nouvelles que j'ai à vous donner, un jour ou deux de retard ne feront pas grand'différence.

L'envie de partir demain avec la *grande bande* ne me manque pas, je vous assure, mais des circonstances exceptionnelles que je vais vous exposer s'y opposent. Mon oncle Auguste avec toute sa famille, Godfroy, ma tante Laframboise et ma tante Mackay descendent ensemble demain. Ma tante Laframboise devait attendre à vendredi, n'étant montée qu'hier, mais plutôt que de descendre seule, elle préfère abréger sa promenade déjà trop courte pourtant. Il paraît que Rosalie ne s'est pas laissée décourager par le mauvais temps, elle pense monter la semaine prochaine et, comme je lui ai promis de l'attendre, je me vois forcée de rester une semaine de plus. Je me suis permis de lui donner un conseil, que si elle venait pour jouir de la campagne, le moment était mal choisi. Impossible de faire aucune promenade en voiture : les chemins sont affreux, presque impraticables par endroits; puis, il pleut sans interruption presque tous les

jours. Nous n'avons pas la satisfaction de contempler la lumière du soleil pendant deux heures consécutives.

Ézilda descend le 1<sup>er</sup> octobre. Elle ne veut pas entendre parler que je parte avant cela, malgré mes désirs nettement exprimés de partir mercredi, si Rosalie ne vient pas. M<sup>me</sup> Bourassa et sa famille sont rendus à Montréal depuis mardi, et je crains de n'être pas assez raisonnable pour ne pas m'ennuyer un peu. J'ai représenté à Ézilda que vous vouliez venir à Montréal au commencement d'octobre et qu'il faudrait que j'aie gardé la maison, puis que j'avais moi-même affaire en ville en passant. Elle n'a pas voulu entendre raison. Vous savez si elle est impérieuse quand elle s'y met. Elle a décidé qu'il fallait que je l'attende, cela doit se faire. Elle n'a pas besoin de parler d'Azélie, la chère cousine. Elle doit venir me chercher lundi. Si Rosalie ne vient pas, je passerai la semaine avec elle pour *l'amour du bon Dieu*.

Ma tante Mackay va se mettre sous les soins du D<sup>r</sup> Leman pour ses yeux. Elle laisse tous ses enfants pour être plus tranquille. Ma tante Madsem vient garder la maison pendant son absence. Mémé paraît un peu fatiguée ce soir, mais elle est aussi bien qu'elle peut l'être maintenant.

Je me suis beaucoup plainte et il ne me reste presque plus de temps pour vous parler d'un épisode assez intéressant qui a signalé mon séjour à Montebello la semaine dernière, à propos de deux jeunes Français qui sont venus faire visite à mon oncle Papineau. Faites-vous raconter cela par mon oncle Auguste. Faites mes amitiés à Marie. Je lui écrirai probablement la semaine prochaine, si je reste à la Petite-Nation. Je n'en ai pas le temps ce soir. Mille choses à M. Dessaulles. J'embrasse les enfants de tout mon cœur; tout le monde ici vous embrasse.

Votre fille affectionnée.

Fanny Leman

P.-S. Vous pouvez toujours vous préparer à venir à Montréal vers le 8 ou le 10 octobre. Je ne serai pas plus d'une dizaine de jours en ville et même moins, si vous le désirez. Il n'y a vraiment que pour vous que je ne

me dérange jamais. Vous auriez pourtant le droit d'être un peu plus exigeante que bien d'autres.



À Louis-Joseph Papineau

Montréal, 28 septembre 1866

Mon cher oncle,

Je viens d'aller voir la bonne cousine Ézilda qui, malgré ses occupations, se préparait à vous donner des nouvelles de notre voyage. Je me suis offerte pour le faire à sa place, et elle a accepté bien volontiers.

Il paraît que nos *vieux péchés* sont oubliés là-haut, si du moins comme vous le disiez c'était en punition de nos fautes que le temps était si constamment mauvais, car nous avons eu hier une journée magnifique, et nous n'avons pas éprouvé le plus léger retard; à 5 heures, nous étions à la gare de la rue Bonaventure, où Joe, Azélie, M. Bourassa et les enfants nous attendaient. Nous avons laissé ces messieurs se débattre avec les *checks* et les bagages, et nous avons pris immédiatement du côté de la rue du Champ-de-Mars.

Toute la famille est bien, à l'exception de M. [Zéphirin-]Joseph Trudeau qui touche à ses derniers moments. M. Laframboise part ce soir pour Québec; il va assister au service de M. Lelièvre, qui est mort mercredi d'une attaque d'apoplexie et paralysie<sup>95</sup> : il est mort environ 24 heures après avoir été frappé, sans recouvrer sa connaissance.

Je suis allée, ce matin, voir mon amie M<sup>lle</sup> Malhiot, dont tous les préparatifs de mariage étaient faits et qu'une sottise de T. Thompson a

---

<sup>95</sup> Jean-Siméon Lelièvre (1805-1866), avocat en 1831, époux d'Hélène Malhiot, décédé à Québec le 27 septembre 1866.

fait rompre pour toujours hier soir<sup>96</sup>. C'est une vilaine affaire, mais enfin il valait mieux en finir de suite, car il est évident que la pauvre jeune fille n'aurait jamais été heureuse. Je l'ai laissée dans un état pénible à voir. Ma tante E. Papineau l'envoie à Joliette passer quelque temps. Je souhaite bien sincèrement que son amour-propre froissé l'empêche de revenir sur une décision que son cœur n'a pu prendre encore, et lui fasse oublier un homme aussi peu digne de son affection. Je confie à votre discrétion, cher oncle, ces détails un peu intimes sur les secrets de mon amie : le mariage n'était pas encore entré dans le caquet public et j'espère que la chose ne fera pas beaucoup d'éclat, mais c'est néanmoins fâcheux.

Je n'ai pas encore pu me procurer les détails que vous me demandiez sur les affaires de mon oncle Dessaulles. J'espère pouvoir vous en dire quelque chose dans une prochaine lettre.

Mon bon frère a été très content des instruments que je lui ai remis de votre part; il va vous écrire pour vous en remercier.

Tout s'est bien rendu : les bouquets, l'écureuil, et rien n'a troublé l'agrément du voyage que la pensée du bon oncle qui restait seul en arrière, et le regret souvent exprimé entre cousine Ézilda et moi que vos occupations vous retinssent jusqu'en octobre.

Je retournerai à Saint-Hyacinthe la semaine prochaine, puisque le mariage de mon amie n'aura pas lieu. Une fois à mon poste, je serai moins accessible au remords de vous avoir enlevé, quelques jours trop tôt, la compagnie d'Ézilda.

Je vous embrasse de tout mon cœur, cher oncle, en même temps que tous les parents, et je vous prie de croire à la sincère reconnaissance que vos bontés ont fait naître dans le cœur de votre nièce affectionnée.

Fanny Leman

---

<sup>96</sup> Il est question ici de Marie-Louise Malhiot, née en 1850, fille du D<sup>r</sup> Adolphe Malhiot et de Marguerite-Hermine Lamothe. Son mariage aura lieu beaucoup plus tard. Elle épousera (paroisse Saint-Jacques de Montréal, 8 octobre 1879) Athanase Branchaud, veuf de Charlotte Caine, fils de Jean-Baptiste Branchaud et de Claire Primeau.



À Honorine Papineau

Montréal, 29 septembre 1866

Ma chère maman,

Je suis arrivée ici jeudi soir avec Ézilda qui, ne pouvant me garder plus longtemps, s'est décidée à avancer son départ de trois ou quatre jours, pour descendre avec moi. Mon oncle reste dans la maison jusqu'en octobre, avec des personnes bien respectables qui en auront soin comme il faut. Il reviendra vers le 15 octobre.

Joe m'avait écrit de m'empressez de revenir pour le mariage de Marie-Louise, et maintenant ce mariage est remis *indéfiniment* pour mille raisons que je n'ai pas le temps de vous expliquer. Avertissez-en Francis, s'il vous plaît, pour qu'il ne fasse pas de préparatifs pour être *dans les honneurs*. Marie-Louise est partie hier pour Joliette d'où elle ne reviendra pas avant la dernière navigation. Ma tante Mackay est un peu mieux, j'espère que vous viendrez pendant qu'elle est ici. Moi, je retournerai garder la maison et Azélie reviendra avec moi pour quelque temps. Je pense bien que M. Dessaulles n'y aura aucune objection.

Écrivez-moi quand vous vous proposez de venir, je retournerai pour vous voir deux ou trois jours. Je pourrais retourner vendredi prochain, si vous désiriez venir immédiatement, sinon je ne partirais que de lundi en huit. Je n'ai pas grand-chose à faire à Montréal, à moins que vous m'envoyiez des commissions, et j'aurai assez d'une semaine pour voir mes amies.

Je ne m'achèterai pas de manteau maintenant, si je passe l'hiver à Saint-Hyacinthe, je me contenterai de mon manteau de *seal skin*. Je crois bien que je n'aurai pas besoin de robe non plus, je suis dans mes économies. Je vous ai apporté un lis du Japon dont l'oignon est dans une

bonne quantité de terre. Je crois qu'il pourra reprendre, je l'enverrai par M. Laframboise lundi. Je me retire avec Rosalie.

Je ne puis vous donner beaucoup de nouvelles aujourd'hui. Écrivez-moi si vous voulez que j'achète quelque chose pour les enfants, mais si vous devez venir bientôt, j'aimerais mieux que [vous] achetiez cela à votre goût.

Joe est bien. Je lui ai emporté quelques-uns des instruments de Lactance. Il a été bien content. Dites à M. Dessaulles que je lui souhaite une bonne fête, c'est aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance<sup>97</sup>. J'embrasse les enfants et chez mon oncle Auguste. Mille choses à mes amies si vous en voyez. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre fille affectionnée.

Fanny



À Honorine Papineau

Plaisance, 31 septembre 1866

Ma chère maman,

Il y a juste huit jours que je suis partie de Saint-Hyacinthe; il est bien temps que je vous écrive. Joe m'a boudée pendant une demi-heure à Montréal parce que je ne voulais pas passer quelques jours avec lui avant de monter, mais Godfroy était prêt et ne voulait guère attendre, puis avec le rhume que j'avais, je n'aurais pas pu sortir en ville et ça n'aurait pas été bien agréable. Enfin, nous nous sommes raccommodés. Je suis allé chez lui faire quelques reprises à son surtout, puis je me suis rendue dans les magasins faire les emplettes. J'ai pensé à l'élastique pour les jarrettières des enfants. Je ne sais ce que vous aurez pensé de la flanelle, je vous

---

<sup>97</sup> En effet, Georges-Casimir Dessaulles est né à Saint-Hyacinthe le 29 septembre 1827.

assure qu'il n'y a pas un grand choix dans le moment, à part de flanelles très foncées, rouges ou violettes, il n'y avait rien que des mousselines de lamas. [ ] couleur, ce qui aurait été aussi salissant. Comme c'est pour mettre avec ses robes fond blanc, je pense que celle que je vous ai envoyée conviendra. Je n'ai rien pu avoir pour Alice, chez Beaudry ni chez Merrill, et je n'avais pas le temps de courir ailleurs. J'ai pris du coton jaune chez Beaudry, je l'ai payé 1/0 et il n'est pas bien beau; il le faisait 1/1 et il n'en avait pas d'autre, j'ai été forcée de m'en contenter. Ma tante St-Julien en a été bien contente, comme de raison. Ma tante Casimir m'a bien reçue, comme de raison, elle m'a parlé de *mon mariage* avec un air mystérieux...

J'avais un rhume bien fort pour monter, puis il faisait froid et humide le soir chez mon oncle Papineau. Je me suis soignée. J'ai eu une extinction de voix qui m'a duré une couple de jours. Je n'ai plus que le rhume de cerveau. Vous avez bien fait de me faire acheter des mouchoirs de poche pour le jour de ma fête.

Azélie n'est pas bien, je vous assure, puis mon oncle Papineau est resté faible et changé depuis une assez forte attaque de choléra du pays. La famille Amédée doit descendre aujourd'hui. Je n'ai pu me rendre à Papineauville que mercredi. Le mauvais temps et les mauvais chemins font sentir leurs inconvénients ici comme ailleurs. J'ai trouvé mémé malade au lit du choléra du pays. Elle aussi, ce n'est pas sérieux, mais elle est bien faible. Ma tante Mackay est bien ainsi que les enfants, chez ma tante St-Julien aussi.

Je suis montée à Plaisance hier soir pour passer la journée d'aujourd'hui. Mon oncle Auguste est un peu mieux de son herbe à la puce, mais il n'a commencé que ce matin à écrire et il le fait encore difficilement. Ça ne l'arrange guère à l'approche de la Cour, il a de l'ouvrage. La petite Marie a du *riffle* autant que jamais : elle fait pitié. Ma tante pense peut-être aller à Ottawa, la semaine prochaine. Cela dépendra de mon oncle et de la petite. Elle m'a priée de vous faire mille amitiés et de vous dire mille choses, ainsi qu'à M<sup>lle</sup> Brunelle; mon oncle se joint à elle et j'y ajoute les miennes. Victor m'a dit qu'il pensait qu'Alice s'ennuyait de lui. Embrassez bien les enfants pour moi. Mille amitiés à M. Dessaulles.

J'écris à ma tante Laframboise; ayez la bonté de mettre la lettre sous enveloppe et de [la] lui envoyer. Je lui donne les détails qu'elle m'a demandés, vous pourrez en prendre connaissance.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre fille affectionnée.

Fanny Leman



À Honorine Papineau

Montréal, 2 octobre 1866

Ma chère maman,

Je retournerai lundi avec Azélie probablement, mais elle n'est pas encore bien décidée. Je crois qu'il vaudra toujours mieux préparer le berceau, car elle viendra un peu plus tard, sinon avec moi. Son baby n'est pas sevré, elle amènera une fille.

Je vous envoie la laine que ma tante Madsem a fait filer. Elle dit de la lui renvoyer par ma tante Mackay, si elle ne vous convient pas. Aussi j'envoie la laine pour les enfants. Tâchez donc d'apporter ma robe de soie grise pour la faire teindre. Je n'aurai pas besoin de linge, sinon d'une paire de grands poignets de toile qui étaient au lavage quand je suis partie. Plantez ce soir le lis du Japon, car il est là depuis plusieurs jours. Je suppose que vous resterez chez ma tante Casimir. Joe ira à votre rencontre vendredi.

Je m'amuse parfaitement. Je vous conterai toutes sortes de choses. Mille choses à tous. À la hâte.

Votre fille affectionnée.

Fanny

P.-S. M. Joseph Trudeau a été enterré ce matin<sup>98</sup>.

À part du berceau, ne préparez rien par rapport à Azélie qui ne viendra peut-être pas. Nous mettrons un baudet dans la chambre pour sa fille, qu'elle voudra avoir avec elle pour la nuit, je suppose. Que M. Dessaulles ne se dérange pas pour donner sa chambre.

Ne rapportez pas le sac noir, je n'en aurai pas besoin.



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 17 novembre 1866

Ma chère Azélie,

Je suis heureuse de pouvoir vous renvoyer votre porte-cartes que vous aviez laissé chez M<sup>me</sup> St-Jacques et qu'elle n'a retourné que le lendemain du jour où j'ai reçu votre bonne lettre. Je suis doublement contente de pouvoir vous le remettre, pour la valeur de l'objet d'abord, puis ce qui vaut mieux encore, pour vous débarrasser de l'idée importune qu'il faudrait soupçonner votre fille de l'avoir volé. Les filles ici sont éprouvées, je pense, et n'ont jamais donné occasion de se défier d'elles; néanmoins quand quelque chose vient à manquer, c'est toujours désagréable. Je me rappelle que lorsque Joe est revenu d'Europe, l'automne dernier, il avait été chargé d'un bijou qu'Ovide Perrault envoyait à son frère. Nous étions en grand breda, Joe nous montre l'épingle (c'était cela, je crois), puis la remet dans son étui. Puis, rendu à Montréal, il nous écrit tout à coup qu'il ne retrouve plus son étui, qu'il l'a laissé ici ou là. Nous cherchons infructueusement. Il y avait eu des femmes de journée, des hommes pour poser les tapis, etc.,

---

<sup>98</sup> Zéphirin-Joseph Truteau (1804-1866), notaire, époux de Julie-Charlotte Huguét-Latour, inhumé à Montréal le 2 octobre 1866. Présence de Joseph Belle, notaire, et Hubert Paré, marchand. Alexis-Frédéric Truteau, prêtre, son frère, officiant. Il est fils de Toussaint Truteau/Trudeau et de Marie-Louise Papineau.

nous étions bien inquiets, maman et moi. Enfin notre cher Joe, après mainte exploration dans ses malles, avec des yeux distraits probablement, finit par retrouver l'étui et l'épingle; nous en avons été aussi contentes que lui au moins.

Vous ne me dites pas si vous vous êtes décidée à garder votre fille tout l'hiver, ou bien si vous en cherchez une autre. Louise est-elle retournée ?

Vous m'avez écrit une lettre de nouvelles sur du papier vert, dans une enveloppe verte. Vraiment, c'était presque comme un billet doux. Je voudrais vous répondre sur un feuillet rose dans une enveloppe rose, et vous écrire mille douceurs. Malheureusement je suis maussade, par le temps qui court, le mauvais temps qu'il fait, depuis trois jours, déteint sur mon esprit, je crois, et je n'ai aucune idée rose ni verte à mettre sur mon papier blanc. Quelle saison aussi que l'automne!

Je n'avais pas appris que M. Bourassa eût été malade. J'espère que ce n'a pas été encore son vilain mal de gorge de l'hiver dernier. Le carton avance-t-il, en dépit du libéralisme de l'Institut ? J'ai bien pensé que ce sot article du *Pays* ne ferait pas grand-plaisir à votre mari. Aussi, pourquoi aller confier la rédaction à un écervelé comme ce Lusignan<sup>99</sup> ? Il est vrai que les propriétaires ont l'air satisfaits de lui et que leur conduite à l'assemblée de l'Institut paraît un peu étrange, pour ne rien dire de plus, d'après ce que vous me dites. Ce Lusignan est venu me remettre, samedi dernier, une lettre que Joe lui avait confiée, qui avait une affreuse odeur de tabac; il l'avait mise à côté de *sa blague* probablement. Cela m'a dégoûtée du cavalier autant que je l'étais du politiqueur.

La belle ardeur musicale que votre jeu m'avait inspirée m'a duré pendant une semaine après votre départ. J'ai pratiqué deux heures par jour tout ce temps-là, mais je me suis calmée singulièrement ensuite, tellement qu'avant-hier j'ai trouvé, en y pensant bien, que je n'avais pas touché au piano depuis 12 jours. J'ai eu honte de moi, je suis entrée au

---

<sup>99</sup> Alphonse Lusignan (1843-1892), journaliste et écrivain. Principal rédacteur au *Pays*, au cours de ces années. Il s'agit de la parution, en livre, de *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa en novembre 1866.

salon à 7½ heures et j'ai pratiqué sans relâche jusqu'à 11 heures. Quand je suis montée pour me coucher, maman m'a demandé si j'étais folle! Je crois bien que j'en ai une petite branche. Mes amies, que je vois assez souvent, trouvent que je ne parle pas, le cas est grave, puis je m'aperçois que souvent, au club de cartes (de fondation récente), je bâille démesurément, c'est encore plus sérieux. Dites-moi ce que je vais devenir ? C'est toujours vers ma tante Louisa que je cours dans mes moments d'ennui, et je reviens toujours égayée et contente.

Les jeunes filles, ici, sont à essayer des tableaux vivants, il m'a bien fallu m'y joindre; il me semble que c'est ridicule au suprême degré, mais ça m'est bien égal. Nous voulons représenter le conte de Cendrillon en tableaux. Ceux qui nous verront riront bien à coup sûr.

M<sup>mes</sup> Beaudry, St-Jean et Trudeau sont arrivées jeudi pour repartir ce matin. Elles ont eu un temps affreux et des chemins impraticables. Je suis allée veiller avec elles hier soir.

Je suis forcée par l'heure avancée d'interrompre ma lettre, j'y reviendrai une autre fois. Je vous prie d'embrasser bien affectueusement pour moi mon bon oncle et Ézilda, aussi votre cher mari et les enfants.

Avec bien de l'affection, votre cousine dévouée.

Fanny

Je ne relis pas. Maman vous fait mille amitiés.



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 18 mars 1867

Ma chère Azélie,

Je n'ai que quelques minutes, mais je suppose qu'il est au moins *convenable* que je donne *signe de vie* ? Francis ne m'a dit qu'hier soir que vous m'*invitez* à vous écrire. Ce n'était plus une *nouvelle fraîche*, mais je serais de *mauvaise foi* si je plaçais pour excuse le besoin de cette *invitation* pour me décider à le faire. Je ne veux pas me donner ce nouveau tort à vos yeux.

En adressant quelques lignes à Joe tout à l'heure, je lui donnais pour commission de vous faire part de mes *bonnes intentions*, mais puisqu'il me reste une minute, je suppose que vous serez plus satisfaite si je ne m'en tiens pas à cette *protestation habituelle*.

Je ne sais vraiment de quoi vous parler, je suis certaine que Joe vous donne toutes les nouvelles. De ce temps-ci, nous chômons celle du bazar. Est-il besoin de vous répéter que toutes les zélatrices étaient extrêmement fatiguées, puis, qu'en apprenant le chiffre de la recette – \$ 1142 – toutes celles qui n'étaient pas bien malades ont été guéries (c'est presque une vérité de M. de la Palisse que j'ai exprimée là, sans m'en apercevoir). Vais-je vous parler du concert<sup>100</sup> ? Vous a-t-on dit qu'il avait failli ne pas avoir lieu, parce que monseigneur s'était trouvé formalisé de ce que le journal avait annoncé que cette fête en *plein carême* aurait tout le piquant d'une fête de carnaval, qu'il a fallu qu'une députation de citoyens aille prier monseigneur de n'y pas mettre son *veto*, qu'il n'en est pas moins monté en chaire, le dimanche, pour parler de cette petite affaire, qui a causé ainsi beaucoup plus de scandale que si l'on n'avait pas attaché plus d'importance à l'entrefilet du journal qu'il n'en comportait réellement. Ce n'était réellement pas la peine d'interdire ce concert où les lois de

---

<sup>100</sup> Le concert, qui suivit le bazar, rapporta 86,29 \$. Le tout, pour les Dames de Charité de l'Hôtel-Dieu. *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 15 mars 1867.

l'harmonie seules ont été offensées. Je crois que je n'ai jamais entendu pareille accumulation de voix fausses et de notes discordantes. L'organisateur, jeune homme très zélé du reste, avait entrepris d'enseigner du Rossini à une trentaine de voix dont pas six, je crois, ne connaissaient l'*ut* ou le *ré*. Maintenant, la partie instrumentale, je n'ose rien dire, ou plutôt j'en faisais partie, c'est tout dire. J'ai joué un duo avec la jeune M<sup>lle</sup> Sicotte : un peu, je suppose, à cause du piano qui était affreux, et beaucoup peut-être où l'excitation d'un *début sur la scène*, nous avons tenu les deux pédales, en même temps, pendant presque tout le morceau. Vous n'oserez plus parler de votre duo avec M<sup>me</sup> Terroux après cela. Mon *aventure* efface la sienne, n'est-ce pas ?

Maintenant tout cela est enseveli dans l'oubli. Je n'ai *exhumé* ce compte-rendu que pour vous faire rire un peu à nos dépens, si vous voulez, mais ça m'est égal, pourvu que vous riez.

Nous sommes ici d'une *sagesse* exemplaire, chez moi *c'est forcé*, mais il y a plusieurs familles en deuil et beaucoup de maladie. La petite fille de ma tante Louisa a eu une bronchite très forte, la semaine dernière; elle est beaucoup mieux depuis samedi. Ma tante a été inquiète. En allant la voir hier je lui ai dit que je me *proposais* de vous écrire. Elle m'a chargée de vous faire bien des amitiés.

Comment sont vos enfants ? Gustave a eu la picote volante, je sais; a-t-il fallu que la petite Adine y passe, elle aussi ?

Je suppose que Joe se plaint toujours de ce que je ne lui écris guère, mais il ne se vante pas de n'en pas faire plus lui-même. Je vous institue *confidente* de nos plaintes réciproques, et *dispensatrice de justes reproches* à qui de droit; je me fais fort de n'être pas la plus *maltraitée*. Je viens de lui écrire que maman avait un gros rhume et qu'il fallait de toute nécessité qu'il s'arrache au n° 107 de la rue Bleury, pour venir la voir : une visite par six mois, je ne suis certes pas exigeante, n'est-ce pas ? Mais ne puis-je tenir à cela avec fermeté ?

J'ai appris que vous aviez été à un grand bal; à un bal quasi-*rouge* par-dessus le marché. Ça m'a bien scandalisée.

Mon oncle Papineau m'avait promis de venir passer quelques jours ici. L'irrégularité des convois l'effraie-t-il, ou bien a-t-il oublié sa promesse ? Si je l'osais, j'essaierais de la lui rappeler. Voudrez-vous le faire à ma place ?

Comment est cousine Ézilda ? Puis M<sup>me</sup> Papineau et sa famille, parvient-elle un peu à surmonter sa douleur ?

Je suppose que la belle petite Henriette<sup>101</sup> marche, puisqu'elle était déjà si avancée, si forte il y a un mois. Si vous m'écrivez, vous me le direz, n'est-ce pas ?

Et comment est M. Bourassa ? Je m'en informe le dernier, mais je ne l'oubliais pas. M<sup>lle</sup> Laframboise m'a dit qu'il allait donner une lecture en faveur de l'asile des orphelins, je voudrais bien y être. Embrassez-le pour moi, s'il vous plaît. Vous arrive-t-il quelquefois de visiter en imagination le palais de l'Exposition<sup>102</sup>, pour y choisir un endroit favorable à l'installation de l'*Apothéose de Colomb* ? Moi, j'ai voulu le faire, l'autre jour; en feuilletant le *Magasin pittoresque*, j'ai trouvé un plan très détaillé du palais. Et j'ai suspendu immédiatement le beau carton dans l'endroit le plus apparent du petit coin réservé à l'Amérique.

Je vous embrasse comme je vous aime de tout mon cœur.

Votre cousine affectionnée.

Fanny L.

P.-S. Il est convenu que je ne dois pas d'excuses pour mes lettres, vous l'avez voulu. Je pourrais pourtant y trouver une excuse pour ne pas écrire plus souvent. Voyez-vous, je me sais *bien folle*, je réfléchis longtemps pour dire le moins de folies possible, puis comme cela me mène loin, je finis par en risquer *quelques-unes* pour éviter l'alternative, ou de me corriger, ou de ne pas écrire du tout.

---

<sup>101</sup> Henriette Bourassa, née à Montréal le 7 avril 1866.

<sup>102</sup> Palais de l'Exposition universelle à Paris, au Champ-de-Mars, en 1867. Napoléon Bourassa y présentera une de ses œuvres, l'*Apothéose de Christophe Colomb*.

Ma lettre est aussi longue que de coutume, c'est que les chars sont en retard et que j'en ai profité.



À Honorine Papineau

Montréal, 21 mai 1867

Ma chère maman,

Joe m'a dit hier qu'il venait de vous maller un mot vous annonçant son retour et celui de son heureuse moitié. Je vous assure qu'ils ont l'air parfaitement satisfaits l'un de l'autre, et l'on peut jurer en les voyant qu'ils ne se sont pas encore querellés. Ils sont arrivés à l'improviste dimanche soir; ils n'étaient attendus qu'aujourd'hui. Ils sont arrêtés me donner *un bec* en passant, avant de monter la côte, puis hier je suis allée passer une partie de la journée avec eux. Polyxène<sup>103</sup> m'a rapporté un joli souvenir de New York : une épingle et des boucles d'oreilles en corail. C'est très joli et très délicat. Emma en a eu un *sett* semblable. Ils se sont rendus jusqu'à Washington et sont revenus en passant par Niagara et les lacs. Ils ont fait un voyage magnifique : un ciel toujours serein à l'encontre des promeneurs à Montréal, qui ont à peine pu mettre encore leur chapeau et leur robe neuve.

Je vais m'occuper de vos commissions, puis aussi de me faire arranger les dents. Je retournerai lundi prochain, assurément. Je voudrais voir un peu mon oncle Auguste avant son départ. Je suis bien contente qu'il se soit décidé à faire le voyage<sup>104</sup>. J'irai voir M<sup>me</sup> Beaudry tout à l'heure. Son

---

<sup>103</sup> Polyxène Beaudry (1842-1917) vient d'épouser (Montréal, 7 mai 1867) Joe Leman, médecin, frère de Fanny Leman.

<sup>104</sup> Augustin-Cyrille Papineau, avocat, oncle de Fanny, entreprend un grand voyage en Europe.

mari m'a dit qu'elle était partagée entre le plaisir de revoir M<sup>me</sup> St-Jean et l'inquiétude de laisser ses enfants et que le cœur lui serrait malgré elle.

Je n'ai pas encore parlé aux mariés de leur voyage à Saint-Hyacinthe, mais je pense qu'ils n'y viendront pas avant d'avoir reçu et rendu leurs visites. Cela nous donnera le temps de faire notre breda. Ils vont recevoir leurs visites dimanche et je crois que ma tante Laframboise les invitera pour passer la soirée.

Tous les parents sont bien. Ma tante Casimir est toujours sortie chaque fois que je vais la voir. Marie-Louise a dû déménager hier; j'irai la voir chez elle ces jours-ci. M. Bourassa doit aller à Saint-Hyacinthe jeudi, pour assister à la profession religieuse d'une de ses nièces à La Présentation. Je pense bien qu'il ira chez M. Dessaulles.

Je vais vous dire adieu, car il faut que j'écrive un mot à Francis, qui vient de m'adresser une épître de folies. Je voudrais le payer avec la même monnaie.

Je vous embrasse tous mille fois. Votre fille affectionnée.

Fanny L.



À Honorine Papineau

Montréal, 23 mai 1867

Ma chère maman,

Je vois par une lettre de ma tante Louisa que vous m'attendez lundi. J'en suis désolée, mais je crains que vous ne soyez désappointée, car si vous n'avez pas commencé le breda, ce qui pourrait bien être, vu le mauvais temps, je crois que je resterai ici jusqu'au milieu de la semaine. Je vais vous expliquer quel est le *prétexte apparent* de ce retard. J'ai attendu quelque temps avant d'aller voir le dentiste, qui m'a trouvé trois

dents très cariées où il a mis du caustique, ce qui m'a fait beaucoup souffrir. Maintenant le docteur veut que j'attende encore quelques jours avant de les faire plomber, et je me trouve (bien involontairement, vous le pensez) forcée de rester à Montréal quelques jours de plus.

Néanmoins, si vous avez commencé votre breda, ou si vous devez le commencer lundi, malgré le jour de fête qui tombe dans la semaine, écrivez-moi un mot par Francis et je retournerai avec lui. Je pourrai faire arranger mes dents lundi matin, le docteur ne me faisant attendre que par surcroît de prudence.

Puis ma tante Laframboise veut réunir quelques amis pour fêter les mariés, et ça ne peut être que lundi ou mardi, et elle désire que je sois ici pour cette soirée-là. C'est une autre raison qui me pousse à rester quelques jours de plus.

Maintenant, il me faut un peu de linge, car je n'ai rien fait laver depuis mon départ, et il y a un mois de cela, de sorte que ma provision est épuisée. J'aimerais à avoir une couple de chemises et de caleçons, puis deux ou trois paires de bas de coton, et autant de poignets et collets. Je suppose que M. Bourassa pourra se charger de cela demain soir, sinon confiez-le à Francis. Aussi un cache-corset.

Joe et Polyxène sont heureux et contents au possible. Je crois qu'ils ne viendront pas à Saint-Hyacinthe avant le commencement de juillet. Dites à Francis que je vais l'annoncer pour samedi, il sera attendu. Qu'il prenne garde de nous désappointer.

Faites mille amitiés à M. Dessaulles, et j'embrasse les enfants de tout mon cœur, ainsi que vous, chère maman, et j'espère que vous ne serez pas trop fâchée de ce que je prolonge autant ma promenade.

Votre fille affectionnée.

Fanny L.



À Honorine Papineau  
[Chez le D<sup>r</sup> St-Germain à Stanfold]

Saint-Hyacinthe, 12 juillet 1867

Ma chère maman,

Je vois par votre lettre d'hier que vous aussi vous trouvez le temps un peu long. Mais je vous assure qu'il ne peut pas vous durer plus qu'à moi. Néanmoins, comme vous le dites si bien, le désappointement de cette pauvre Nancy est plus pénible que le nôtre, c'est elle qui en souffre le plus. Dites-lui que ma tante Laframboise m'a chargée de l'encourager en lui citant mon ami G. Lamothe qui ne s'était jamais trompé, et qui pourtant a attendu un mois et qui ensuite a eu la plus heureuse maladie possible. Puis M<sup>me</sup> Desnoyers, puis enfin la jeune M<sup>me</sup> de Beaujeu, M<sup>lle</sup> Pritchard, qui a fait venir sa grand-mère M<sup>me</sup> de Montenach cinq semaines d'avance. Il paraît que c'est dans l'air cette année.

Toute la famille Laframboise est arrivée, excepté Louis qui est allé passer un mois à Rimouski avec la famille Lamothe. Rosalie s'ennuie un peu de son cher; il doit venir demain pour passer le dimanche.

J'ai eu une lettre de Joe il y a quelques jours. Il dit qu'ils sont tous bien et il suppose que vous êtes sur le point de revenir de Stanfold. Je lui ai répondu en lui disant ce qui en était.

Ma tante Louisa a chaque semaine des lettres de mon oncle Auguste, qu'elle envoie à mémé après les avoir lues. Il est toujours bien ainsi que M<sup>me</sup> Beaudry<sup>105</sup>. Ils jouissent beaucoup de leur voyage. Mon oncle écrit de Paris le 24 juin qu'ils y étaient arrivés la veille et qu'ils en repartaient le lendemain, avant d'avoir même *risqué un œil* du côté de l'Exposition, afin de se trouver à Rome le 29.

---

<sup>105</sup> M<sup>me</sup> Beaudry est Émilienne Trudeau (1834-1911), épouse de Joseph Beaudry père. Belle-sœur d'Augustin-Cyrille Papineau, qui fit le voyage avec une autre belle-sœur, Alexina Trudeau (1832-1871), veuve depuis peu d'Antoine-Fleury Serre dit St-Jean.

Ma tante attend demain Alexina et Emma Beaudry. Elle a envoyé Gustave à la Petite-Nation avec M. Bourassa qui est venu passer quelques jours à Saint-Hyacinthe dans le but de faire le portrait de la supérieure des sœurs de la Présentation. Il a passé son temps à l'attendre pendant cinq jours, puis voyant qu'elle n'arrivait pas, quoiqu'elle s'annonçât de jour en jour, il est parti et ils se sont croisés en chemin. Il est allé rejoindre Azélie et ses enfants, qui s'étaient rendus avec M<sup>me</sup> Bourret, huit jours avant lui.

Mon oncle Ben a écrit à ma tante que mémé avait eu une érysipèle à la figure et qu'elle en avait souffert beaucoup. Elle était mieux. Gustave a eu trois prix et trois accessits, ce qui est bien beau pour une première année. Son bulletin était le meilleur possible : il est 3<sup>e</sup> sur une classe de 38. Les enfants ici ont cessé d'aller à l'école depuis qu'Édouard et Amélie sont venus, et ils n'ont pas eu de prix, car l'école continuait tout le mois de juillet. Je les fais lire de temps à autre, quand je puis les attraper, mais ils n'ont que le jeu en tête, surtout Arthur sur lequel je n'ai pas grande autorité. Ils vous embrassent tous, et Alice vous fait dire qu'elle a bien hâte que vous reveniez.

J'ai fait faire les confitures de fraises des champs, puis Lucie fera celles de jardin, à mesure qu'elles mûriront.

Maintenant, il faut que je vous parle de votre jardin. Je vous avoue qu'il n'est pas beau comme l'année dernière, tant s'en faut. Il me semble que rien n'avance, grâce, je suppose, à ma mauvaise administration. Il y a quelques œillets de la Chine qui commencent à ouvrir, et quelques boucles d'oreilles et des immortelles dont la tête perce, mais ce n'est pas grand-chose encore. Je laisse faire la bonne femme un peu comme elle l'entend, à présent que j'ai fait exécuter les ordres que vous m'aviez laissés. Je n'ose rien faire de plus, de crainte de trop faire voir mon ignorance. Les lis vont ouvrir bientôt, les verveines n'avancent à rien. M<sup>lle</sup> Brunelle m'a donné des pétunias que j'ai fait planter sur le rond, avec quelques pieds de mignonnettes. Nous n'en avons pas du tout. Je crains que vous ne trouviez rien de bien drôle quand vous reviendrez. Le jardin de M<sup>lle</sup> Brunelle est plus beau que je ne l'ai jamais vu. M<sup>me</sup> Tophi dit qu'elle a bien hâte que vous arriviez : elle trouve que ça va autrement quand vous êtes ici, elle me

renote cela chaque fois que je mets les pieds dans le jardin. Mais je suppose que ce n'est pas là une raison suffisante pour laisser Nancy seule dans l'état où elle est.

Dans la maison, les choses vont assez bien, la fille nouvelle est un prodige de lenteur, mais elle est propre et quand elle connaîtra son affaire comme il faut, j'espère que cela changera.

M. Dessaulles est souvent absent de côté et d'autre pour affaires d'élections, mais je vous assure que je garde la maison *conscieusement*.

Mon oncle Dessaulles est venu hier. Il dit que ma tante Zéphirine arrivera dans une quinzaine de jours avec Caroline. Elles viendront ici.

Je vais vous quitter maintenant pour aller faire des bouquets, car il y a toujours des Louises et des pensées, puis du myosotis, s'il n'y a que ces autres choses – les roses sont toutes mangées, de même que les gadelles et groseilles, mais nous aurons beaucoup de framboises.

Adieu. Je vous embrasse tous. Votre fille affectionnée.

Fanny



À Honorine Papineau  
[À Stanfold]

Saint-Hyacinthe, 22 juillet 1867

Ma chère maman,

Je ne vous ai pas écrit la semaine dernière parce que Francis m'a dit qu'il l'avait fait, puis Azélie Plamondon m'a dit qu'elle avait écrit, de sorte que j'ai pensé que je ferais mieux de retarder un peu mes félicitations à

Nancy<sup>106</sup> pour que les nouvelles n'arrivent pas toutes à la fois, vous laissant ensuite sans lettres pendant plusieurs jours. Vous savez qu'il est malheureusement dans ma nature de calculer pour n'écrire que quand il le faut.

Ma tante Louisa et moi puis ma tante Laframboise avons été bien contentes d'apprendre que Nancy était si heureusement accouchée, puis un garçon, c'est du nouveau; et Azélie me dit que cela lui permet de bien augurer pour l'avenir. Nous l'en félicitons bien sincèrement toutes ensemble. J'espère que la mère et l'enfant continuent de se bien porter.

Maintenant, quand reviendrez-vous ? C'est ce que nous nous demandons ici avec une certaine impatience de ma part, je vous l'avoue. Je suppose que votre absence s'étant prolongée au-delà de vos prévisions, vous vous empresserez de revenir dès que l'état de Nancy vous le permettra, d'autant plus que vous devez aller voir mémé, qui est bien faible à ce qu'il paraît. Elle se rétablit bien difficilement de son érysipèle. C'est Nanette qui m'a donné ces nouvelles : elle est arrivée jeudi, je l'ai amenée pour garder la maison avec moi, quand vous serez revenue; puisque ma tante Dessaulles et Caroline que nous attendons à la fin de la semaine seront ici, il n'y aura guère de place pour elle, surtout avec les allants et venants amenés pour les élections. Elle veut aller passer quelques jours à Sainte-Rosalie, puis ensuite ma tante Louisa dit qu'elle l'amènera chez elle.

M. Dessaulles est parti ce matin pour Trois-Rivières avec M. Lamothe et les demoiselles. Il veut essayer de revenir mercredi, si ses affaires sont terminées. M. et M<sup>me</sup> Malhiot et les deux demoiselles amies sont aussi parties ce matin pour Québec. M. et M<sup>me</sup> Laframboise sont allés à Montréal, enfin Saint-Hyacinthe a paru se dépeupler ce matin.

Rosalie va monter à la Petite-Nation le 10 d'août, avec ses frères, et Denis<sup>107</sup> et Godfroy. Polyxène a envie de faire sa promenade avec Joe en

---

<sup>106</sup> Marguerite-Anne (Nancy) Morison-St-Germain a donné naissance (Princeville, 14 juillet 1867) à Charles-George St-Germain.

<sup>107</sup> Denis Papineau (1846-1905), frère de Godfroy (1845-1906).

même temps, au moins c'est ce qu'elle a dit à Nanette. Je ne sais s'ils mettront ce projet à exécution. Joe m'a écrit pour me dire qu'il payerait mon voyage si je voulais y aller avec eux. Je lui ai répondu que je le remerciais, mais que je ne pourrais accepter cet été.

M. Beaudry est venu amener ses deux petites filles il y a eu samedi huit jours. Elles s'amuse bien et sont très raisonnables. Ma tante continue d'avoir chaque semaine des lettres de mon oncle Auguste. Il était à Rome et bien portant, aux dernières nouvelles.

J'ai fait faire le sirop de vinaigre puis des confitures de framboises du jardin, 5[?] des rouges; j'en ferai autant de blanches.

J'ai été obligée d'acheter dans le village une robe d'indienne pour Henriette; les siennes ne suffisaient pas pour attraper le bout de la semaine. Je l'ai taillée et, avec quelque difficulté, j'ai pu avoir Rosalie pour venir la faire, puis j'ai fait allonger sa robe de barège noir qu'elle pourra mettre de temps à autre.

Je vais faire une espèce de petit breda pour l'arrivée de ma tante Dessaulles, la chambre des étrangers n'est pas trop nette, n'ayant pas été touchée du tout ce printemps.

Vous aurez l'express pour revenir. Sera-ce trop tôt de vous attendre samedi ? Votre prochaine lettre me le dira.

Embrassez bien affectueusement pour moi Nancy et son mari, puis les enfants. Les enfants vous embrassent avec moi.

Votre fille affectionnée.

Fanny

Je renonce à vous parler du jardin. Je n'entreprends pas de disposer aux chenilles et aux limaces des fleurs qui *ont bien voulu* pousser d'elles-mêmes pendant votre absence.



À Honorine Papineau

Saint-Hyacinthe, 25 août 1867

Ma chère maman,

Cette fois, du moins, nos lettres ne se sont pas croisées, car j'étais bien déterminée à ne pas écrire avant d'avoir eu de vos nouvelles, pour éviter l'inconvénient qui a marqué chacune de mes lettres, quand vous étiez à Stanfold. J'ai été bien contente de toutes les nouvelles que vous me donnez, excepté sur le compte de cette pauvre Azélie. Il est bien à craindre qu'elle ne puisse vivre longtemps dans l'état que vous décrivez, sans que sa raison soit atteinte. Ma tante Laframboise dit qu'elle était comme cela, quand elle a été si mal avant son mariage. C'est bien affligeant et presque sans remède, je crois. Nous en sommes tous extrêmement peints.

Nous sommes tous bien ici, excepté les candidats et quelques-uns de leurs supports les plus dévoués. M. Laframboise a eu une légère attaque d'épilepsie vendredi. Il est mieux, mais le docteur n'a pas voulu qu'il aille *speecher* aujourd'hui, malgré le grand désir qu'il en témoignait. Il se réserve pour le jour de la nomination jeudi. M. Dessaulles, que le comité avait désigné hier soir, pour le remplacer, en a été empêché par une assez forte indigestion. On serait malade à moins : toute la semaine dernière, il n'est pas rentré chez lui avant 2½ heures du matin. Il est temps que ça finisse. M. Raymond, lui, est au lit. On craint une inflammation de cerveau. Sa maladie est bien sérieuse cette fois, mais elle rencontre bien des incroyables. Son *prétendu* rhume d'il y a trois ans ayant rendu les électeurs défiants. La petite fille de M<sup>me</sup> V. Sicotte est morte jeudi matin d'une inflammation de cerveau. La petite maman<sup>108</sup> est bien affligée. L'enfant avait 14 mois et s'était toujours bien portée.

---

<sup>108</sup> Harriet Amelia Sicotte, fille de Victor-Benjamin Sicotte (1840-1914), avocat, et de Sylvia Gardner Robinson, est décédée le 22 août 1867, inhumée le 24 août (Abbotsford, Protestant).

Tout le monde est bien chez ma tante Louisa. Celle-ci s'est faite fêter hier; la sœur St-Germain l'a fait demander dans l'après-midi. Ma tante s'y est rendue sans se douter de rien. Elle a trouvé les petites filles de l'ouvrier en toilette. Elles lui ont récité un beau compliment et lui ont présenté un magnifique bouquet. Jugez si ma tante a été surprise. Nous l'avons bien fait endêver.

Nous nous amusons bien par le temps qui court, les vacances tirant à leur fin, chacun donne sa fête. Nous avons eu deux jolies soirées, l'une chez M<sup>me</sup> Chagnon, l'autre chez M<sup>me</sup> Malhiot. Il y avait quelques étrangers venus pour les courses (qui se sont passées bien tranquillement). Nous devons avoir un petit *pic-nic* dans le bois chez ma tante Laframboise mardi, au lieu d'un grand que M<sup>me</sup> Sicotte devait organiser pour la montagne de Maska, et dont son deuil l'empêche de s'occuper. Pour que tout ne soit pas perdu, nous irons tout près, sans cérémonie.

Nous faisons bon ménage, ma tante Zéphirine et moi, nous allons faire des bouquets tous les jours, puis nous ramassons des graines quand il nous reste du temps. Félonise va toujours piano, piano, mais je lui aide de temps à autre, et c'est toujours mieux que rien.

Je vous prie d'embrasser bien affectueusement pour moi tous les parents que je ne puis nommer tous, quoique je n'oublie personne. Néanmoins je ferai une mention toute spéciale pour mémé, et personne ne sera jaloux. Adieu. Je vous embrasse aussi de tout mon cœur.

Fanny

Ma tante Zéphirine, M. Dessaulles, tous se rappellent à votre souvenir. J'écris un mot pour Godfroy.



À Honorine Papineau

Saint-Hyacinthe, 9 septembre 1867

Ma chère maman,

J'ai été bien peinée d'apprendre par votre lettre que vous vous sentiez si souffrante. J'espère que vous allez rapporter des remèdes efficaces et que la tranquillité qui vous attend ici vous ramènera complètement.

Ma tante Dessaulles ne partira que mercredi, pour vous voir un peu; nous irons à votre rencontre demain. Il faudrait quelques petites choses pour le voyage des enfants à Trois-Rivières, mais M. Dessaulles dit que puisque vous n'êtes pas bien, il ne veut pas que vous couriez les magasins et que les enfants s'arrangeront comme ils pourront.

Si Polyxène peut me prêter son patron de jupe de robe, je serai bien contente, quoique je ne me propose de faire ma robe de mérinos avant mon voyage de Montréal.

Ma tante Laframboise part à midi, mais je n'ose lui confier ce billet : elle aura assez à faire en arrivant chez elle pour que je ne la charge pas de vous le faire parvenir.

Ma tante Louisa vous fait dire de ne pas lui acheter de laine brune; elle s'en trouvera quand elle ira à Montréal, et que toutes les marchandises d'automne seront arrivées.

On m'a dit hier que M<sup>me</sup> Baudette était à la dernière extrémité; cela va-t-il déranger la promenade de M<sup>lle</sup> Emma ? J'en serais bien fâchée. Faites-lui mes amitiés, s'il vous plaît, embrassez affectueusement pour moi Polyxène et Joe. Mes respects à M. et M<sup>me</sup> B. et mille choses à tous les parents.

À demain donc, ma chère maman. J'ai bien hâte que vous soyez de retour.

Votre fille affectionnée.

Fanny L.



À Honorine Papineau

Madame Leman  
Saint-Hyacinthe

S.d. [Septembre 1867]

Mardi midi

Ma chère maman,

Je viens de voir Francis un instant. Il m'a dit que vous étiez décidée à ne pas venir avec nous. J'en suis bien fâchée, car je crois que vous vous seriez amusée. Ça promet d'être gai; au moins tout l'est jusqu'à présent. J'ai acheté nos cadeaux après avoir sondé les goûts de Rosalie. J'ai eu une jolie épingle en grenat pour vous, et les boucles d'oreilles pour moi; le tout coûte \$11,50 cts. Je ne sais si vous trouverez ce prix trop élevé. Mais je pense que vous direz avec moi qu'il n'y avait guère moyen de faire autrement. J'ai fait pour le mieux.

Quant à mes emplettes pour moi-même, j'ai été aussi modérée que possible, ce qui n'empêche pas que les comptes montent très vite. J'achèterai mon manteau à la fin de la semaine. Je suis toujours décidée à retourner mardi ou mercredi prochain, pour reprendre mes fonctions d'institutrice. Je suis chez ma tante Laframboise, je trouve à m'y rendre utile. Je suis sortie quelque fois avec Polyxène, qui n'a pas paru insister pour que j'aille chez elle. J'irai peut-être pour deux ou trois jours.

Toute la famille est assez bien, à l'exception de ma tante Casimir qui a pris du froid en faisant son breda. Elle espère pourtant pouvoir venir aux noces.

Si vous avez quelques commissions, écrivez par les enfants vendredi. Joe a acheté un beau pot d'argent pour le cadeau de Rosalie, et M. Dessaulles une belle épingle. Elle ne sera pas mal partagée. Son trousseau

est ce que j'ai vu de mieux jusqu'à présent. Celui de Polyxène n'en approche pas.

Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur. J'espère que vous êtes mieux et que les enfants ne vous fatiguent pas trop.

Votre fille affectionnée.

Fanny

Mon oncle Toussaint vient demain.



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 11 octobre 1867

Ma chère Azélie,

Joe m'a devancée en vous donnant les détails sur la noce de Rosalie<sup>109</sup>. Je ne lui en veux pas, seulement je veux répéter après lui que tout a été splendide, magnifique, et que l'*holocauste* a été consommée le plus gaiement possible de part et d'autre. Rosalie n'avait pas l'air d'une *victime*, quoi que les bonnes prêcheuses comme vous en disent, ou bien si elle l'était, tous ceux qui ont contribué *au sacrifice* avaient à cœur de le faire joyeusement. On lui a bien *doré la pilule*.

N'allez pas dire au moins comme M., qui interrompait M. le curé Loranger, qui se félicitait d'avoir fait des heureux le matin, « que toutes les filles d'honneur paraissaient très désireuses de réclamer aussi son ministère au plus vite ». Je vous connais assez pour vous croire capable de me dire cette malice, en voyant avec quel zèle je vante la cérémonie du mariage de Rosalie.

---

<sup>109</sup> Rosalie Laframboise (1846-1883), fille de Maurice Laframboise et de Rosalie Dessaulles a épousé (Montréal, 3 octobre 1867) Louis-Onésime Loranger, avocat.

Ma tante Laframboise a été très forte, comme toujours du reste. Elle a supporté merveilleusement bien l'émotion inséparable d'une semblable circonstance, puis la fatigue du remue-ménage qu'il lui a fallu faire pour loger 50 convives dans sa maison pendant une journée, sans compter les préparatifs pour le trousseau<sup>110</sup> auquel rien ne manquait, je vous assure. Les nouveaux mariés reviendront par Niagara la semaine prochaine, mardi, je crois; la semaine suivante, ma tante Laframboise mettra encore sa maison sens dessus dessous, pour un grand bal donné à l'heureux couple. Quand cela sera passé, elle organisera un grand bazar pour les orphelins de M<sup>me</sup> Quesnel<sup>111</sup>. Après avoir fait la part de la famille, puis celle *du monde*, elle fera largement la part des pauvres. Il faut bien que tout le monde vive!

Je n'ai été que quinze jours à Montréal; j'y retournerai pour deux jours quand le bal sera donné. J'ai entrepris l'éducation des trois enfants<sup>112</sup> de M. Dessaulles et je serai forcée à cause de cela d'abrégé mes visites à Montréal; quant à celles à Montebello, je vais les remettre à l'époque des vacances. Il n'y a pas de bonne école ici, à part le couvent, puis les religieuses astreignent les jeunes élèves à une règle trop sévère. D'ailleurs M. Dessaulles est sous l'impression que sa pauvre femme a pris sa maladie à force d'imprudences commises au couvent, et il ne veut pas que ses enfants y entrent, surtout maintenant. Il ne savait qu'en faire et il a paru bien content quand je lui ai offert de leur faire l'école. Je suis persuadée que cette tâche, fût-elle un peu assujettissante parfois, me sera agréable, somme toute, quand même elle n'aurait d'autre résultat que de remplir utilement mes heures de flânerie, pour ne pas dire d'ennui. Je sais que ce

---

<sup>110</sup> Voir un « état ou liste des effets, linge, meubles meublants et autres objets apportés par D<sup>lle</sup> Marie-Angélique-Rosalie Laframboise à son mariage avec M. Louis-Onésime Loranger, avocat », à la suite du contrat de mariage des époux. DEP, 27 septembre 1867, minute 4707.

<sup>111</sup> Marie-Josephte Cotté (1792-1866) avait épousé (Montréal, 10 juin 1816) Jules-Maurice Quesnel. Veuve depuis 1842, elle vient de mourir le 6 juin 1866. Comme Rosalie Dessaulles-Laframboise, la veuve Quesnel s'occupait des orphelins de Montréal.

<sup>112</sup> Arthur (1858), Henriette (1860) et Alice (1862), trois enfants de Georges-Casimir Dessaulles et Émilie Mondelet.

serait déjà beaucoup de gagné sur l'ennemi. Puis je commence à vieillir. Comme le dit mon oncle Papineau, il est temps que je me rende bonne à quelque chose, n'est-ce pas ? Dites-moi que j'ai bien fait et je serai contente, je n'ai besoin que d'encouragement, car je me suis fait à moi-même, avant de me décider, toutes les objections possibles.

Je voulais aller voir Augustine pendant mon séjour à Montréal; j'aurais été heureuse de vous en donner des nouvelles, mais il pleuvait par torrents le jour où ma belle-sœur devait venir me prendre, et ensuite je n'ai pas eu le loisir. Polyxène devait y aller ces jours-ci.

Comment sont les autres enfants ? Très bien, je suppose. Francis m'a dit des merveilles de l'intelligence et de la beauté de votre chère petite Henriette<sup>113</sup>. Comment est M<sup>me</sup> Bourassa ? Elle doit être bien inquiète au milieu de tous vos troubles. Voudrez-vous bien me rappeler à son souvenir, ainsi qu'à celui de M. Bourassa et de M. le curé.

Maman n'a pas été bien depuis son retour, elle a souffert beaucoup de sa dyspepsie, puis ces jours derniers, elle a pris un rhume tellement fort qu'elle a craint une inflammation de poumons. Elle est un peu mieux maintenant. Ma tante Auguste revient de Montréal demain; elle aimerait aller à la rencontre de son mari et de ses sœurs en se rendant au mariage de Rosalie, mais ils n'ont pu retenir leur passage que pour le 12 octobre, quoiqu'ils s'y soient pris un mois d'avance, et ils ne pourront être ici avant le 25. Ma tante est bien désappointée et M. Beaudry aussi, mais qu'y faire ? Les voyageurs devaient profiter de ce retard pour visiter la Belgique.

Toute la famille était bien à Montréal, et tous ceux qui vous intéressent ici se portent bien aussi. Nous faisons des vœux pour que tout s'apaise bientôt à Bonsecours. Ce serait temps que tout cela finît. J'espère que mon oncle Papineau et Ézilda ne songent pas à passer l'hiver à Montebello. Dites, s'il vous plaît, à mon oncle que je le remercie de sa bonne lettre, mais que je n'ai pas pris au sérieux son invitation d'aller passer l'hiver avec

---

<sup>113</sup> Henriette Bourassa (1866-1939), née à Montréal, fille de Napoléon Bourassa et d'Azélie Papineau.

lui là-bas, parce qu'hélas je ne dois pas me marier au printemps, comme il me le dit. Embrassez-le bien affectueusement pour moi, ainsi que bonne cousine Ézilda, votre cher mari et les enfants.

Votre cousine affectionnée.

Fanny



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 11 décembre 1867

Ma chère Azélie,

J'ai reçu votre bonne lettre au milieu du grand breda et du raccommodage de tapis, etc., qui m'ont empêchée d'y répondre immédiatement. Tout ce remue-ménage étant enfin fini, je m'empresse de rassurer votre amitié alarmée par mes correspondants d'outre-mer. Je vous remercie de votre avertissement et de vos bons conseils, j'ai bien apprécié le motif qui les dictait, l'intérêt seul que vous me portez, et j'en ai été bien heureuse. J'éprouve quelques scrupules à livrer *le document* qui nous occupe à la publicité, comme vous me le suggérez si plaisamment. Faut-il, pour me disculper à vos yeux d'avoir reçu une lettre de M. Buies<sup>114</sup>, entreprendre son panégyrique ? J'avoue que je recule devant la tâche. D'ailleurs m'est avis que je prêcherais dans le désert. Ce pauvre garçon m'a toujours considérée comme une de ses amies, sans que j'aie jamais pu me rendre compte de ce qui m'avait valu *cet honneur*. Si je

---

<sup>114</sup> Cette lettre de Buies à Fanny n'a pas été retrouvée. Voir Arthur Buies, *Correspondance (1855-1901)*, Guérin, 1993. Cependant ce livre contient une lettre de Rosalie Dessaulles-Laframboise à Buies, du 25 septembre 1867, invitant Buies au mariage de sa fille aînée Rosalie avec Loranger. Extrait : « Je m'aperçois que je ne vous ai pas nommé les garçons et les filles d'honneur de Rosalie. C'est M<sup>elle</sup> Leman qui nous demande en grâce de ne plus la nommer Lyman et elle me charge de vous dire qu'aucune de vos amies ne vous oublie. »

devais en être compromise aux yeux du monde, je dirais, avec je ne sais plus qui<sup>115</sup> : « Mon Dieu, délivrez-moi de mes amis! Pour mes ennemis, je m'en débarrasserai bien toute seule. » Je l'ai trouvé toujours réservé et convenable dans ses rapports avec moi, et je ne m'en occupais pas assez pour m'informer de ce qu'il était ailleurs. Il a écrit à Marie Malhiot, l'été dernier, et je ne crois pas que personne n'y ait trouvé à redire. Enfin, il est parti depuis six ou huit mois; c'est la première fois qu'il m'écrit. Je ne lui répondrai pas, et s'il s'avise de m'écrire encore, nous aviserons ensemble à ce qu'il y aura de plus prudent à faire pour empêcher les cancans dont vous parlez. Nous en causerons l'hiver prochain. Pour le moment, je crois qu'en voilà bien assez long là-dessus et soyez assurée que, loin de dire en lisant votre lettre : « Ce n'est pas ses affaires », j'y ai vu une nouvelle preuve de votre sincère amitié.

Je vous renvoie Maurice de Guérin<sup>116</sup> dont j'ai fini la lecture il y a déjà quelque temps, mais que j'avais *oublié* de vous faire remettre par Francis. Vous voudrez bien, s'il vous plaît, en prévenir ma tante Laframboise. Comme je vous écris, je pense qu'il vaut autant vous l'adresser en même temps, et que ce manque *de forme* ne tirera pas à conséquence avec vous et ma tante L.

Ma belle-sœur m'a écrit hier qu'elle viendrait à Noël avec Joe. J'espère que rien n'empêchera mon oncle Papineau de les accompagner. Dites-lui bien qu'il n'est pas venu nous voir depuis deux ans, et qu'il ne faut pas manquer cette bonne occasion.

La retraite des Dames de Charité est remise au carême. Je ne sais si c'est la faute du prédicateur ou celle des Dames qui se montraient si mal disposées à se mettre sous sa direction.

Nous nous occupons activement du bazar et ma tante Louisa, en sa qualité de présidente, a la grande part de responsabilité dans les préparatifs. Elle est toujours bien et vous fait mille amitiés. Je ne l'ai pas

---

<sup>115</sup> La phrase a souvent été attribuée à Voltaire.

<sup>116</sup> Maurice de Guérin (1810-1839), frère d'Eugénie, auteur de poésies et d'un journal, publié en 1862, avec une notice biographique de Sainte-Beuve. Lecture de prédilection, empreinte de catholicisme, d'Azélie Papineau. Voir *Vertiges*, Montréal, VLB, 2018.

vue de toute la semaine dernière, le breda m'ayant retenue à la maison. Hier soir, je suis allée passer la soirée avec elle et nous avons lu dans les [?] peints par eux-mêmes, jusqu'à ce que nous ayons été fatiguées de rire. J'ai eu quelques détails par Francis et par Polyxène sur votre charmante réunion de famille. Personne, je vous assure, ne paraît avoir regretté le quadrille.

Je continue toujours assidûment ma classe. Je ne trouve pas que mes élèves fassent des progrès très rapides, mais il faut prendre patience, je suppose. Ils veulent écrire à leur papa une lettre de bonne année. Ensuite je les ferai écrire à Gustave.

Embrasse bien affectueusement de ma part mon oncle, Ézilda, M. Bourassa et vos chers petits enfants, sans oublier Augustine, quand vous irez la voir.

Maman n'est pas bien du tout. Elle se joint à moi pour vous envoyer mille baisers et choses affectueuses. Soyez assurée, bonne cousine, que je suis très sensible à votre amitié et que je reçois avec bonheur tout ce qui en est l'expression, même les petites semonces.

Votre pauvre cousinette.



À Louis-Joseph Papineau

Saint-Hyacinthe, 23 décembre 1867

Mon cher oncle,

Nous venons d'apprendre par mon oncle Auguste que vous hésitez à venir demain avec mon frère et ma belle-sœur, ne sachant pas si nous pouvions vous recevoir.

Monsieur Dessaulles voulait vous voir la semaine dernière, mais la multiplicité de ses affaires, pendant les deux jours qu'il a passés en ville,

ne lui en a pas laissé le loisir. Puis il regardait comme entendu depuis longtemps que vous viendriez à Noël avec Joe et sa dame.

J'espère bien que vous n'y manquerez pas, nous vous attendons, nous vous désirons, nous nous faisons tous une fête de vous recevoir. Puis je connais des personnes que vous affectionnez particulièrement, jeunes et jolies comme M<sup>lle</sup> Sicotte (*pas des vieilles comme moi*), qui se préparent à aller vous rencontrer à la gare du chemin de fer. Voyons, n'est-ce pas que cette dernière considération est toute-puissante et que vous ne balancez plus, cher oncle.

Je ne veux pas me laisser entraîner à babiller trop longuement pour ne pas manquer le courrier de midi : si par ma faute nous allions être privées demain de votre visite si vivement désirée, je ne me le pardonnerais pas. Ainsi, cher oncle, vous me permettez de vous embrasser en esprit, en attendant que je le fasse en réalité, et de vous dire, avec confiance : au revoir, à demain!

Votre nièce affectionnée.

Fanny L.

P.-S. Mille baisers et choses affectueuses, s'il vous plaît, à la bonne cousine Ézilda ainsi qu'à M. et M<sup>me</sup> Bourassa.



À Azélie Papineau

9 janvier 1868

Ma chère Azélie,

Je n'ai pas été assez fine pour vous écrire une lettre de bonne année, mais je n'en ai pas moins formulé intérieurement toutes sortes de vœux et de bons souhaits pour votre bonheur. Vous avez pu avoir Augustine

auprès de vous pendant quelques jours, ç'a été une grande joie pour elle et pour vous. Elle continue donc d'aimer son couvent et d'être bien raisonnable, puisque vous vous êtes décidés à l'y renvoyer.

J'ai appris avec bien du chagrin qu'Ézilda avait été sérieusement indisposée et qu'elle n'est pas encore rétablie. J'espère qu'elle va bien se soigner et qu'elle pourra venir faire un tour à Saint-Hyacinthe dans le cours de l'hiver. Nous attendions un peu mon oncle Papineau hier; j'avais cru comprendre par sa lettre qu'il viendrait immédiatement après les Rois. Je suppose que la maladie d'Ézilda a changé ses projets. Je serais probablement retournée avec lui, mais puisqu'il n'est pas venu, j'attendrai à la fin de la semaine prochaine, vendredi ou samedi, cela me conviendrait mieux. Je voudrais me trouver à Montréal pour le bazar de ma tante Laframboise et je n'aimerais pas à laisser trop longtemps maman à faire ma classe : cela la fatiguerait, je crains.

Henriette écrit à Gustave. J'ai conservé le style consciencieusement, mais j'ai cru prudent de corriger les fautes d'orthographe, sans quoi vous n'auriez pas toujours deviné le sens.

Je suis toujours contente de mes élèves. Henriette surtout me donne *des consolations*, elle commence à faire des progrès, surtout pour sa musique. Elle a l'oreille bien juste et joue plusieurs airs qu'elle attrape par-ci, par-là à l'église ou ailleurs. Quoiqu'on dise qu'il n'est pas bon de laisser jouer par oreille, je la laisse faire; il me semble que ça lui donne du goût pour jouer. Elle est assez docile et commence toujours par pratiquer sa leçon et ses petits exercices d'abord, aussi longtemps que je lui dis, ensuite elle joue ce qui lui plaît et je ne l'empêche pas. On voit qu'elle aime la musique. Elle se met au piano chaque fois qu'elle le trouve ouvert et me demande souvent de jouer pour elle. Je ne suis pas aussi fière d'Arthur<sup>117</sup>, il a trop le jeu dans la tête et se sauve aussitôt après sa classe. Je désespère d'en faire un phénix.

---

<sup>117</sup> Arthur Dessaulles (1858-1952), l'aîné de la famille, fils de Georges-Casimir Dessaulles et d'Émilie Mondelet.

Ma tante Louisa part pour Montréal lundi prochain. Nous avons commencé à faire nos visites ensemble hier. Nous sommes allées au Précieux-Sang. La Sœur Caouette<sup>118</sup> a demandé de vos nouvelles et a dit qu'elle avait été bien contente de vous voir. Je l'ai assurée que vous aviez été bien heureuse de faire sa connaissance vous-même, et que je pensais bien que vous ne reviendriez pas à Saint-Hyacinthe sans lui faire une autre visite. Elle était accompagnée d'une jolie petite Sœur, la nièce de M. Raymond, qui m'a parlé de ma vocation, mais en plaisantant et de façon à me faire voir qu'elle devinait *mes dispositions* pour la vie religieuse. Nous sommes allées aussi faire visite à M<sup>me</sup> Morin. Elle m'a appris que M<sup>me</sup> Bourret avait été très gravement malade d'une inflammation de poumons. Elle dit qu'elle n'a pas eu beaucoup de détails sur sa maladie et qu'elle ne sait même pas si elle est rétablie. Je suppose que vous avez été bien inquiète pendant la maladie de votre bonne amie.

Cette pauvre M<sup>me</sup> Doucet<sup>119</sup> est bien affligée. Quel coup! M<sup>me</sup> Freer me disait qu'elle était allée chez elle le jour de l'An au matin et qu'elle n'avait jamais vu de scène aussi déchirante. Cette journée si joyeuse dans toutes les familles sera un bien triste anniversaire pour celle-ci. Maman me disait que ce pauvre papa était mort le même jour du mois que M. Doucet et qu'elle avait passé un bien triste jour de l'An elle aussi.

Nous avons été bien désappointés, la veille de Noël, de ne pas voir arriver nos visiteurs si impatiemment attendus. Nous le regrettons d'autant plus que pour Joe et sa femme, la promenade paraît remise indéfiniment. La maladie de M<sup>me</sup> Beaudry faisait maintenant de rapides progrès.

---

<sup>118</sup> Aurélie Caouette (1833-1905), née à Saint-Hyacinthe, devient Sœur Catherine-Auréliedu-Précieux-Sang. Une amie de Félicité Angers (Laure Conan). Voir Laure Conan, *J'ai tant de sujets de désespoir. Correspondance, 1878-1924*, recueillie et annotée par Jean-Noël Dion, Montréal, Les Éditions Varia, 2002.

<sup>119</sup> Lucie-Angelina Mignault, fille de Jean-Baptiste Mignault, forgeron, et d'Amable Jacques, de Percé (Gaspésie), a épousé (Chambly, 7 janvier 1841) Théodore-Benjamin *alias* Théod Doucet, notaire, fils de Nicolas-Benjamin Doucet, notaire, et d'Euphrosine Kimber. Théod Doucet (1817-1867), notaire et vice-consul de France, meurt à Montréal le 28 décembre 1867.

M. Dessaulles vient d'être élu maire de la ville par une majorité de 26 voix contre le D<sup>r</sup> Malhiot. Celui-ci avait été averti, il y a quelques semaines, que quoiqu'il eût très bien rempli sa charge, on désirait dans la ville le voir remplacé par M. Dessaulles. Mais une députation assez nombreuse alla trouver M. Dessaulles et, le priant de continuer sa charge, celui-ci accepta. Et M. Dessaulles, qui n'ambitionnait nullement l'honneur que ses amis voulaient lui conférer, leur persuada de se tenir tranquilles. Tout était apaisé lorsque le *Courrier* fait paraître un article disant qu'après la démonstration qui avait eu lieu en faveur du D<sup>r</sup> Malhiot, les amis de M. Dessaulles n'auraient plus rien [à] faire. Sur ce mot, voilà ces grands enfants montés et, malgré les protestations de M. Dessaulles, qu'une lutte contre un de ses amis personnels lui était particulièrement désagréable, il a été élu sans s'en être mêlé autrement qu'en recommandant l'élection du D<sup>r</sup> Malhiot. C'est une regrettable affaire, la ville avait toujours été unanime jusqu'à présent. J'ai beaucoup taquiné M. Dessaulles hier soir, de concert avec ma tante Papineau, qui est restée à dîner exprès pour le féliciter. Nous lui avons fait des discours, etc., et toutes sortes de folies.

Je me vois forcée de terminer, l'heure est avancée. Vous allez remarquer mon papier, c'est une étrenne de mon oncle Dessaulles. Il m'en a donné une couple de mains comme cette feuille-ci, avec mes initiales, espérant que mes amies auraient moins de reproches à me faire à l'avenir, etc. Est-ce vous qui lui avez suggéré de me faire cette malice ? Je vous en crois capable.

Je vous embrasse tous avec bien de l'affection.

À la hâte. Votre cousine dévouée.

Fanny



À Honorine Papineau

Montréal, 27 janvier 1868

Ma chère maman,

J'ai bien honte : vous comprenez pourquoi. M. Laframboise vous a écrit comme j'étais occupée; je n'insisterai pas là-dessus. Cette semaine, nous ne pensons qu'au bazar. À propos, je voudrais que vous gardiez les immortelles au lieu de les envoyer chez les Sœurs Grises. J'en emplirai les corbeilles en perles que M. Barsalou a envoyées, ça fera très bien. Ma tante L. en a arrangé comme cela et ça fait un très joli effet. Je ne broderai pas de mouchoirs, j'ai vu quelque chose qui me coûtera moins de temps et d'argent : j'utiliserai pour cela un peu de votre net en fil.

M<sup>me</sup> Beaudry est un peu mieux, elle a mis les mouches la semaine dernière. Ça l'affaiblit beaucoup pour quelques jours, mais elle en est soulagée ensuite.

Je retournerai lundi ou mercredi avec ma tante Louisa. Je vous écrirai au juste quel jour à la fin de la semaine. Si vous avez quelques commissions, écrivez tout de suite. Dites à Francis que je ne puis lui écrire, mais que je l'ai annoncé pour samedi qu'il est attendu, et qu'il ne faut pas qu'il désappointe personne. Nous avons eu une très belle soirée chez M<sup>me</sup> Terroux, puis un grand dîner chez M. A. Papineau, pour les nouveaux mariés. Nous avons été 3½ heures à table.

Tout le monde dit que le carnaval est très morne, mais je ne m'en plains pas, car je suis toujours en l'air. Je fais souvent ma tournée de famille. Ils sont tous bien. Ouvrez ma lettre que mon oncle vous a apportée. Elle est de M<sup>me</sup> Bourassa, et il y en a une pour Henriette dedans. Nous attendons un peu M. D. cette semaine. Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Votre fille affectionnée.

Fanny

Vous trouverez que je ne vous donne pas beaucoup de nouvelles, mais je pars pour le bazar. Je ne sais où donner de la tête.

Ma tante vous remercie pour vos mitaines.



À Honorine Papineau

Montréal, 31 janvier 1868

Ma chère maman,

Mademoiselle Leclair, que j'ai rencontrée hier soir au bazar, m'a annoncé que sa tante allait donner une soirée vendredi prochain et elle m'a beaucoup invitée d'y rester. Comme ce sera la seule soirée canadienne de la saison et que je rencontrerai là tous mes amis, je crois qu'*avec votre permission* j'attendrai à samedi pour retourner à Saint-Hyacinthe.

Qu'en pensez-vous ? Je n'ai pas vu ma tante Louisa pour lui faire part de ce nouveau plan. Je pense qu'elle va m'en vouloir un peu. Je ne sais si elle va se décider à m'attendre ou bien si elle ne profitera pas de l'occasion de M. Bourassa, qui va lundi à Saint-Hyacinthe pour s'arranger avec les prêtres du collège pour faire leurs portraits. Il va y passer la semaine.

Dites donc à Francis que si ça lui fait plaisir il me sera très facile de lui avoir une invitation pour la soirée de M<sup>lle</sup> Leclair. Il y verrait toutes ses amies et, en venant vendredi 7 février après-midi, il pourrait rester jusqu'au lundi et s'amuserait bien. Si ça ne le tente pas et qu'il vienne demain, comme je l'attends un peu, j'aimerais que vous m'envoyiez par lui ma jupe de flanelle neuve, que vous trouverez dans un tiroir de ma commode. Mes *bloomers*<sup>120</sup> de Cobourg noirs déteignent et, comme je les porte presque constamment en ville, vu mes nombreuses sorties, je salis

---

<sup>120</sup> *Bloomer* : vêtement de femme, pantalon ample ou culotte bouffante. Du nom de Mrs. Amelia Bloomer, de New York, qui en fit la promotion en 1850.

beaucoup mes jupes. Je serais bien contente d'avoir aussi quelques mouchoirs de poche. Si M. Cadoret vient au commencement de la semaine, il se chargerait peut-être de ce petit paquet, si vous ne trouvez pas d'occasion plus tôt. Je n'ai vu ni Joe ni P. ces jours-ci, j'irai passer la semaine prochaine avec eux. Je sais seulement que M<sup>me</sup> Beaudry est un peu mieux.



« Mes *bloomers* de Cobourg »

Le bazar a rapporté 118 £ pour les 4 jours écoulés. C'est superbe, beaucoup plus que ma tante n'eût osé l'espérer.

Nous vous embrassons tous de tout cœur, sans oublier les enfants.

Votre fille affectionnée.

Fanny



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 30 mars 1868

Ma chère Azélie,

Maman nous avait apporté la bonne nouvelle que vous veniez après-midi pour passer quelque temps avec nous, et j'en étais tout heureuse, lorsqu'hier matin M. Bourassa nous surprend au déjeuner et nous annonce qu'il était venu seul, puis il ajoute que vous ne viendriez que lorsque je vous aurais écrit. Est-il possible, chère Azélie, que vous ne connaissiez pas encore l'étendue de la paresse insurmontable qui domine votre Fanny et que vous ayez songé à l'en punir en la prenant par son plus sensible ?

J'espère que tel n'était pas votre seul motif pour retarder votre visite qui, vous savez bien, me fera le plus vif plaisir. Mais je suppose que sachant Caroline Coffin<sup>121</sup> ici, vous craigniez qu'il n'y eût guère de place, comme nous n'avons qu'une chambre pour les étrangers. Caroline retourne aujourd'hui à Montréal et je vous attendrai, j'irai à votre rencontre demain, après-demain, enfin jusqu'à ce [que] vous veniez me pardonner toutes mes paresse passées et futures. M. Bourassa m'a dit que vous désiriez faire votre promenade en même temps que M<sup>me</sup> St-Jean, mais je suppose que la maladie de la petite Alexina va déranger ce projet. Je vous engage beaucoup à venir maintenant, le temps est superbe, nos chemins sont aussi beaux que l'an dernier au mois de juin. Nous allons sortir en

---

<sup>121</sup> Caroline Coffin, née à Montréal le 10 mai 1845, fille de William Craigie Holmes Coffin, notaire, et de Luce Guy. Amie des Laframboise. Sœur de Lucie Coffin qui a épousé le notaire Pierre Lamothe.

voiture ces jours-ci, puis nous espérons pouvoir faire, à la fin de la semaine, une excursion à la sucrerie à pied sec. Voilà pour le dehors.

Puis au-dedans, est-il besoin de vous assurer que vous verrez partout, surtout ici, l'accueil le plus amical et le plus affectueux. Maintenant, j'ai une commission d'Arthur et d'Henriette, ils seront désolés si vous n'amenez pas Gustave avec vous. Arthur veut faire monter son gymnase pour l'exercer avec son cousin, enfin ils ont mille beaux plans pour s'amuser ensemble.

Ma tante Louisa a veillé ici hier soir et vous fait dire qu'elle n'est pas la moins désireuse de vous voir.

Mille choses, s'il vous plaît, à bonne cousine Ézilda; ne se décidera-t-elle donc jamais à venir nous voir ? Je l'embrasse de tout mon cœur, ainsi que mon oncle Papineau, puis vos chers petits enfants. Vous, je ne vous embrasserai que demain, quand vous m'aurez donné de vive voix l'assurance de votre pardon.

Votre cousine affectionnée.

Fanny

P.-S. Apportez de la musique, des duos si vous pouvez : je n'ai pas pratiqué, pas fait une gamme depuis deux mois. Votre bon exemple me fera peut-être sortir de mon apathie.



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 15 avril 1868

Ma chère Azélie,

Ma tante Louisa sort d'ici, elle m'a communiqué votre lettre. Nous sommes bien contentes que vous soyez à peu près décidée à venir. Ma

tante devait arrêter chez les Desforges, avec mon oncle, en retournant. Elle vous écrira demain pour vous dire quel a été le résultat de sa visite. Elle va aussi s'informer d'une fille et je vais m'y intéresser de mon côté, mais je crois que c'est chose bien rare à Saint-Hyacinthe : une bonne fille qui a demeuré ici et qui aurait bien fait votre affaire, je crois, est partie pour les États il y a une quinzaine de jours. C'est la maladie générale ici, comme celle d'apprendre à coudre l'est à Montréal.

Les enfants, surtout Henriette et Alice, se réjouissent beaucoup de l'idée que vous serez si près. Alice voulait écrire à Adine pour le lui dire, mais je l'en ai détournée, vu que j'aurais été obligée de faire la moitié de la correspondance. Je lui ai dit que je ferais sa commission.

Il paraît que M. de Lorimier se marie bien définitivement mardi prochain; il est fâcheux que vous veniez si tard, vous auriez été de la noce. Le père Desforges va être si content du beau mariage de sa fille, qu'il sera des plus aimables. Vous allez venir dans un bon moment, vous verrez.

Il n'y a rien de nouveau ici, depuis votre départ. Nous avons fait nos exercices de la semaine sainte, aussi dévotement que possible et, pour décarêmer ma tante Louisa, je lui ai montré à jouer au *bésigue*<sup>122</sup>, mais je crois qu'elle a passé l'âge de la passion pour les cartes.

M. Désaulniers continue à aller de mieux en mieux, il a pu descendre à la chapelle de l'hôpital hier, pour entendre la messe. Le docteur dit qu'il restera faible longtemps et incapable de s'occuper à rien de sérieux, puis qu'une autre attaque l'emporterait.

Il paraît que l'on s'ennuie de M. Bourassa au collège. C'est M. Dufresne qui disait cela à ma tante Papineau hier, en demandant quand il devait revenir.

Vous m'avez laissée avec les *Oiseaux*, un morceau de Gottschalk, la *Marche de nuit*<sup>123</sup> qui me paraît assez facile et que j'aime beaucoup;

---

<sup>122</sup> Le *bésigue* : jeu de cartes, variété de cinq-cents.

<sup>123</sup> « La Marche de nuit » (1855) de Louis-Moreau Gottschalk. Aussi une version pour piano quatre mains. Compositeur et pianiste, né à La Nouvelle-Orléans en 1829, mourra à Rio de Janeiro en 1869. Réginald Hamel (1931-2010), *Louis-Moreau Gottschalk et son temps*, Montréal, Guérin, 1995, 645 p.

seulement je n'en ai que 12 pages; la treizième et suivantes, s'il y en a, manquent. Les avez-vous à Montréal ? Si oui, pourriez-vous me les envoyer samedi par M<sup>lle</sup> Lamothe ou Malhiot ? Ne vous dérangez pas pour la chercher, je parle pour le cas où vous l'auriez sous la main.

S'il vous reste aussi une minute au milieu de vos préoccupations et de vos préparatifs, voudrez-vous penser à m'apporter cette recette que vous savez. Je n'entrerai pas dans tous les détails. J'en ai perdu le droit, depuis que j'ai tant ri de cette pauvre M<sup>me</sup> Planté. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Nous avons eu une journée superbe, ça sent l'été encore une fois, vous verrez comme c'est beau le mois de mai à Saint-Hyacinthe.

En attendant le plaisir de vous y voir, je vous offre mes pauvres services pour tout ce que je pourrais faire pour vous ici.

Mes baisers affectueux à mon oncle, à cousine Ézilda, à M. Bourassa, aux enfants, et mille choses à tous, aussi de la part de maman.

Votre cousine dévouée.

Fanny



À Honorine Papineau

S.d.

[Petite-Nation, juin 1868]

Ma chère maman,

Je vole un morceau du papier d'Henriette, qui d'ailleurs ne pourrait couvrir toute cette feuille de papier. J'ai reçu votre lettre hier; il était temps qu'elle m'arrivât, j'avais hâte d'avoir de vos nouvelles, moi aussi. J'avais calculé que vous m'écrieriez dimanche : je n'ai pas été désappointée.

Un mot d'Azélie à son papa, aujourd'hui, nous dit que vous n'avez pas été bien. Les chaleurs excessives auront augmenté les douleurs d'estomac dont vous commencez à souffrir lorsque je suis partie. C'est cela, n'est-ce pas ? Votre lettre ne m'en dit pas un mot. J'espère au moins que vous allez prendre le temps de vous soigner comme il faut. Ézilda est beaucoup mieux de sa dyspepsie cet été : elle attribue cela au traitement de Joe avant son départ de Montréal. Je voudrais qu'il pût vous soulager aussi...

Azélie s'annonce pour demain et M<sup>me</sup> Papineau avec sa famille pour la fin de la semaine; je me rendrai à Papineauville vendredi pour laisser la place aux nouveaux arrivants, puis pour passer quelque temps avec mémé, que je n'ai vue que trois fois encore en visite. Mon oncle Mackay vient à Montebello demain. J'enverrai par lui une partie de mon bagage. Un peu de pluie hier est venu rafraîchir les plantes brûlées par le soleil ardent de la semaine dernière. Les fleurs ici sont dans un état pitoyable, tout est séché, le gazon est jauni comme à la fin d'octobre. Ézilda dit n'avoir jamais vu pareille sécheresse. Elle a duré ici, sans interruption, depuis six semaines. Il faudrait une pluie de trois jours pour que tout reverdisse.

Je suis montée à cheval deux fois depuis mon arrivée; j'y trouve un grand plaisir assaisonné de beaucoup de fatigue. Mais enfin on n'a rien sans peine. Ella m'assure que je ferais en peu de temps une écuyère très hardie.

Rosalie est partie pour Ottawa après-midi avec son mari. Nous les avons escortés à cheval jusqu'au quai où nous nous sommes avancés. Le domestique tenait la bride et les chevaux se cabrant un tout petit peu, pour montrer que nous pouvions nous tenir comme il faut. Les passagers et l'équipage du quai Victoria paraissaient émerveillés. Assurément, nous n'avons pas manqué notre effet.

Je vais écrire un peu à ma tante Louisa, à qui je l'ai promis. Elle doit venir la semaine prochaine, et il faut que je me hâte de tenir ma parole. Henriette veut écrire encore à Alice pour lui donner ses nouvelles. Elle est toujours raisonnable.

Adieu. Amitiés, compliments, becs, enfin mille choses à qui de droit. Je vous embrasse.

Votre fille affectionnée.

Fanny L.

P.-S. J'ai oublié mes broches à cheveux. Envoyez-les par tante Louisa.



À Honorine Papineau

Montebello, 3 juillet 1868

Ma chère maman,

J'ai passé ces deux jours-ci dans un délicieux *farniente*, rendu presque nécessaire par l'excessive chaleur qu'il a fait depuis que nous sommes à Montebello. Nous sommes arrivées saines et sauvées à la station Bonaventure où M. Loranger et Joe nous attendaient. Je suis allée avec le premier, puis, après avoir fait mes emplettes, j'ai été faire une visite chez M. Beaudry. J'ai trouvé M<sup>me</sup> Beaudry extrêmement changée : la maladie a certainement fait des progrès très rapides depuis le commencement de mai. Elle marche pourtant encore partout dans la maison. M<sup>me</sup> A. Papineau était venue dans la matinée réclamer Gustave que Papineau voulait avoir. Nous l'avons envoyé dans les petits chars et il nous a rejoints à la gare le mardi matin avec Ella, qui est montée en même temps que nous. Mon oncle Casimir est venu m'y rencontrer, il m'a dit que Godfroy pourrait prendre sa vacance quand il voudrait, parce qu'ils auraient autant d'ouvrage au bureau dans un temps de la vacance comme dans l'autre, et que si ma tante Louisa désirait qu'il monte avec elle, elle n'aurait qu'à lui écrire quelques jours d'avance. Dites-lui ceci, s'il vous plaît.

Il faisait une chaleur accablante pour monter mardi; toute notre caravane, petits et grands, en étaient accablés, mais les premiers oublièrent leur fatigue en mettant le pied dans la maison. Henriette s'est bien reconnue partout et elle vous fait dire qu'elle n'a pas regret d'être venue. Elle embrasse de tout son cœur son papa, Alice, Arthur et ma tante Leman, et « j'écrirai lundi, me dit-elle au moment où j'écris; dis-leur que j'ai été à cheval. »

Ils sont montés à cheval hier matin, Gustave et elle, avec le domestique bien entendu. Elle n'a pas été fatiguée du tout. Je n'en puis dire autant, car je me sens encore toute brisée d'une promenade faite avant-hier. Ella est très bonne écuyère et elle va me donner des leçons. Elle a apporté sa selle et son amazone; moi, je prends celle d'Ézilda. Nous nous proposons de monter souvent ensemble, si la chaleur cesse un peu.

Ézilda est bien. Mon oncle se dit fatigué et accablé par la chaleur plus qu'il n'a coutume de l'être; il est un peu changé. La petite baby a été bien contente de revoir son petit frère. Elle ne voulait pas le laisser du tout, la première soirée, elle le tenait constamment par la main et le suivait partout. Elle est très bien, grasse et de bonne humeur, et jolie comme un cœur. Mon oncle Mackay est venu hier travailler avec mon oncle Papineau et ignorait que je fusse arrivée. Il dit que mémé vieillit beaucoup, mais qu'elle est assez bien, ainsi que tous les autres. Je crois que nous irons leur faire une visite après-midi, quoique la journée promette d'être bien chaude encore. Je vous laisse, la cloche du déjeuner m'appelle. Je vous embrasse tous.

Votre fille affectionnée.

Fanny



À Honorine Papineau

S.d.

[Papineauville, août 1868]

[ ] J'ai reçu la grenadine<sup>124</sup> intacte, ainsi que tout le reste. La robe d'Henriette fait très bien. Elle l'a mise jeudi pour aller passer l'après-midi à Montebello. Je pense y retourner lundi ou mardi passer deux ou trois jours. Azélie veut m'envoyer chercher pour lui tenir compagnie, après le départ de M<sup>me</sup> Lippé<sup>125</sup> et en l'absence de son mari, qui est retenu à Montréal pour plus d'une semaine encore pour surveiller les ouvriers. La maison est bien avancée, à ce qu'il paraît. Azélie est *à peu près* décidée à rester à Montréal pour sa maladie<sup>126</sup>, pas en pension, elle n'en peut trouver, mais dans la maison de la rue du Champ-de-Mars. Elle a écrit à l'une des sœurs de son mari, M<sup>me</sup> Ranger<sup>127</sup>, pour qu'elle vienne passer ce temps-là avec [elle]. Si elle ne peut l'avoir, elle ira chez les Desforges.

M<sup>me</sup> Lippé devait partir hier pour retourner à Philadelphie, mais le bateau n'est passé qu'à six heures du soir à cause de la fumée, et je suppose bien qu'elle ne s'est pas embarquée, comme elle voyage seule avec sa nièce. Le feu est partout, la fumée est tellement forte que l'on ne peut voir à trois arpents devant soi. Le feu est à l'entrée du domaine et, mercredi, chez mon oncle Papineau, ses hommes ont été obligés de charroyer de l'eau pour éteindre le feu qui avait été mis par des étincelles. J'étais avec Godfroy pour aller à Montebello; nous n'en sommes partis

---

<sup>124</sup> Grenadine : vêtement en soie.

<sup>125</sup> M<sup>me</sup> Lippé est Augustine D'Arcy (?-1890). À Philadelphie, en 1856-1857, Azélie s'était liée d'amitié avec Augustine D'Arcy, musicienne, qui vivait à la même pension que la famille Papineau. 83 lettres d'Augustine D'Arcy à Azélie ont été conservées : BANQ-Q,P417/12 ; 6.3.1 Azélie Papineau, *Vertiges, Journal, 1867-1868*, Montréal, VLB éditeur, 2018.

<sup>126</sup> Sa maladie : en prévision de son accouchement le 1<sup>er</sup> septembre 1868 (son fils Henri, le dernier de la famille Bourassa).

<sup>127</sup> M<sup>me</sup> Ranger est Geneviève Bourassa (1815-1903), fille de François Bourassa et de Geneviève Patenaude; donc sœur de Napoléon Bourassa et belle-sœur d'Azélie Papineau. Veuve d'Hubert Sénécal, elle a épousé (L'Acadie, paroisse de Sainte-Marguerite de Blairindie, 18 juillet 1835) François Ranger, marchand. M<sup>me</sup> Ranger est veuve depuis 1857.

qu'à huit heures. Il faisait brun. Nous apercevions de tous côtés de grandes lueurs, comme autant d'incendies, c'était d'un beau effrayant. À quelques endroits, la terre était tellement embrasée près du chemin qu'en passant en voiture, on sentait la chaleur à la figure. Les habitants ont défait leurs clôtures et veillent pour préserver leurs grains. Hier, nous avons eu trois ou quatre orages dans la matinée, ça a dû faire un peu de bien.

Je m'embarquerai de Montebello pour Ottawa vers la fin de la semaine prochaine, pour une couple de jours. M<sup>me</sup> Trudeau m'a fait inviter encore par ma tante Mackay, et quoiqu'elle me gêne un peu, j'aimerais bien à y aller. L'idée sourit aussi à Henriette. Je ne manquerai pas d'aller à Hull. J'ai écrit hier à ma tante Louisa, lui parlant de mes projets. Si je savais qu'elle dût venir bientôt, je remettrais ma promenade pour la faire en même temps qu'elle. Je crains qu'elle n'ait pas ma lettre à temps, le bateau ayant été retardé hier par la fumée. Si elle [est] à Saint-Hyacinthe, demandez-lui de m'écrire à Montebello d'ici à vendredi prochain.

Dites à Francis et à Marie que je leur écrirai le qualificatif de *sans-cœur*. M'étant appliquée pour la *moindre peccadille*, je me fais fort de me disculper.

Je vous remercie pour toutes les nouvelles que vous me donnez, d'autant plus que je sais que vous n'aimez pas à écrire.

Mille bonnes choses à M. Dessaulles et bien des baisers aux enfants. Henriette dit souvent qu'Alice et Arthur s'amuseraient bien s'ils étaient à sa place. Des amitiés, des baisers de tous et pour tous.

Votre fille affectionnée.

Fanny



À Honorine Papineau

Montréal, 13 août 1868

Ma chère maman,

Je suis descendue seule hier et suis arrivée saine et sauve à la station Bonaventure où j'ai trouvé Joe qui m'attendait depuis deux heures. Le bateau s'était échoué en accostant à L'Original, et il a fallu perdre plus d'une demi-heure à le dégager. J'ai laissé tout le monde bien à la Petite-Nation dans les différentes familles, et ai trouvé celle de Montréal mieux que les mauvaises nouvelles de la semaine dernière ne pouvaient permettre de l'espérer. M<sup>me</sup> Beaudry est sortie hier en voiture et je l'ai trouvée, hier soir, à souper dans la salle à dîner. On ne dirait pas, à la voir, qu'elle a reçu l'extrême-onction il y a à peine huit jours. Ce matin, elle a donné ses ordres pour le marché et est à coudre dans le moment. C'est du moins un moment de répit qui va permettre à ses enfants de se reposer. J'ai trouvé Joe maigri et changé. C'est une rude saison qu'il a eue à traverser. La petite Ida est en pleine convalescence, mais elle a quelques petits caprices de malade : elle voudrait avoir du sucre mou et s'attendait bien hier que j'allais lui en emporter. Emma a essayé d'en faire avec leur sirop, mais elle l'a manqué et Ida dit qu'il n'y a que le sirop de Saint-Hyacinthe qui soit bon. Y aurait-il moyen que vous lui en fassiez un moule et que vous l'envoyiez au magasin par la prochaine occasion ? Je lui ai dit que je n'étais pas venue de Saint-Hyacinthe mais que j'allais écrire pour vous en demander. Elle a paru contente. Elle se lève et s'habille maintenant, et ce matin elle a voulu descendre déjeuner avec nous.

M<sup>me</sup> Bourassa n'est pas bien. Elle a mal supporté la fatigue d'une installation dans une maison fermée depuis plus de trois mois. Elle n'a encore ni fille, ni garde-malade. Elle a pris une femme de journée qui lui fait un peu de cuisine. Je vous assure qu'elle fait pitié. Elle demande que vous lui envoyiez demain, par l'express, une caisse restée chez Desforges et une valise de linge. Je ne peux vous dire si cette valise est là aussi, ou bien si elle l'a laissée chez M. Dessaulles. Je ne me rappelle pas si elle me

l'a dit. Faites adresser cela : M. Bourassa, N° 1 Place Pratt, coin des rues Bonsecours et Champ-de-Mars.

J'ai vu ma tante Louisa hier soir, ainsi que cette pauvre M<sup>me</sup> Beaudry, inutile de dire dans quel état je l'ai trouvée. Ma tante Louisa a dû partir ce matin avec ma tante Dessaulles, que je n'ai pu aller voir, étant arrivée si tard. M<sup>me</sup> Thompson<sup>128</sup> a eu un beau garçon, mardi soir, vers 11 heures. Elle est assez bien; c'est Joe qui l'a assistée.

On me dit que ma tante Laframboise est en ville. Je vais tâcher de la voir pour lui remettre cette lettre. Je me rendrai à Saint-Hyacinthe samedi, contente d'y arriver, quoique j'aie fait une très jolie promenade.

Adieu, ma chère maman, mille choses à M. Dessaulles et à tous les parents. Au plaisir de vous revoir.

Votre fille affectionnée.

Fanny Leman



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 24 août 1868

Ma chère Azélie,

Augustine nous est arrivée samedi, heureuse et raisonnable comme une grande fille. J'étais allée à sa rencontre et quoique ma tante Laframboise l'eût aussi envoyé chercher, je l'ai prise avec moi au grand chagrin d'Amélie. Leur maison était déjà remplie : Rosalie et son mari, Caroline Dessaulles et Caroline Coffin, puis d'ailleurs la petite Henriette

---

<sup>128</sup> À Montréal, le 12 août 1868, est baptisé John Gordon Thompson, fils de Toussaint Thompson, imprimeur, éditeur, et de Marie-Louise-Antoinette Malhiot. Le parrain est Louis-Antoine Dessaulles, et la marraine, Charlotte Gordon-Papineau, épouse de Denis-Émery Papineau, notaire.

comptait beaucoup sur la compagnie de sa cousine; elles se voisineront toutes ensemble.

Augustine m'a donné de bonnes nouvelles de vous, c'est-à-dire que M<sup>me</sup> Ranger était rendue, puis que vous aviez enfin une fille. Je vous assure que pour le moment il n'y a pas moyen de s'en procurer ici. M<sup>me</sup> Chagnon dit que celle dont elle vous avait parlé ne s'engagerait pas à Montréal, quand même sa mère serait mieux ou morte. Néanmoins je vous ai promis de vous en chercher une, je ne l'oublierai pas et vous écrirai aussitôt qu'il se présentera une bonne chance.

Maintenant, parlons de la laine pour votre matelas. Je suis allée chez M<sup>me</sup> Desmarteau prendre toutes mes informations. La laine coûte à présent 30 à 36 sous la livre, elle augmentera de prix avec la saison. Il faut donner 4 sous la livre pour la faire carder, puis six sous pour le crin qui coûte deux chelins la livre. Il vous faudrait 35 livres pour faire un bon matelas pour un lit double : 20 de laine et 15 de crin, et 9 verges de coutil ayant presque [une] verge de large. Ensuite, M<sup>me</sup> Desmarteau chargerait deux piastres et demie de façon et vous auriez un écu à payer pour l'express. Vous pouvez calculer, d'après tout ceci, si vous l'auriez à meilleur marché chez les meubliers ou en le faisant faire à la Providence. Dans tous les cas, n'oubliez pas que je suis à votre service : je puis me charger d'avoir tout ce qu'il faut ici, si vous le désirez.

M. Dessaulles est allé à Saint-Ours samedi; il devait revenir hier soir, mais nous l'avons attendu inutilement jusqu'à 11 heures. Je l'attends ce matin, car il a demandé du monde pour dîner ce soir, et je n'aimerais pas être seule pour faire les honneurs de la table. Il est fortement tenté de faire le voyage de New York avec M. G. Lamothe, qui part mercredi pour y passer une semaine. Je crois qu'il va s'y décider. C'est pour le coup que je serai maîtresse de maison pour vrai!

Les Laframboise vont tous partir la semaine prochaine, ainsi que M<sup>me</sup> Lamothe. Augustine me dit qu'elle va retourner avec eux parce qu'elle va entrer au couvent le 1<sup>er</sup> de septembre. Je suppose que je ne devrai la renvoyer qu'au cas où j'aurais de bonnes nouvelles de vous. Elle m'a dit

qu'elle était bien contente de retourner pensionnaire. J'ai été surprise de la trouver si résignée.

M<sup>me</sup> Abbott est passée ici la semaine dernière, en route pour l'Angleterre où son mari est envoyé par le Grand-Tronc. Elle amène sa petite infirme pour la faire traiter à Londres ou même à Paris. Henriette est revenue en même temps qu'elle. Charles Starnes est chez M. Sicotte depuis deux mois la semaine dernière. Il a failli mourir d'une attaque de paralysie. Quoiqu'un peu mieux, ces jours derniers, il ne peut tout au plus que traîner quelques semaines<sup>129</sup>.

Mon oncle [Louis-Antoine] Dessaulles est arrivé ici hier matin et a donné, le soir, sa dernière lecture sur le fanatisme protestant en Irlande. Ses affaires avec monseigneur ne sont pas encore réglées. Il doit aller le voir à son retour mercredi. Je crains bien qu'une entente à l'amiable ne soit pas possible avec leurs prétentions réciproques.

M<sup>me</sup> Chagnon m'a dit de vous exprimer sa sympathie, d'autant mieux sentie qu'elle commence elle-même le grand voyage au terme duquel vous touchez. Elle n'est pas bien du tout. Inutile de vous demander comment vous êtes, pauvre cousine. Je devine que dans le moment il vous est bien difficile de goûter le repos du corps ou de l'esprit, mais j'espère toujours que le bon Dieu va vous accorder tout le courage dont vous avez besoin dans les circonstances où sa volonté vous a placée. Mes pauvres prières ne vous manquent pas, mais vous devez compter sur un secours plus efficace que celui que les miennes pourraient vous obtenir.

Adieu, bonne Azélie, embrassez votre cher mari pour moi, et croyez bien à l'affection de votre dévouée amie.

Fanny




---

<sup>129</sup> Charles William Starnes (1821-1868), né à Montréal, notaire, est décédé à Saint-Hyacinthe le 9 novembre 1868, fils des défunts Benjamin Starnes, marchand, et Élisabeth Mainville.

À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 31 août 1868

Ma chère Azélie,

Toute la semaine j'ai attendu de vos nouvelles, pas par vous-même mais par Joe. Votre lettre me fait voir que je n'ai qu'à recommencer la même chose cette semaine. Pauvre cousine! je comprends que vous trouvez le temps long et que vous avez hâte que tout soit fini<sup>130</sup>. Le bon Dieu va vous donner de la force et du courage, je l'espère. J'ai fait ce que vous me demandiez : je suis allée au Précieux-Sang hier, où j'ai demandé la Sœur Raymond, n'osant m'adresser directement à la supérieure. La portière m'a répondu que les religieuses étaient en retraite. Alors je lui ai dit que vous vous recommandiez aux bonnes prières de la Sœur Caouette tout particulièrement ces jours-ci; qu'elle vous avait promis de ne pas vous oublier et que c'était le bon temps de se rappeler cette promesse. La portière, qui est une gentille petite sœur, m'a dit qu'elle vous connaissait et qu'elle n'oublierait pas votre commission pour leur sainte supérieure.

J'ai vu la Sœur Demers, toujours gaie et riieuse. Augustine et Henriette sont allées la voir trois fois. Elle dit qu'elle a été bien amusée de leur caquet. Elles ont passé une partie de l'après-midi au couvent hier. J'ai promis à votre nièce de lui communiquer les premières bonnes nouvelles que j'aurais de vous. M<sup>me</sup> E. Leclair était sortie lorsque je suis allée la voir. Je vais tâcher de la rencontrer pour lui parler. L'autre jour, je l'ai entrevue en sortant de l'église le soir. Je l'ai cherchée pour lui demander comment elle était, mais j'ai été séparée d'elle par la foule et n'ai pu la retrouver.

M<sup>me</sup> Buckley n'est pas encore de retour, la belle saison se prolonge tellement qu'elle n'est pas pressée de revenir, je suppose. Sa petite fille, celle que les vieilles tantes élèvent, va entrer pensionnaire au couvent demain.

---

<sup>130</sup> La naissance de Henri Bourassa, qui arrivera bientôt.

Augustine m'avait dit samedi matin qu'elle était décidée de retourner aujourd'hui, pour rentrer au couvent demain et ne pas manquer ses bonnes notes de récompense. Elle dit à tout le monde ici qu'elle aime bien le couvent, comme vous dites, c'est pour vous une compensation au chagrin de la voir éloignée de vous. Je comprends que vous vous soyez ennuyée d'elle. Elle est charmante et si raisonnable que j'en ai été étonnée. Rosalie retourne à midi et va se charger de la laisser chez vous en passant, dans le cas où son papa n'aurait pu aller à sa rencontre. M<sup>lle</sup> Desforges prétend que Gustave n'a pas laissé son canot d'écorce à la pension. Elle m'a fait dire hier soir qu'elle l'avait cherché inutilement, qu'elle ne l'avait vu nulle part depuis votre départ.

Maman doit revenir à Montréal avec ma tante Louisa mercredi ou jeudi. Elle ira voir mon oncle Toussaint, et ensuite je vais recommencer mes classes au milieu de la semaine. Ma tante Laframboise part mercredi. M<sup>me</sup> Lamothe attendra à la semaine prochaine, si la chaleur continue. Loulou n'entrera au pensionnat que le 16.

Je vais vous dire adieu, bonne cousine, en vous souhaitant de nouveau : courage. Le bon Dieu ne vous abandonnera pas, soyez-en sûre, vous méritez ses grâces; puis il y a bien des bonnes âmes qui prient pour vous. N'ayez donc pas peur de me parler de vous-même. Ne savez-vous pas encore que tout ce qui vous touche intéresse votre cousine Fanny ?

J'embrasse votre bon mari dix fois pour une.



À Honorine Papineau

Saint-Hyacinthe, 4 septembre 1868

Ma chère maman,

Je suppose que ma lettre contenant les projets de mon oncle Dessaulles est arrivée trop tard et que vous étiez convenue depuis

quelques jours, avec mon oncle Toussaint, de débarquer à Sainte-Anne. J'espère que vous vous êtes rendue sans encombre et que vous avez trouvé tout le monde bien à l'Île Bizard. Quant à en revenir, je pense bien que M. Caisse vous renverra mener à Montréal. S'il ne le peut pas à l'époque où vous désirerez revenir, je suis bien sûre que mon oncle Dessaulles ira vous chercher, si vous voulez le prévenir, car il désire voir mon oncle Toussaint.

Devinez qui est arrivé ici mercredi soir ? Nancy avec sa petite Rosalie; elle a laissé Émilie avec sa grand-mère où elle est rendue depuis trois semaines. Le baby est resté avec son papa et une bonne fille à laquelle il est bien attaché, de sorte que Nancy n'est pas du tout inquiète : elle doit passer une douzaine de jours ici, puis elle ira probablement à Montréal, si ma tante Zéphirine est de retour d'Ottawa. Je suppose que vous vous rencontrerez là, Nancy l'espère du moins. Elle a été bien désappointée de vous voir absente de Saint-Hyacinthe. Francis ne lui avait pas écrit votre départ.

La petite Rosalie est bien portante, c'est une jolie enfant. Il n'y a pas beaucoup de nouvelles ici. Tous les étrangers partent ou sont déjà partis. Je ne commencerai mes classes que lundi; les enfants ont hâte que vous reveniez, ils trouvent que je ne leur tiens guère compagnie, surtout le soir, *Caro* étant ici, je sors encore plus souvent que d'habitude.

J'ai écrit à ma tante Louisa, à Montréal, des nouvelles de ses enfants qui sont toujours bien.

M. Dessaulles se rappelle au bon souvenir de mon oncle Toussaint et présente ses respects à M. Caisse. Je joins les miens, ainsi que des amitiés à M<sup>lle</sup> Caisse, j'embrasse la bonne vieille Julie<sup>131</sup>, et vous, je vous aime de tout mon cœur.

Votre fille dévouée.

Fanny

---

<sup>131</sup> Julie Rivard, servante du curé Médard Caisse. Elle avait 40 ans en 1861.



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 4 septembre 1868

Ma chère Azélie,

J'apprends la bonne nouvelle par un mot de ma tante Louisa, et je ne veux pas aller me coucher sans m'en réjouir avec vous et vous en féliciter. J'étais inquiète depuis plusieurs jours, le temps me semblait long, et naturellement il vous durait plus qu'à moi.

Ma tante ne me donne aucun détail, je ne sais pas seulement quel jour vous est arrivé votre beau garçon, mais j'espère que Polyxène va m'écrire, car je ne veux pas attendre lundi pour savoir comment vous avez été et comment vous vous trouvez à l'heure qu'il est.

Je vous souhaite le calme et le repos, maintenant que vous avez dû épuiser votre courage.

J'attends ma tante Papineau avec impatience. Bien que je me trouve en bonne et joyeuse compagnie, il ne me semble pas naturel d'être à Saint-Hyacinthe sans elle ni maman.

Je vais recommencer mes classes lundi. M. Dessaulles a voulu prolonger un peu mes vacances et celles des enfants. Nous allons tous reprendre avec ardeur.

Je suis venue seulement vous dire que je vous aime bien et que je suis heureuse de voir que vous avez fini votre grande affaire. Il est tard, je ne puis faire une longue lettre ce soir, et, demain samedi matin, je prévois que je n'aurai pas le temps d'écrire.

Bonsoir et adieu! Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que l'heureux papa et le beau garçon.

Votre cousine amie.

Fanny



À Honorine Papineau

Saint-Hyacinthe, 16 septembre 1868

Ma chère maman,

Il fait un temps affreux ce matin. Je ne sais si Nancy va se décider à partir. Je vais toujours écrire et je m'allerai ma lettre si elle attend à demain. J'espère que vous vous serez décidée de faire arranger vos dents et d'avoir un dentier. *Je suis riche* cette année, je vous ferai moins de dépense, vous pouvez en faire les frais. Je me réjouis en pensant comme je vais vous trouver belle en vous apercevant avec des dents.

M. Dessaulles vous fait demander d'acheter une pièce de *braid* de soie noire, pour bordure de veste. Puis il y a une grande réduction sur les étoffes d'hiver chez M. Beaudry; vous pourriez peut-être m'acheter ma robe, mérinos ou rep violet, je ne m'occupe pas de ce qu'il pourrait y avoir cette année de plus nouveau. J'aimerais seulement que la nuance fût bonne. Qu'en pensez-vous ? Puis si vous voyez quelque cravate en dentelle bon marché, achetez-m'en donc une.

Je ne vois pas qu'il y ait besoin de rien pour les enfants à présent; vous savez ce qu'il leur faudra à l'automne.

Je ne vous attends guère samedi avec Nancy. Bien qu'elle pense vous ramener, vous avez dû passer bien du temps à vous faire arranger les dents et n'aurez pas eu celui de faire vos visites. Dans tous les cas, tout va bien ici, les enfants répètent qu'ils ont bien hâte que vous arriviez, mais ça n'est pas nouveau.

J'ai renvoyé par Caroline les *Semaines des enfants*<sup>132</sup>; rapportez donc une couple des N<sup>os</sup> suivants. Mille choses de tous et à tous.

Très à la hâte. Je suis à mon école.

---

<sup>132</sup> *La Semaine des enfants*, périodique hebdomadaire contenant des images et des lectures à la fois amusantes et instructives. Publiée à Paris, Chez Lahure, de 1857 à 1876.

Votre fille affectionnée.

Fanny



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 12 octobre 1868

Ma chère Azélie,

Il y a bien longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles. Je suppose que la meilleure manière d'en avoir de certaines, c'est de vous en demander à vous-même. Je ne me contente pas, pour vous, de l'expression banale « Ils sont tous bien », qui m'a été répétée successivement par les quelques personnes de la famille qui sont passées par Montréal dernièrement.

D'abord, comment êtes-vous en filles ? Ce doit être votre première préoccupation de maîtresse de maison. J'ai vu que la petite Fredette était revenue. Vous a-t-elle fait quelques grosses sottises ou bien l'avez-vous envoyée seulement parce que vous en aviez trouvé une plus capable ? Nous nous sommes souvent inquiétées de cela, ma tante Louisa et moi.

On m'a dit que votre beau garçon était très bien, est-ce vrai ? Vous laisse-t-il un peu de repos, la nuit, chose si nécessaire à votre santé ? Puis votre maison, songez-vous à y entrer cet automne ? J'espère que pour aucune considération vous ne vous y rendez si tout n'est pas bien sec : ce serait bien imprudent de votre part. Enfin, je voudrais savoir tout cela, et bien d'autres choses encore, sur votre compte, et j'espère que si vous pouvez trouver un moment, vous me direz bien longuement, sans craindre les détails, tout ce qui vous tracasse ou vous occupe dans le moment.

Je ne sais ce que je puis vous dire de vos amies et connaissances de Saint-Hyacinthe. Ma tante Louisa ira à Montréal dans quelque temps, je

lui conseille d'attendre au mois de novembre. Sa pauvre sœur<sup>133</sup>, à cette époque si triste, aura bien besoin de toutes les consolations et les distractions possibles. Joe nous a écrit qu'elle ne voulait pas sortir du tout : elle a été si courageuse, les premiers temps de son chagrin, qu'il n'est pas surprenant qu'il y ait maintenant chez elle une réaction bien pénible : elle aura bien des moments affreux à passer, la pauvre dame, avant que *le temps* n'ait un peu cicatrisé sa blessure.



*Joseph Beaudry, époux d'Émilienne Trudeau*

M<sup>me</sup> Buckley n'est pas encore de retour de Québec. M<sup>me</sup> St-Jacques m'a dit qu'elle l'attendait depuis longtemps, mais elle ne savait à quelle cause attribuer son retard si prolongé. Je suis allée deux fois voir M<sup>me</sup> E. Leclère : on m'a toujours dit qu'elle était sortie. Il paraît qu'elle ne veut recevoir personne et qu'elle se désole continuellement. Son mari ne fait rien et ils

---

<sup>133</sup> Sa pauvre sœur, Émilienne Trudeau, vient de perdre son mari, Joseph Beaudry (1818-1868), marchand à Montréal, le 13 juillet 1868.

sont dans la misère tout à fait. Je l'ai rencontrée dans la rue, l'autre jour, elle m'a saluée avec son sourire triste. Elle était avec une dame étrangère, sans quoi je lui aurais parlé.

Mais je ne vous entretiens que de sujets tristes. Ce n'est peut-être pas ce qu'il vous faut. Je vais prendre une autre corde. Imaginez-vous que le père Desforges commence à trouver que ses filles se marient trop vite! Cette fois, c'est le tour de l'aînée, qui se marie à la fin du mois avec M. Resther<sup>134</sup>, frère cadet du jésuite<sup>135</sup>. C'est un excellent garçon, qui gagne bien sa vie, sans être riche. Il est veuf depuis trois ans et a quatre enfants. Il paraît que M. Desforges faisait quelques difficultés pour donner son consentement, mais M. de Lorimier<sup>136</sup> qui est maintenant admis au conseil de famille, l'a décidé en lui disant que toutes ses filles ne pouvaient espérer d'aussi *bons partis* que Caroline! N'était-ce pas concluant ? La jeune femme est toujours malade; elle a encore plus *besoin de courage* que le jour de son mariage. Puis il paraît que M. Resther a promis à la cadette de lui trouver aussi son mari : un de ses amis qui cherche, à ce qu'il paraît.

Gustave a recommencé sa classe, je suppose, et Augustine, comment fait-elle cette année ? Moi, je suis assez contente de mes élèves, quoique j'aie allongé un peu les devoirs. Je n'irai pas en ville avant l'hiver, il faudra que vous veniez me voir à Saint-Hyacinthe.

---

<sup>134</sup> Jean-Baptiste Resther (1831-1896), fils de Jean-Ignace Resther, maître entrepreneur, et de Marie-Louise Comte/Lecomte. Entrepreneur, architecte, de Montréal, veuf de Mélodie Chagnon-Larose, il épouse (Saint-Hyacinthe, cathédrale, 27 octobre 1868) Cordélia Desforges (1833-1894), née à L'Acadie, fille de Gédéon-Ménéippe Desforges, jadis aubergiste, et d'Émérance Matte. Présence de Louis-Gustave de Lorimier.

<sup>135</sup> Ignace-Jean-Zéphirin Resther (1823-1893), né à Montréal, fils de Jean-Ignace Resther, charpentier, et de Marie-Louise Lecomte, ordonné prêtre en 1846. Curé à Saint-Hyacinthe (1852-1858), puis à la cathédrale de Saint-Hyacinthe (1860-1862). Jésuite en 1867, prédicateur de retraites partout au Québec pendant plus de vingt ans. Il est officiant au mariage de Cordélia Desforges et à celui de Caroline Desforges. DC.

<sup>136</sup> Louis-Gustave de Lorimier (ca1808-1880), fils de François-Marie Chevalier de Lorimier et de Marie-Josèphe Boulet, protonotaire à Saint-Hyacinthe, veuf de Marie-Anne Kipp, a épousé (Saint-Hyacinthe, cathédrale, 30 juin 1868) Caroline Desforges, fille de Gédéon-Ménéippe Desforges et d'Émérance Matte.

Maman est assez bien, sauf un rhume obligé à cette saison. Elle vous fait mille amitiés. J'envoie à M. Bourassa une paire de gants qu'il a laissée à son dernier voyage. Je lui donne un bon baiser ainsi qu'au *petit* Napoléon et à Gustave. Pour vous, prenez ce qu'il y a de mieux en fait d'amitié dans votre cousine affectionnée.

Fanny L.



À Azélie Papineau

Saint-Hyacinthe, 17 octobre 1868

Ma chère Azélie,

Je ne sais comment vous remercier de votre aimable lettre, qui m'a amusée, intéressée, d'autant plus que j'y trouve la preuve que vous vous sentez assez bien, malgré les ennuis et les embarras dont l'énumération est très plaisante, telle que vous la faites mais qui ont dû vous être infiniment désagréables dans la pratique.

J'ai parlé à M. Dessaulles pour le beurre; il pensait voir aujourd'hui sur le marché l'homme qui lui fournit sa provision, mais il n'est pas venu, il viendra samedi prochain probablement. Allez-vous risquer de l'attendre ? Si vous n'en pressez pas, ce sera aussi bon, je pense. Sinon je parlerai bien au père Desforges.

M. Kierzkowski est venu hier chercher sa dispense qui lui est venue par le câble transatlantique. Il était radieux : il attend depuis plusieurs années un consentement aussi important pour son affaire que celui de la Cour de Rome. Il se marie<sup>137</sup> mercredi et part immédiatement pour faire son tour de noces en Europe.

---

<sup>137</sup> Alexandre-Édouard Kierzkowski (1816-1870), né dans le grand-duché de Poznan et baptisé en Pologne, ingénieur civil en France, s'établit au Canada en 1842. Il a épousé en

M<sup>me</sup> Buckley est arrivée mardi avec M<sup>me</sup> Frémont et ses enfants, M<sup>me</sup> Panet, M. et M<sup>me</sup> Beaubien, tous venus pour la profession religieuse de M<sup>lle</sup> Frémont<sup>138</sup> au Précieux-Sang. Je n'ai pas été tentée d'assister à la cérémonie, la chapelle est si petite qu'elle se remplit et *au-delà*, en pareille circonstance. Et comme on n'est jamais sûr *dessus ou dessous* qu'on est placé dans ces occasions, on fait mieux de s'en abstenir, quand on n'aime pas les *essences trop concentrées*. Il est vrai que quand on fait ses dévotions à la cathédrale, on n'a pas le droit d'être difficile, n'est-ce pas ?

M. Dessaulles part et je vous quitte en vous envoyant mille baisers et à M. Bourassa.

Votre cousine aimée.

Fanny




---

premières noces (Montréal, 15 mai 1845) Louise-Aurélie Debartzch, fille du seigneur Pierre-Dominique Debartzch et de Joseph de St-Ours; il épouse en secondes noces (Saint-Ours, 21 octobre 1868) Caroline-Virginie de St-Ours, fille de défunt François-Roch de St-Ours et de Catherine-Henriette Juchereau-Duchesnay. *DPQ*.

<sup>138</sup> Marie-Lucie-Hermine Frémont (1851-1873), baptisée à Québec, par Charles-Félix Cazeau, vicaire général, le 24 décembre 1851, fille de Charles Frémont, médecin, et de Marie-Cécile Panet; parrain: Charles Buckley; marraine: Alphonsine Panet. En communauté elle deviendra sœur Thérèse-de-Jésus. Marie-Paule Desjardins, *Dictionnaire biographique des femmes célèbres et remarquables de notre histoire*, Montréal, Guérin, 2007. Lucie Robert (2018), *Angéline de Montbrun ou la dissolution de l'utopie ultramontaine. Voix et Images*, 44 (1), 51–61. <https://doi.org/10.7202/1056363ar>

À Ella Papineau

Saint-Hyacinthe, 3 décembre 1868

Ma chère Ella,

Pour une fois du moins, j'aurai été exacte à remplir ma promesse, puisque me voilà à t'écrire, bien que je ne sois de retour de Montréal que depuis huit jours. J'espère que tu me sauras gré de cette ponctualité si en dehors de mes habitudes.

Il faut d'abord que je te félicite sur le succès de ta charmante soirée, dont j'ai rapporté les plus heureux souvenirs. Tout était si bien réussi, tableaux et costumes. Je n'entrerai pas dans les détails, il me faudrait mentionner tout ce que j'ai entendu dire de flatteur sur le compte de la gentille paysanne normande, et tu es *tant son amie* que ta modestie pourrait en souffrir pour elle.

Quel trouble cette jolie fête a dû vous donner, et comme M<sup>me</sup> Papineau devait être fatiguée, le lendemain, avant que tout ait été remis à sa place! Comme compensation, le contentement d'une maîtresse de maison qui voit que tous ses invités se sont parfaitement amusés, ne vous a pas manqué. J'ai donné mille et une descriptions de la soirée à mes amies ici; tous, jusqu'à Francis, sont venus m'en faire donner le récit : nos pauvres tableaux de Cendrillon ont été bien éclipsés.

Sais-tu que j'ai expié bien durement mon ambition : ma royauté de bal m'a obligée de passer une journée en ablutions et frictions pour faire disparaître la poudre dont mes cheveux étaient remplis. Ils sont restés cendrés pendant plusieurs jours.

Je n'ai pas revu M<sup>lle</sup> Lamothe depuis mon retour, mais je sais qu'elle aussi était enchantée de sa soirée, car sa maman m'a dit que chaque jour il lui en revenait quelque souvenir : sa sœur aînée est partie hier pour aller passer quelque temps avec M<sup>lle</sup> de Beaujeu qui, elle aussi, veut se faire religieuse. Ce sera la troisième de la famille qui aura eu cet héroïsme (sera-t-elle une zhéra ?).

J'ai chargé Louise de réparer une de mes gaucheries. En cas qu'elle l'aurait oublié, je vais t'en parler. J'ai changé un mouchoir de poche de dentelle contre le mien, qui était un peu dans le même genre, mais qui n'a jamais été lavé. Je ne sais si j'aurai fait cet échange dans la chambre de toilette ou bien plutôt au piano, avec M<sup>me</sup> Millette. Ça n'est pas important, et j'ai dit à Louise de ne t'en parler qu'au cas où tu l'aurais retrouvé; elle doit te rendre en même temps celui que j'avais emporté avec moi.

Je voudrais bien avoir quelque chose de joli à te raconter de Saint-Hyacinthe, mais nous sommes en grande disette de nouvelles locales. Moi, je fais de beaux discours parce que j'arrive de Montréal et que j'ai été tant amusée, mais ceci ne peut avoir grand intérêt pour toi. Je me dis qu'il faut que tu m'aimes bien pour tenir à notre correspondance, quand je suis si mal située pour faire une lettre passable. Cette pensée me console de ce que mon amour-propre peut avoir à souffrir en t'adressant un pareil griffonnage, auquel pour cette fois un *beau pâté* (qui m'attirerait un bon pensum si j'étais encore sur les bancs de l'école), puis une mauvaise plume et de l'encre trop épaisse viennent ajouter un *nouveau lustre*.

En terminant, je dois t'exprimer quelque apologie de ce que *mon ami* L. Laflamme<sup>139</sup> n'était pas en costume à ta soirée. Je lui avais fait dire de prendre celui de Plaisance. Mais il paraît que ces messieurs se font tant d'histoires entre eux qu'ils ne se croient plus quand, par hasard, ils disent la vérité. Léopold a cru qu'on voulait lui jouer un vilain tour et il s'est abstenu.

Maintenant je vais t'embrasser plutôt dix fois qu'une, et te prie de me rappeler bien affectueusement au bon souvenir de M. et M<sup>me</sup> Papineau.

Ta cousine amie.

Fanny

N'oublie pas de m'écrire, toi qui le fais si joliment.

---

<sup>139</sup> Léopold Laflamme (1848-1896), né et décédé à Montréal. Avocat, célibataire. Fils de Toussaint Lebœuf/Laflamme et de Marguerite-Suzanne Thibodeau.



À Ella Papineau

Saint-Hyacinthe, 26 décembre 1868

Ma chère Ella,

J'étais loin de m'attendre au joli cadeau que le *Merry Christmas* m'a apporté de ta part. Merci mille fois et pour le charmant éventail et pour le bon souvenir dont il est la preuve : tu sais combien j'y suis sensible. Il va me falloir apprendre de nouveau le langage de l'éventail pour me servir dignement de cet objet si utile entre des mains habiles J'ai oublié déjà, faute d'occasions, de pratiquer tes leçons de l'été dernier. Mais je te connais maîtresse indulgente, autant que patiente, et j'espère que tu voudras bien recommencer mon éducation quand j'irai à Montréal.

Je parlais justement de toi jeudi soir avec M. Dessaulles, à l'occasion d'*une chose* qui est toute une histoire, que je te conterai la prochaine fois que nous nous rencontrerons, et qui t'intéressera bien sûr, ça ne s'écrit pas.

Je n'ai pas insisté pour te faire mettre à exécution mon projet de nous réunir pour la vacance de Noël, Caroline et Louise ne devant venir que pour le bazar, j'ai cru que je pourrais trouver plus d'occasions de t'amuser quand il y aurait tout plein de jeune monde ici, que lorsqu'il n'y a que des *vieilles filles* comme moi. Je tâcherai de plaider assez éloquemment auprès de M<sup>me</sup> Papineau, pour qu'elle t'accorde un tout petit congé dans ce temps-là, et nous tâcherons d'en profiter le mieux possible.

Je me prépare à partir pour Montréal le 2 janvier : une de mes premières visites sera pour Bellerive assurément. Une invitation pour le bal des bacheliers, mercredi prochain, m'a été envoyée ici la semaine dernière. J'ai eu le courage de la refuser pour passer le jour de l'An en

famille. Et je m'en vante comme d'un trait d'héroïsme. Je crois que ce sera un bien beau bal, du moins pour le coup d'œil<sup>140</sup>.

Les D<sup>lles</sup> Malhiot vont jouer la comédie chez elles au commencement de janvier. J'ai refusé un rôle, ne voulant pas remettre ma promenade en ville, puis parce que je ne me sentais pas l'assurance nécessaire pour jouer. T'ai-je raconté que j'avais fait la haute d'un duo très simple pour un concert de charité ici, il y a deux ans, et que je m'étais trouvée tellement nerveuse, folle plutôt, que j'avais exécuté la moitié de mon morceau sans m'apercevoir que je tenais la pédale douce, et que l'auditoire n'y entendait rien. Tu ne me croyais pas de cette force, n'est-ce pas ? Depuis ce jour mémorable, j'ai pris la résolution formelle de me *reposer sur mes lauriers*.

Nous avons maintenant un *rink* [une patinoire] à Saint-Hyacinthe, sur l'étang de M. Cadoret. L'exercice du patin étant rien moins que gracieux, de la façon dont je le pratique (je n'avance que du pied droit), je me suis abstenue jusqu'à présent d'y prendre *mes ébats*. Nous devons y avoir une grande mascarade la semaine prochaine, avec illumination, bande de musique, etc.

Maman et M. Dessaulles se joignent à moi pour présenter nos meilleures amitiés et souhaits de bonne année à M. et M<sup>me</sup> Papineau et pour toi-même, chère Ella, prends ce qu'a de mieux en fait de bons becs sucrés.

À la hâte, comme de coutume. La plus dévouée et affectionnée tante, cousine et amie.

Fannie

---

<sup>140</sup> Le bal des bacheliers : Fanny traduit ici le mot anglais *bachelor*. Les journaux parlent du « bal des célibataires de Montréal ». Il s'est tenu à la salle Saint-Patrice, le 30 décembre 1868 et réunit près de 1000 personnes. *La Minerve* en traite longuement, donnant même les noms de ceux qui ont financé l'événement. On y trouve les noms de Louis-Joseph Papineau et demoiselle (Azélie), Amédée Papineau et sa femme, Louis-Antoine Dessaulles et sa femme, Casimir Dessaulles. Même le nom de D<sup>lle</sup> Leman, de Saint-Hyacinthe, est dans la liste. *La Minerve*, 31 décembre 1868.

P.-S. Mon ami H. Lamothe<sup>141</sup> est à Saint-Hyacinthe. Je ne l'ai pas encore aperçu, mais il me suffit pour le moment de savoir que je vis sous le même ciel, que je respire le même air que lui.

Toujours folle, comme tu vois.



À Honorine Papineau

New York, 18 janvier 1869

Ma chère maman,

Nous sommes arrivés sains et saufs, mais très affamés à New York, samedi vers deux heures. Notre premier soin, en arrivant à l'hôtel, a été de déjeuner. Nous n'avions rien pris depuis six heures la veille, où quelques minutes d'arrêt à St Albans nous avaient permis de souper. Le train qui aurait dû nous laisser une demi-heure pour déjeuner à Springfield était en retard, et nous avons eu juste le temps de changer de chars. Nous avons quelques bons faits avec de mauvais beurre, mais il a bien fallu nous en contenter. Enfin, un bon déjeuner au St. Denis nous a restaurés, et nous avons pu admirer New York et jeter un coup d'œil sur la foule affairée qui se presse dans Broadway.

Dimanche, notre matinée s'est passée à chercher une église catholique pour entendre la messe. Les renseignements de notre *Directory* nous avaient trompés. Nous avons fini par en attraper un bout à l'église des jésuites de Saint-François-Xavier, après avoir arrêté devant la façade de plusieurs temples protestants. Ici, les églises catholiques (au moins celles que j'ai aperçues jusqu'à présent) n'ont pas le clocher et le coq traditionnel [de] chez nous, de sorte qu'il est assez difficile de les reconnaître à distance.

---

<sup>141</sup> S'agit-il d'Henri-Pierre Lamothe (1850-1897), fils de Pierre Lamothe, notaire, et de Lucie Coffin ?

Même difficulté pour trouver Henri Lamothe. Nous n'avons pu y réussir. Nous nous sommes bien dit et répété, Casimir et moi, que ça ne pouvait dépendre de nous, mais toujours est-il que les numéros des différentes rues et avenues des adresses que l'on nous a donnés sont tous sur la même carte, sans les noms propres, et que ç'a été un véritable galimatias à démêler quand il a fallu nous y mettre. Nous avons décidé qu'il n'y avait pas de notre faute et, une fois la conscience tranquille sur ce chapitre, nous avons pris les chars pour le Central Park où nous avons admiré les évolutions de plusieurs mille patineurs et patineuses qui prenaient leurs ébats sur deux étangs très vastes, mais dont la glace molle et hachée aurait fait hausser les épaules du moindre gamin canadien. Nous avons bien admiré les travaux et les embellissements du parc : kiosques, avenues, berceaux de toutes espèces, mais à cette saison il y manque la plus belle parure, la verdure et les fleurs. Tout est dépouillé et empaillé. Tout ce qui a exalté notre imagination est un rocher énorme, tapissé d'un treillage de rosiers dont les branches sont entrelacées en carreaux réguliers. L'effet doit être superbe dans la saison des roses, bien loin du mois de janvier.

Samedi après-midi et dimanche matin, nous avons eu un temps superbe : un beau soleil et température de nos belles journées d'octobre. Vers trois heures, novembre humide est venu nous surprendre au parc Central et aujourd'hui, une neige mouillée nous rappelle nos vilaines journées de décembre.

Nous avons un bel appartement au coin de la 11<sup>e</sup> rue et de Broadway. Une affiche sur la porte nous avertit bien que c'est six dollars par jour, quoique nous soyons au troisième étage. Mais il paraît que nous ne sommes pas venus ici pour faire des économies. Nous sortirons ce soir pour aller à l'opéra. Nous avons passé la matinée à nous chauffer près de bon feu de grille, et à examiner les toilettes plus ou moins extraordinaires et les équipages plus ou moins extravagants qui parcourent Broadway. Nous avons vu défiler le cortège funèbre de l'Inspecteur général de police. Il y avait à peu près 500 hommes de police, toute la force disponible en un mot, divisée par patrouilles de 26 hommes défilant dans l'ordre militaire,

avec bande de musique, puis une société maçonnique; enfin, une trentaine d'équipages suivant le corbillard, entouré de guirlandes d'immortelles et traîné par quatre chevaux.



*Georges-Casimir Dessaulles*

Nous n'avons pas encore fait de visites. Demain, si le temps le permet, nous irons à Greenwood. Je vous écrirai encore mercredi ou jeudi.

J'attendrai une lettre de vous mercredi le plus tard. Nous avons bien hâte d'avoir de vos nouvelles et de celles des enfants. Embrassez-les mille fois pour nous deux. Dites à ma tante Louisa que nous irons prendre un repas au Brevoort pour lui donner des nouvelles de la purée aux huîtres et aux concombres.

Adieu, chère maman. Casimir vous fait mille amitiés et moi je vous embrasse en même temps que les bons parents qui s'informeront de nous.

Votre fille affectionnée.

Fanny

Casimir se récrie sur ce que je vous écris par rapport aux adresses. Je vois bien qu'il ne veut pas passer pour aussi fou que moi. Dans tous les cas, réservez votre jugement là-dessus jusqu'à ce que vous ayez entendu l'entière exposition des faits.



À Honorine Papineau

Montréal, 1<sup>er</sup> mars 1869

Ma chère maman,

Il est bien temps que je vous donne de nos nouvelles. Ma tante Louisa m'a dit samedi qu'elle n'avait pas écrit de son côté, de sorte que je suppose que vous n'êtes pas trop satisfaite des promeneurs. Il a fait constamment mauvais depuis notre arrivée. Aussi, sans attendre leur visite, nous sommes allés voir tous les parents, et maintenant nous n'aurons plus qu'à rendre les visites des amis. Nous n'en recevrons guère, je crois. Hier soir, ma tante Laframboise a réuni une trentaine de personnes. Ce soir, nous allons dîner chez mon oncle Papineau, demain chez ma tante Zéphirine et, jeudi, chez Amédée, en grande cérémonie.

Jeudi midi, nous avons dîné chez M. B. Beaudry, ensuite Polyxène nous a fait faire un beau tour de voiture quoiqu'il neigeât beaucoup. Ils ont l'air assez bien. Joe est tout à fait rétabli. Ils vous attendent en grande hâte. Joe devait venir hier soir, mais il a craint qu'il n'y eût trop de monde pour son deuil, je suppose, car il n'est pas venu mais M. Beaudry m'a envoyé un bouquet superbe.

Clotilde n'est pas encore partie. Je lui ai porté votre paquet. Ma tante Charlotte tousse à faire pitié : je crains que ça ne tourne bien mal pour elle.

Casimir vous fait demander de conserver le *Herald* de vendredi ou samedi, contenant le rapport d'un procès en Angleterre d'une religieuse qui poursuit son couvent; conservez aussi la suite, si elle se publie.

J'aimerais que vous m'envoyiez un échantillon de ma robe de popeline carreautee avec des cordes en velours noir; je voudrais voir comment ça tiendrait. J'ai acheté votre laine, devant l'envoyer par mon oncle Dessaulles qui était appelé à Saint-Hyacinthe en Cour. Il est parti pour la station Bonaventure lorsque la tempête le força de revenir. Il craignait de ne pouvoir être de retour pour la Cour de sessions de quartier ce matin. Édouard était enchanté de ses mitaines.

Nous retournerons vendredi et si vous voulez venir samedi, vous aurez les beaux sermons de la neuvaine. Nous embrassons les enfants de tout notre cœur; dites-leur que je n'oublierai pas leurs livres de lecture. Casimir vous embrasse avec moi.

Avec bien de l'affection, votre dévouée enfant.

Fanny

Envoyez l'échantillon dans une lettre.



À Honorine Papineau

Saint-Hyacinthe, 20 mars 1869

Ma chère maman,

J'aurais dû vous écrire plus tôt, mais vous me connaissez, c'est comme de coutume.

Nous avons été bien surpris de voir arriver, hier à 8½ heures, mon oncle Papineau et Azélie, qui avaient passé trois heures à la suite d'un train déraillé. Ils n'avaient pas de provisions et la fatigue a été grande pour cette pauvre Azélie, qui a passé une très mauvaise nuit. Vous savez sans doute quel est son état, nerveux n'est plus le mot. J'ai passé la nuit à la veiller et ai été péniblement surprise de constater les progrès de la maladie. Ma tante Louisa a passé l'après-dîner avec moi hier, et était encore ici lorsqu'ils sont arrivés. Ce matin, je l'ai envoyée chercher, pensant qu'elle aurait plus d'autorité que moi pour contenir la pauvre malade dans de certains moments. C'est une bien triste affliction. Mon oncle en est bien affecté, il ne pensait pas son état aussi grave.

Casimir est tout à fait bien maintenant, il s'en est tenu aux pilules de Bristol comme purgatif et à la diète comme régime. Je le badine en lui disant que ça vaut l'homéopathie. Les enfants sont bien à présent, ils ont sorti tous les jours depuis mercredi. Alice voulait bien vous écrire, mais je ne l'attendrai pas; elle voudrait vous faire dire qu'elle continue de plier sa serviette à tous les repas. C'est bien ce qu'on appelle un *gentle hint*.

Je suis allée voir mon oncle Morison une couple de fois cette semaine, il est toujours assez bien, il se plaint néanmoins de la fatigue que lui cause l'inaction. Sa jambe gauche est aussi enflée que la droite et le fait plus souffrir; c'est singulier, il est toujours résigné et ne se plaint pas, mais on s'aperçoit que le temps commence à lui durer.

Faites mille amitiés à Joe et à Polyxène de ma part et de celle de Casimir. Nos saluts affectueux à M. Beaudry, Emma et aussi aux jeunes demoiselles. Les enfants se joignent à nous pour vous embrasser bien affectueusement. Adieu, chère maman.

Votre fille affectionnée.

Fanny



À Honorine Papineau

[Saint-Hyacinthe] Lundi, 29 mars 1869

Ma chère maman,

Quelles tristes nouvelles vous nous avez données sur le compte de la pauvre Azélie! Nous en avons tous été bien affectés, surtout ma tante Louisa et moi, nous ne faisons qu'en parler chaque fois que nous nous rencontrons. Il est bien pénible de la voir dans un état tel que ses meilleurs amis lui souhaitent la mort, si une prompte et complète guérison ne peut être espérée.

J'attends encore une lettre aujourd'hui de Joe ou de quelque autre, car je suis bien inquiète. Vous ne parlez pas de votre retour, d'où je conclus que vous voulez demander votre dispense pour faire vos pâques à Montréal. Nous avons bien hâte de vous revoir ici, mais cela est comme de coutume et ne doit pas abréger votre promenade.

Nous n'avons pas eu de lettres de Nancy, ni moi ni son père, depuis votre départ. Je ne sais comment elle est. Mon oncle Morison trouve le temps long, il commence à être impatienté de voir que les 40 jours ne finissent pas plus vite. J'y suis allée vendredi avec ma tante Louisa, malgré la pluie; je ne l'avais pas vu depuis plus de huit jours, et je l'ai trouvé changé et maigri. Malheureusement les chemins sont si mauvais qu'il n'y a presque plus moyen de se rendre : en voiture, ça défonce trop, et à pied il y a trop d'eau. La neige a beaucoup fondu depuis quelques jours, nos bottines commencent à se découvrir et nous pourrions bientôt faire le tour du village à pied sec.

Les enfants sont très bien. Henriette et Alice sont invitées à aller passer l'après-midi chez M. Cadoret; les petites Hébert et Larose doivent y aller aussi en congé de Pâques.

Nous faisons toujours l'école régulièrement.

Casimir fait demander que vous fassiez acheter par Joe une livre de *peppermints* fortes, anglaises, pas de celles qu'on trouve chez les confiseurs.

Faites mille amitiés à Polyxène, Emma, M. Beaudry, Joe, enfin toute la famille, pour moi et pour Casimir. Nous vous embrassons tous, les enfants aussi, bien entendu.

Votre fille affectionnée.

Fanny L.D.



À Honorine Papineau

Saint-Hyacinthe, 26 avril 1869

Ma chère maman,

Vous me connaissez trop, je crois, pour attribuer *sérieusement* mon retard prolongé à la maladie, et c'est par raillerie ou peut-être par complaisance que vous me cherchez cette excuse. Je me suis mise plusieurs fois en frais de vous écrire depuis huit jours, mais toujours l'après-midi, mes matinées se passent tout entières à l'école, et alors les visites m'ont chaque fois dérangée. Les soirées, il n'en faut pas parler : je suis de plus en plus incommodée. Merci de ce que vous me dites au sujet de ma patience. Je connais le cœur et je comprends le motif qui me dicte ce conseil. Je vous promets d'y faire attention.

Heureusement tout va bien de ce temps-ci. Arthur est dans une bonne veine et, quoique j'aie le trouble de faire apprendre les leçons que vous

m'épargnez quand vous êtes ici, je m'en tire sans trop d'ennui. J'ai été un peu occupée du breda la semaine dernière, il a fait mauvais, les choses ont traîné et rien n'est avancé. Les ouvriers donneront demain la dernière couche de peinture; l'odeur me fatigue beaucoup. Je ne pourrai coucher là avant plusieurs jours. Nous sommes installés dans votre chambre et nous descendrons, si vous arrivez avant que tout soit prêt chez nous. Nous avons eu des échantillons de tapisserie, elle nous sera expédiée mercredi, et tout de suite Fontaine viendra tapisser. Vos fleurs lèvent à vue d'œil, je les arrose régulièrement. Mon oncle Auguste est venu faire le sarclage, puis il a fait avec moi le tour du jardin. Je vais faire découvrir tout demain, en conservant un peu de paille sur les plantes les plus tendres encore pour quelques jours. Mon oncle dit que c'est le bon temps d'éclaircir les fraisiers et que ceux des champs en ont grand besoin aussi. Vais-je faire cela de suite, comme de faire nettoyer le jardin, faire bêcher, arroser les glaïeuls, semer et quoi ? Etc.

Assez sur moi et sur mes préoccupations de maîtresse de maison. Est-il trop tard pour féliciter Nancy ? Je crains que oui. Qu'elle m'excuse, elle aussi. J'espère qu'elle n'a pas douté de l'intérêt que j'ai pris à l'heureuse nouvelle. Comme vous dites, vous ne vous êtes pas rendue trop d'avance, cette fois. Je suppose que l'indisposition de Nancy et du baby n'a pas eu de suite et qu'elle se rétablira bientôt.

Avez-vous appris la grande nouvelle ? M<sup>me</sup> de Lorimier<sup>142</sup> a donné une fille à son mari, qui voulait un garçon. Il n'y a pas de quoi se désoler. Je pense bien qu'il en aura un l'année prochaine. Hermine est toujours dans le statu quo, elle ne fait que marcher ces jours-ci; on la rencontre partout.

Ma tante Louisa a pris des remèdes deux ou trois fois, la semaine dernière, et comme elle a encore des douleurs de rhumatisme, elle me disait hier qu'elle allait en prendre encore. Je crois que j'aurais besoin de

---

<sup>142</sup> À Saint-Hyacinthe (cathédrale), le 23 avril 1869, est baptisée Marie-Caroline-Antoinette, fille de Louis-Gustave de Lorimier, protonotaire, et de Marie-Angélique-Caroline Desforges. Parrain, Louis-Joseph-Amédée Derome, et marraine, Marie-Eulalie-Mélina Desforges.

purgation moi aussi, mais je n'aime pas en parler au D<sup>r</sup> Malhiot, j'attendrai votre retour.

Mon oncle Morison souffre beaucoup plus depuis qu'il commence à marcher que lorsqu'il était au lit, et il s'ennuie. Les chemins commencent à sécher. Francis m'a dit qu'il croyait qu'après-demain je pourrais y passer sans misère. Je lui ferai alors des visites régulières, ç'a été impraticable autrement que pour les grandes bottes jusqu'à présent. Émilie ne s'ennuie plus du tout, elle doit venir demain; son oncle lui fait des *portages* dans les mauvais pas. Je lui achèterai ses bottines et son chapeau. Comme elle n'a pas encore fait beaucoup de visites, sa toilette était très convenable.

J'ai écrit plusieurs fois à Joe, j'ai à lui écrire encore demain, en expédiant le reste de 9 gallons de sirop que M. Beaudry voulait avoir, à part celui que vous avez envoyé à Polyxène.

Mon oncle Auguste se prépare à partir à la fin de la semaine pour la Petite-Nation. Il doit amener mon oncle Augustin dont Camille l'a prié de se charger, lui devant monter en petit *steamboat* avec sa famille et son bagage. Je crois que mon Camille est malade de l'idée de partir, autant que de la fatigue de son déménagement; la pauvre femme n'est pas bien du tout. J'ai envoyé porter aujourd'hui à ma tante Louisa les effets que je veux envoyer par mon oncle, le manteau et mon habillement gris que j'avais refait l'automne dernier, il est encore assez propre pour servir à une de mes cousines sans avoir besoin de rafistolage.

Vous avez dû avoir par les gazettes des nouvelles de l'inondation ici. L'eau a monté plus haut qu'en 1862. Le spectacle était très beau sur le pont, mais affligeant dans le village où tant de maisons étaient submergées. La corporation a beaucoup de dommages, Casimir en a pour une 50 de £ au moulin d'en bas.

M. Laframboise est venu pour la Cour la semaine dernière. Il a vu comme témoins MM. Moreau et Marchesseault. Leurs réponses sont inexplicables. Ils ont dit que ma tante Dessaulles n'avait jamais eu d'autre intention, en souscrivant, que d'aider à bâtir la cathédrale actuelle, que Mgr Prince n'avait jamais eu lui-même d'autre intention, etc. Personne n'y comprend rien. Le scandale de l'affaire, à mon avis, c'est que MM. Buckley,

Cadoret et plusieurs autres, viendront faire serment du contraire dans quelques jours : c'est une affaire pénible, de toutes les manières.

Je crois que je vous ai donné à peu près toutes les nouvelles, quand j'aurai ajouté des amitiés de tous pour tous. Je vais clore ma lettre en vous en promettant une autre dans quelques jours. Écrivez-moi au sujet du jardin, si votre séjour doit se prolonger encore.

Votre fille affectionnée.

Fanny



À Honorine Papineau

Montebello, 21 juin 1869

Ma chère maman,

Il a fait hier une pluie et un vent qui nous ont empêchés de faire notre promenade à Papineauville, mais mon oncle Mackay a écrit un mot hier soir par une occasion, annonçant que mémé était tout à fait mieux depuis samedi matin, qu'elle s'était levée et était restée plusieurs heures sur sa chaise, qu'elle avait pu lire ses prières de la messe dimanche, etc. Ses attaques de nerfs s'éloignent mais n'ont pas disparu complètement, ce qui l'affaiblit toujours, et mon oncle dit qu'il ne la considérerait hors de danger que lorsqu'elle pourrait descendre prendre ses repas avec les autres et reprendre son train de vie habituel.

En conséquence des bonnes nouvelles, nous partons après-midi pour Ottawa, d'où nous descendrons par les rapides probablement jeudi, quand même nous nous rendrions mercredi, nous ne pourrions magasiner à Montréal jeudi dans la matinée, à cause de la Saint-Jean-Baptiste, et notre arrivée à Saint-Hyacinthe ne serait pas avancée.

Va sans dire que si par malheur vous étiez avertie d'une aggravation subite dans la maladie de chère mémé et que vous désiriez monter, Casimir fait dire de laisser la maison et les enfants sans inquiétude. Il m'avait dit de vous le mander samedi, mais la cloche du déjeuner m'a forcée de finir ma lettre si précipitamment que je ne l'ai pu. Vous savez qu'il faut être matinal ici. La même raison me force de vous quitter en ce moment *ex abrupto*.

Embrassez bien nos chers petits enfants.

Votre fille affectionnée.

F.L.D.



À Honorine Papineau

Saint-Hyacinthe, 24 août 1869

Ma chère maman,

J'ai tant de choses à vous dire, tant de nouvelles à raconter que je ne sais vraiment par où commencer, et d'abord il faut que je vous remercie de toutes celles que vous m'avez données et qui étaient bien impatiemment attendues, car M. Louis Dessaulles n'est pas venu la semaine de son tour de la Petite-Nation. Je ne l'ai vu que vendredi dernier, jour de ma soirée d'enfants, et j'étais tellement occupée, ce jour-là, que je n'ai pas pensé de lui demander beaucoup de détails.

Nous vivons dans le tourbillon habituel des vacances. J'ai bien hâte que ce soit fini, et pour moi et pour les enfants qui ne sont pas assez raisonnables pour se tenir tranquilles, et qui néanmoins sont bien fatigués. Aujourd'hui a lieu le *pic-nic* chez M<sup>me</sup> Laframboise et pour finir la soirée, tableaux vivants chez le juge Sicotte. Nous en avons eu, dimanche, chez le D<sup>r</sup> Malhiot, avec un proverbe assez bien joué. Le tout a tellement réussi

que le juge, qui n'avait pu y assister, a invité les acteurs à répéter chez lui, sans demander l'avis de M<sup>me</sup> Sicotte qui, ayant une noce à préparer pour le 1<sup>er</sup> septembre, n'a pas goûté beaucoup l'idée de faire un théâtre, de bouleverser sa maison et de préparer un réveillon par-dessus le marché. Les enfants sont invités pour faire des tableaux; heureusement leurs costumes n'ont pas été longs à préparer. Je suis fatiguée de toutes ces fêtes et les allées et venues inévitables qui en résultent, et pourtant je suis obligée de faire ma part pour amuser la jeunesse.

J'ai été incommodée presque autant qu'il y a six mois, depuis quelques jours, j'ai eu une très forte indigestion, j'ai gardé ma chambre pendant une journée et demie; ça n'a pas été dangereux.

Le D<sup>r</sup> St-Germain est venu me faire visite la semaine dernière. Je crois qu'il est décidé de se fixer à Saint-Hyacinthe. S'il peut vendre ses terres à Stanfold, il viendra dès cet automne.

M<sup>me</sup> Laframboise reste ici jusqu'au milieu de septembre, d'abord pour les courses qui ont lieu les 7 et 8, puis ensuite pour le mariage d'H. Lamothe<sup>143</sup>, qui paraît fixé au 14 septembre. Comme toute la famille doit y assister, M<sup>me</sup> Laframboise trouve qu'il vaut autant rester tout de suite que de revenir quand elle n'aura pas encore eu le temps de s'installer à Montréal. Louise et Caroline trouvent bien leur compte dans cet arrangement : ça allonge leurs vacances.

Nous sommes décidées d'envoyer Henriette au couvent, elle en a bien besoin. La vie indépendante des vacances lui faisait tort. Quant à Arthur, Casimir est indécis encore, il paraît qu'il n'y aura pas classe anglaise à l'Académie cette année, et les commissaires d'école ont été très mécontents des élèves aux examens. Ils ont essayé d'avoir des Frères de la Doctrine chrétienne mais n'ont pu réussir.

---

<sup>143</sup> Raoul Saveuse de Beaujeu (1847-1887) épousera (Saint-Hyacinthe, 14 septembre 1869) Henriette Lamothe, fille de Jules-Maurice Lamothe et de Charlotte Mondelet. Coseigneur de Soulanges et de la Nouvelle-Longueuil, il sera élu député conservateur indépendant pour le comté de Soulanges à Québec en 1875. Charlotte Mondelet, mère d'Henriette Lamothe, est sœur d'Émilie Mondelet, première épouse de Georges-Casimir Dessaulles.

Le bateau de M. Kérouac<sup>144</sup> va être lancé jeudi; les enfants se font une fête d'y aller.

Je vous envoie une recette pour peindre, que Casimir a promise à mon oncle Papineau et qu'il a toujours oubliée. Vous voudrez bien la lui remettre et lui faire ses excuses.

J'envoie le patron du capuchon tel que je l'ai eu, mais ne puis vous donner aucune explication, vu que je n'ai pas encore taillé le mien. Il n'y a que la moitié du patron, bien entendu. Vous m'écrirez quand vous serez de retour à Montréal. J'aurai probablement des commissions à vous donner.

Mille choses à tous les parents de la part de tous, ici, surtout pour mémé. Caro vous fait mille amitiés.

Votre fille affectionnée.

Fanny

Il a plu dans la maison lors du dernier orage. Une partie de l'étang chez M. Cadoret a été emportée encore une fois, lui est absent. M<sup>lle</sup> Brunelle le croit allé dans l'Ouest des États-Unis. Il a reçu une couple de lettres de M. Brooks, l'invitant pour ses examens. Il n'a parlé de son voyage qu'au moment de partir.



---

<sup>144</sup> Le *Notre-Dame*, bateau lancé sur la Yamaska le 26 août 1869. Pour des voyages de plaisir. *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 28 août 1869, p. 2.

À Honorine Papineau

Saint-Hyacinthe, 28 mars 1870

Ma chère maman,

Je ne sais au juste où cette lettre vous trouvera, si vous êtes encore à la Pointe-aux-Trembles ou bien de retour à Montréal. Dans tous les cas, je la remets à Louise Laframboise qui se charge de vous la faire parvenir aussitôt que possible. Elle vous donnera aussi des nouvelles bien détaillées de baby, qui engraisse à vue d'œil. Sa picote est tout à fait prise, elle a eu de la fièvre pendant une couple de jours et a été pas mal incommode, la nuit, j'ai été obligée de la lever plusieurs fois, son coup ordinaire ne suffisait pas à la rendormir. Maintenant elle est revenue à son état normal. Ces deux dernières nuits-ci, elle ne s'est éveillée que trois fois; il est vrai qu'elle avait pris son sirop de M<sup>me</sup> Winslow<sup>145</sup>. Je ne lui ai pas donné de rhubarbe depuis mardi dernier. Elle a toujours trois et quatre selles par jour. Comme ce n'est pas encore de la diarrhée, je laisse faire. Elle est bien échauffée, ces jours-ci, tellement que ça paraît cuire quand on met de la glycérine. Elle s'amuse toujours bien avec son ami Jacques Cartier.

Moi, je suis très bien aussi, je supporte sans m'en apercevoir le peu de fatigue extra que j'ai eue depuis votre départ. Et que ce ne soit pas une considération pour vous d'abrégé votre promenade. Vous ne devez pas encore être bien avancée pour vos emplettes, il a toujours fait si mauvais depuis votre départ, et les chemins doivent être presque impraticables en ville. Le bout en faïence qui retient le tuyau en caoutchouc de la bouteille de Soussousse<sup>146</sup> est cassé. Casimir n'a pu en trouver qu'un en bois chez le D<sup>r</sup> St-Jacques, et ce n'est pas aussi commode que la faïence, c'est plus

---

<sup>145</sup> Sirop inventé, dit-on, par Charlotte N. Winslow (1789-1850) et commercialisé dans l'État du Maine vers 1845. Composé de sulfate de morphine et de carbonate de sodium, il était utilisé pour calmer les enfants pendant la période de dentition. Qualifié de « Baby Killer » par l'Association médicale américaine en 1911, le sirop « apaisant » ne fut cependant retiré du marché qu'en 1930.

<sup>146</sup> Soussousse désigne ici sa fille aînée, Rosalie Dessaulles, fille de Casimir Dessaulles et de Fanny Leman, née à Saint-Hyacinthe le 14 novembre 1869.

difficile à introduire dans le suçon, puis ça ne sèche pas et je crois que ça prendra bientôt plus mauvaise odeur que le caoutchouc même. Tâchez donc d'en trouver d'autres dans quelque pharmacie et prenez-en deux ou trois, s'il y a moyen, puisqu'on ne peut s'en procurer ici.

Henriette est retournée au couvent, bien que son doigt ne soit pas tout à fait guéri; l'absorption de la matière se fait très lentement. Le docteur nous a dit de continuer l'iode et les cataplasmes.

Invitez M<sup>me</sup> Papineau et son époux, mon cher cousin Godfroy, à venir nous voir. Je crois bien que je n'écrirai pas. Qu'ils m'excusent et qu'ils viennent quand même.

J'ai été bien contente de voir Louise et Caroline. Ma tante Louisa n'est venue que deux fois depuis votre départ. Elle n'a pas de fille; sa petite Carmel s'est démis un bras. Vous comprenez que je suis souvent seule. Heureusement, j'ai de quoi m'occuper. Marie Malhiot arrive cette après-midi, d'ailleurs j'aurai recours à elle si je trouve le temps trop long.

Casimir se joint à moi pour vous faire mille amitiés, ainsi qu'à toute la famille, à Joe et Polyxène surtout. Nous vous embrassons de tout notre cœur.

Votre fille affectionnée.

Fanny L.D.

P.-S. Casimir a acheté sa provision de sirop à 5/0 le gallon. Si M. Beaudry en veut cette année encore, faites écrire avant samedi.



À Honorine Papineau

Saint-Hyacinthe, 8 juillet 1870

Ma chère maman,

Je suis bien contente d'apprendre que vous vous êtes si bien rendue. Je craignais que vous ne manquiez le train de Lachine, le conducteur ayant dit à Casimir qu'il ne croyait pas que vous pussiez arriver à temps.

J'espère que la chère mémé va continuer de prendre du mieux et que je pourrai la revoir encore.

Ici tout va bien. Soussousse est de bien belle humeur et dort; depuis trois jours elle ne s'est éveillée que trois fois chaque nuit, seulement pour boire. Je vous avoue pourtant que je ne lui fais pas prendre ses *précautions*, la nuit, aussi exactement que vous. J'ai été bien occupée depuis votre départ, et ne l'ai prise qu'à l'heure des repas. Aussi je vous assure qu'elle m'en fait des joies quand je la prends. Mais elle a pris M<sup>me</sup> Desmarteau pour vous, je crois, car elle lui a tendu les bras en l'apercevant; puis quand elle s'est aperçue de sa méprise, elle s'est mise à se chagriner et à faire son *petit pot*.

Je suis allée à l'examen au couvent. J'ai été bien fatiguée, j'avais commencé ma journée trop à bonne heure, fait des bouquets pour les sœurs, des couronnes aux enfants, etc. Hier, M<sup>me</sup> Desmarteau est venue pour les couvertures de chaises, et comme je ne pouvais avoir Rosalie, il a fallu que je lui aide; elle a taillé et fauilé, et j'ai assemblé et bordé au moulin, qui a fait merveille. Aujourd'hui, nous nous mettons encore après, puis c'est un jour de ménage.

Mary est malade, elle a passé la journée d'hier au lit. Le docteur lui a donné une forte purgation, et elle a de la peine à se traîner ce matin. J'ai fait venir Catherine, mais c'est toujours un dérangement. Vous vous expliquerez facilement pourquoi je n'écris pas plus longuement ce matin.

Mille amitiés et baisers à tous. Je ne nomme personne, mais n'oublie personne.

Votre fille affectionnée.

Fanny L.D.

M<sup>me</sup> Tellier<sup>147</sup> a eu une grosse fille hier matin, après une maladie d'une demi-heure. M<sup>lle</sup> Laframboise et le sénateur ont été dans les honneurs.



À Honorine Papineau

Saint-Hyacinthe, 12 juillet 1870

Ma chère maman,

Un mot seulement ce matin, pour vous donner des nouvelles de Soussousse. Elle ne s'est éveillée qu'une seule fois cette nuit pour boire. Je ne sais si c'est un mauvais symptôme. Je lui avais donné du sirop de M<sup>me</sup> Winslow, le soir, parce qu'elle paraissait se chagriner un peu. Une cuillerée à thé est la dose que vous lui donnez, n'est-ce pas ? Du moins, c'est celle qui est indiquée sur la bouteille.

J'attendais ce matin des nouvelles de cette chère mémé. J'espère que son mieux va continuer et augmenter encore.

Je voulais vous demander, l'autre jour, où vous aviez mis la couverture de sofa de M<sup>me</sup> Laframboise. Je l'ai cherchée inutilement partout; elle en a besoin.

M. et M<sup>me</sup> Loranger sont arrivés hier avec leur Bijou; Caro doit venir à la fin de la semaine.

Henriette a été bien souffrante d'une rétention d'urine. Je lui ai fait des fomentations chaudes; ça n'a pas duré bien longtemps.

---

<sup>147</sup> À Saint-Hyacinthe, le 7 juillet 1870, est née Marie-Luce-Élisa, fille de Louis Tellier, avocat, et de Rosalie-Hermine Malhiot. Parrain, Charles Malhiot, sénateur, de la Pointe-du-Lac; marraine, Marie Laframboise, de Montréal.



*Sirop de M<sup>me</sup> Winslow*

Adieu. Il est l'heure de la malle, vous savez que ça vient vite maintenant, surtout pour moi qui ne suis pas bien matinale. Mille choses à tous et merci à mon oncle Émery.

Votre fille affectionnée.

F.L.D.



À Honorine Papineau

Saint-Hyacinthe, 25 juillet 1870

Ma chère maman,

Vous devez me trouver un peu paresseuse, je ne vous écris pas assez souvent. Ce matin, je n'en ai pas eu le temps, la malle part si à bonne heure. Je me suis bien promis que je vous écrirais cette après-midi et je m'y mets.

J'ai reçu votre lettre hier matin. Vos nouvelles sur le compte de mémé ne sont guère rassurantes, puis les grandes chaleurs de ces jours derniers n'ont rien dû améliorer. Vous devez être bien fatigués tous ensemble. Je remercie Dieu de ce qu'il ne m'a pas envoyé ma maladie dans cette saison-ci, car je suis bien sûre que je n'y aurais pas résisté, je suis extrêmement fatiguée depuis quelques jours, j'ai à peine le courage de me remuer.

Notre chère baby est aussi bien incommodée de la chaleur. Sa seconde dent est sur le point de percer aussi, et les mêmes symptômes que pour la première reparaissent. Hier, elle a vomi trois fois et, la nuit, deux fois, avec une forte diarrhée. Aujourd'hui, elle est mieux, moins agitée et le vomissement est arrêté. Je lui ai donné samedi de la rhubarbe et du sirop de M<sup>me</sup> Winslow. Hier, la nuit, deux doses de ce dernier; elle n'avait pas de fièvre mais elle s'éveillait toutes les dix minutes et pleurait en dormant. Ce matin, j'ai encore donné de la rhubarbe et du Winslow. Elle paraît gaie aujourd'hui et, quoiqu'elle rechigne encore souvent, il paraît y avoir moyen de l'amuser. Je vous écrirai mercredi matin pour vous donner de ses nouvelles encore. Sa dent aura fini de la faire souffrir alors, je crois, car elle paraît bien près de percer.

J'ai eu samedi la sœur de M<sup>me</sup> Maurice, qui paraît bien intelligente, vive, et assez propre. Je pense qu'il y aura moyen d'en faire quelque chose de bon. Je suis bien décidée de la garder quand même elle ne serait pas parfaite. Je suis bien ennuyée de tous ces changements.

Ce matin, Henriette est partie pour Montréal avec O. Loranger. Je ne voulais pas lui faire manquer la promenade promise depuis si longtemps.

Je n'ai pu avoir la couturière pour plusieurs petites choses que je voulais lui faire. J'ai fait ce que j'ai pu moi-même, puis elle se passera du reste. La semaine prochaine, je m'occuperai d'Arthur. Casimir ira à Montréal chercher Henriette et achètera ce dont j'aurai besoin pour lui. Il va falloir des caleçons longs en coton pluché, je suppose, ce sera plus chaud l'hiver surtout au collège, lui qui est frileux. Je vais prendre de la laine à la manufacture pour lui faire tricoter des chaussons par M<sup>me</sup> Dubuque. Qu'en pensez-vous ? M<sup>lle</sup> Lacaillade<sup>148</sup> va lui faire ses habillements.

Dites à ma tante Louisa qu'elle me pardonne encore si je ne lui écris pas. Je n'ai guère de loisir, je vous assure. Cela viendra quelque jour. Vous connaissez l'allée et venue des vacances, c'est toujours la même chose. Caro est ici depuis vendredi. Elle doit repartir lundi avec toute la jeunesse de la famille, Louise, Caroline, Emma et Charlotte, Loulou, Louis, Maurice, Henri, ils vont passer huit jours chez M<sup>me</sup> de Beaujeu, 16 de leur bande. Je leur souhaite bien du plaisir.

Rosalie est bien fatiguée de la chaleur, elle aussi. Nous ne nous voyons guère, nous sommes aussi fatiguées de la chaleur l'une que l'autre. Elle va rester jusqu'au milieu d'août.

Casimir vous fait mille amitiés, ainsi qu'à toute la famille. Moi, je vous embrasse mille fois avec Sousousse.

À la hâte. Votre fille affectionnée.

Fanny




---

<sup>148</sup> Peut-être Adèle Coderre/Lacaillade, ex-épouse de Moïse Richard. Ils se sont mariés à Saint-Hugues le 27 novembre 1865. Mais Moïse Richard signe un avis public quatre ans plus tard : « Je ne serai responsable d'aucune dette contractée en mon nom par Adèle Lacaillade, mon épouse. » Moïse Richard, Saint-Hugues, 20 octobre 1869, dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*.

À Honorine Papineau

Saint-Hyacinthe, 30 juillet 1870

Ma chère maman,

Baby a été malade toute la semaine et j'ai été si inquiète que je n'ai pas eu l'esprit assez libre pour vous écrire. Ce matin, elle est bien mieux, elle a passé une bien bonne nuit et la diarrhée est diminuée, elle a percé trois dents cette semaine, dont deux que nous croyons être les œillères, bien qu'il semble extraordinaire que ce soit celles-là qui percent les premières en haut; elle n'en a pas devant; en bas, la voisine de celle qui était percée lors de votre départ, a fait son apparition hier. J'espère qu'elle va maintenant se reposer un peu, depuis trois jours elle n'avait guère pris qu'un peu d'eau froide, à laquelle nous ajoutions quelques gouttes de brandy, de temps à autre. Elle ne gardait rien autre chose. Cette nuit, elle a bien dormi et a bu deux coups de lait et, ce matin, quelques cuillerées de bouillie, dont elle n'a rien renvoyé.

Je suppose que vous allez passer quelques jours à Montréal pour votre deuil<sup>149</sup>. J'ai écrit à Denis qui m'a envoyé par express ce qu'il me fallait. Je serais bien contente si vous pouviez faire demander ma robe de soie noire chez M<sup>lle</sup> Alary, pour me l'apporter quand vous reviendrez. Pourriez-vous m'acheter ce qu'il faudra de coton pluché pour faire à Arthur trois paires de caleçons longs, et trois autres jaquettes. J'aimerais que vous preniez aussi du coton à coudre, noir, du coton à reprendre, une paire gants de *kid* noir, chez Mussen, N° 5¾, et une paire en soie noire.

Si Polyxène et Ida ainsi que Joe pensent venir passer quelques jours avec nous, nous en serions bien heureux, Casimir et moi. Celui-ci devait aller chercher Henriette mercredi, mais vous la ramènerez bien, n'est-ce pas ? J'espère qu'elle est bonne fille et n'a pas donné trop de trouble chez M. Beaudry. J'ai reçu sa lettre et suis bien contente de voir qu'elle s'amuse

---

<sup>149</sup> Honorine vient de perdre sa mère, Angelle Cornud. Elle était la grand-mère bien-aimée de Fanny.

si bien. Je n'ai pas le temps de lui écrire, embrassez-la pour moi et pour son papa, ainsi que pour Arthur, Alice et bébé. Mille amitiés à tous. Au plaisir de vous revoir. J'ai hâte de voir si Rosalie va vous reconnaître.

Votre fille affectionnée.

F.L.D.



À Honorine Papineau

[Septembre 1870]

À bord du *Champion*, Cornwall, samedi matin

Ma chère maman,

Nous voici retenus ici par la brume. On nous dit que c'est un brouillard de deux jours. J'espère qu'il n'en sera rien et que nous serons après-midi à Kingston. Nous avons le plus mauvais bateau de la ligne, mais je suis de bonne humeur et ça va toujours. Je crois que vu cette circonstance et le retard probable, nous brûlerons Toronto pour nous rendre de suite à Hamilton, et nous serons à St. Catharines demain soir. Il y a, paraît-il, un convoi spécial des chars le dimanche après-midi

Arthur a été bien courageux quand nous l'avons laissé; bien que ses deux cousins éclatassent en sanglots, il n'a pas versé une larme : l'attrait de la nouveauté l'emportait sur son chagrin. J'espère que la réaction ne sera pas trop forte. Casimir lui écrit ce matin en même temps que moi. Les professeurs nous ont beaucoup plu à tous.

Nous avons fait prendre le portrait d'Arthur : il est excellent, meilleur que celui d'Henriette et d'Alice, pour mon goût. Je les ai remis à Godfroy pour vous les envoyer, avec des bas et des souliers pour baby. Je n'ai pas cru pouvoir trouver de meilleure occasion, ni de plus prochaine que celle de Gustave et d'Auguste, qui retournent au collège eux aussi.

Je n'ai pu trouver de chaussons de laine pour baby que chez M<sup>me</sup> Gum... Les autres marchands n'ont pas encore reçu leur assortiment d'automne. J'espère qu'ils conviendront. J'ai bien payé les rouges 2/3.

Polyxène et Joe avec Emma sont venus veiller chez M<sup>me</sup> Laframboise jeudi soir. P. m'a dit qu'il n'y avait rien de conclu encore relativement à Joe, bien qu'il incline fortement vers ce projet. Je pense qu'il va vous en écrire lui-même. Il étudie toujours la tenue des livres assidûment.

Dites à Henriette que M<sup>me</sup> Dorion est décidée de mettre sa petite fille au couvent à Saint-Hyacinthe et que j'aimerais bien qu'elle en fît son amie, autant que possible. Si elle en a la permission, qu'elle lui fasse faire un tour de voiture, les jours de congé, en attendant que j'arrive moi-même.

Casimir se joint à moi pour vous embrasser, ainsi que Caroline et nos chères petites filles, sans en excepter Soussousse, fait-elle toujours des grimaces ?

Votre fille affectionnée.

F.L.D.



À Ella Papineau

St. Catharines, 7 septembre 1870

Ma chère Ella,

Il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit. Pourtant je pense bien souvent à toi, je te vois ici et là, je te suis en imagination dans tous les endroits que j'aimerais à visiter moi-même. Je te vois jouissant de tout et enthousiaste partout. J'ai craint longtemps que la guerre ne gâtât un peu votre voyage. Dans tous les cas, votre visite en Allemagne a dû être considérablement abrégée, car nous avons vu par les journaux que Sa Majesté Guillaume

avait éconduit assez brusquement les visiteurs voyageant dans son royaume.

M. Bourassa m'a appris, à mon passage à Montréal, que vous étiez maintenant en Suisse et que vous paraissiez tous enchantés de ce séjour. La belle et grande nature, là, doit en effet reposer bien agréablement de tous les objets d'art et de toutes les curiosités des villes. Je suppose que vous avez descendu ce beau fleuve du Rhin, avant que le fléau de la guerre eût dévasté ces bords. Que de belles choses vont être gâtées! et pour longtemps, pour ne pas parler de toutes les grandes misères qui suivront cette guerre désastreuse. Je n'ai appris que depuis mon arrivée ici les récents revers essuyés par l'armée française : j'en ai été presque malade de chagrin. En bonne Canadienne, j'avais pris ardemment fait et cause pour la France, et je suis désolée de son humiliation. J'ai refusé de croire les mauvaises nouvelles aussi longtemps qu'il a été possible de douter, mais aujourd'hui il faut bien se rendre à l'évidence. Espérons que la déchéance de l'Empire ne sera pas le signal d'une paix honteuse!

Je ne dois pas écrire pour t'envoyer de mes doléances, et je vais essayer de changer de note. Comme tu le vois par le commencement de ma lettre, je suis à St. Catharines, je vais essayer des bains ferrugineux qui ont une grande réputation. Je n'en attends pas merveille pour mon compte, mais au moins je veux essayer de tout. J'ai passé un assez mauvais été, faible et fatiguée des chaleurs qui ont été excessives. Maman a passé longtemps auprès de cette pauvre mémé; à son retour, elle a été malade, puis ma chère petite baby souffrait de sa dentition et je n'ai pas pu m'éloigner de Saint-Hyacinthe à l'époque la plus favorable pour le voyage. Maintenant il fait un peu froid pour les bains, bien que la température soit plus douce ici que chez nous à cette saison.



« Je vais essayer des bains ferrugineux »

L'hôtel est tenu par le fameux Beverly Tucker, l'organisateur du raid de St. Albans. Il y a beaucoup d'étrangers, qui n'ont pas l'air du tout d'invalides, des Américaines du Sud qui viennent étaler leurs toilettes et leurs diamants et, à en juger par l'entrain qu'elles mettent à la danse, chaque soir, je suppose que ce n'est pas pour cause de santé qu'elles sont ici. Outre celles-là, il y a un nombre assez considérable de goutteux et de boiteux pour que ma démarche traîneuse n'ait pas l'air trop disparate. Je n'ai fait aucune connaissance jusqu'à présent, excepté celle d'un vieux Français qui retourne ce matin à New York et dont le rhumatisme excitait ma sympathie. Je ne suis pas une personne à faire beaucoup d'amis nouveaux, je suis trop craintive pour parler la première. Comme je dois passer quelques jours, Casimir me conseille de vaincre ma timidité.

Caroline m'a dit qu'elle t'avait écrit récemment; je suppose qu'elle t'a donné toutes les nouvelles du *jeune monde* de Saint-Hyacinthe. Je ne saurais guère le faire, moi. J'ai été tout à fait en dehors du mouvement, mais il me semble qu'il y a eu moins de fêtes que d'habitude, cette année. Caroline et Louise ont été absentes souvent, les D<sup>lles</sup> Lamothe aussi. Elles ont passé une semaine très agréable au Coteau-du-Lac, chez M<sup>me</sup> de Beaujeu. Il paraît qu'elles ont mené la vie de château en grand. Je te renvoie à elles pour les détails. Puisque tu as voulu avoir une vieille correspondante comme moi, il faut que tu te résignes à n'avoir des

nouvelles que de seconde main. Caroline est, je crois, mauvaise correspondante. C'est l'ombre au tableau de toutes ses bonnes qualités. Je l'ai laissée pour garder la maison avec maman, avec promesse de m'écrire et, bien que je sois partie depuis huit jours, je n'ai pas eu un seul mot encore. Je ne devrais pas faire de reproches aux autres peut-être. Moi dont la paresse pour écrire surpasse tout ce qu'il y a de connu... qu'en dis-tu ? chère Ella.

J'espère que tu auras bientôt un petit moment de loisir pour me donner de vos nouvelles. Je ne suis pas inquiète de votre santé à tous, car j'en ai toujours indirectement, mais je t'aime tant que je souhaite quelque chose de plus.

Embrasse bien affectueusement M. et M<sup>me</sup> Papineau pour moi, ainsi que pour Casimir; mille baisers aussi à Papineau et Marie-Louise; quant à toi, chère Ella, prends ce qu'a de mieux en fait d'amitié vive et sincère.

Ta cousine Fanny

J'ai commencé à écrire sur le mauvais côté de mon papier, mais c'était trop long pour recommencer, n'est-ce pas ?



À Honorine Papineau

St. Catharines, 9 septembre 1870

Ma chère maman,

Je vous envoie une lettre d'Arthur dont vous n'aurez pas encore probablement reçu de nouvelles directes. Je suppose que sa maladie n'aura pas été grand-chose : un peu de diarrhée peut-être.

J'espère que vous continuez toujours à vous trouver mieux de votre dyspepsie et que baby ainsi que les autres sont bien. Je pense souvent à la

maison et je serai bien contente quand j'y retournerai, je vous assure. Je me trouve déjà mieux, je ne sais trop si c'est l'effet des bains ou simplement le changement d'air qui m'a fait du bien : j'accepte le résultat sans trop me préoccuper de la cause. Je prends pas mal d'exercice et je me propose d'augmenter encore graduellement les quelques jours que durera encore mon voyage. Nous nous proposons de partir d'ici lundi ou mardi, peut-être seulement mercredi matin, pour Niagara. Nous ne descendrons à Montréal que vendredi ou même samedi. Nous irons voir Arthur le dimanche et, lundi le 19, nous serons à Saint-Hyacinthe. Écrivez pour que je trouve une lettre à Montréal. S'il y a besoin de quelque chose pour la maison, je magasinerai dans la matinée et si c'est nécessaire j'attendrai le train de nuit, comme vous l'avez fait. Voilà notre plan de route maintenant; il est sujet à modification, et dans le cas où nous ferions, je vous en informerai.

On se montre très poli pour nous ici. M. Tucker hier nous a envoyé des raisins dans notre chambre. Je suis logée au premier, près des bains, près aussi de la salle à manger : ça fait bien l'affaire de ma paresse. Je ne monte l'escalier que lorsque je vais au salon.

Casimir vous fait mille amitiés; des baisers à Caroline et aux enfants, surtout cette pauvre Soussousse qui va avoir 10 mois sans que je puisse lui donner la bascule.

Votre fille affectionnée.

Fanny L.D.

P.-S. J'ai fait la connaissance de M<sup>me</sup> Wood, M<sup>lle</sup> Guerout<sup>150</sup>, en montant. C'est une charmante personne.

Je n'ai plus de papier de deuil.

---

<sup>150</sup> Louisa Guerout (1841-1922), née à Louiseville, fille de Narcisse Guerout et de Rhoda-Ann Williams. Elle a épousé en premières noces (29 octobre 1860) George Augustus Leslie Wood, marchand; après la mort de Wood, le 27 mai 1871, elle épousera ensuite (Bayswater, Saint Matthew, Westminster, Angleterre, 2 juin 1875) Matthew-Bell Irvine, Anglo-québécois, contrôleur dans l'armée et commissaire général.

Demain, j'écrirai à Marie Malhiot pour qu'elle trouve ma réponse en arrivant de la Pointe-du-Lac.



À Ella Papineau

Saint-Hyacinthe, 17 novembre 1870

Ma chère Ella,

Cette fois encore, nos lettres ont dû se croiser; j'y vois un indice certain que notre amitié et notre sympathie ne diminuent pas, à mesure qu'augmente la distance qui nous sépare. Je suis bien aise de te prouver pour ma part que des occupations bien réelles et des raisons, non des prétextes, m'ont empêchée de t'écrire pendant la première moitié de ton voyage, et que je suis heureuse maintenant de remplir ma promesse, puisque mes loisirs et ma santé le permettent.

Je suis allée à Montréal dans la première semaine de novembre, j'ai bien cherché à obtenir quelques nouvelles de nature à te faire plaisir; je voulais m'informer surtout de ce quelqu'un dont le nom commence par un C., qui professe pour tes charmantes qualités une si vive admiration. Louise, qui le rencontre par occasion, me dit qu'il s'informe toujours de toi avec beaucoup d'intérêt. Louise m'a dit de plus que M<sup>lle</sup> Brown, qui correspond régulièrement avec toi, te donnait bien sûr la chronique de Montréal; il m'est donc inutile de m'en mêler, et je vais me borner à te parler de la famille.

D'abord mon frère. Quelqu'un t'a-t-il informée de son changement de profession. Tu sais qu'à la suite d'un malencontreux accident il est devenu presque complètement sourd, ce qui lui rendait très pénible l'exercice de sa profession par moments. Nous l'avons déploré souvent, car il était médecin dans l'âme, et l'abandon de l'état qu'il avait choisi et pour lequel il avait travaillé jusqu'à présent, a été un grand sacrifice pour lui. Sous la

protection de son beau-père, M. Beaudry, il a formé une société avec le jeune Beaudry et il est entré dans les affaires. Bien entendu, sa besogne est aux livres seulement, car la vente au détail demande un apprentissage un peu trop long pour qu'il puisse s'y soumettre à son âge. Nous espérons qu'il réussira.

J'ai vu mon oncle Papineau, qui est arrivé de Montebello la veille de mon départ de Montréal. Je l'ai trouvé très bien et tout fier des améliorations qui ont occupé son séjour à la campagne. Ézilda, avec toute sa petite famille autour d'elle, m'a paru bien contente, elle aussi. Je crois pourtant que le beau gros Henri lui donne bien de la fatigue.

Avez-vous appris la maladie simultanée de M. et M<sup>me</sup> Laframboise, le premier un rhumatisme compliqué de dérangement du foie, et la seconde, d'un érysipèle au genou d'abord, et ensuite à la figure. Elle a beaucoup souffert : ils ont été retenus chacun dans leur chambre pendant plusieurs jours, gardant le lit, et après trois semaines seulement ils ont pu descendre pour leur dîner. Je t'assure que Louis, Maurice et Louise ont eu de quoi faire à les soigner.

J'ai beaucoup ri du tableau pittoresque que tu m'as tracé de votre première journée à Milan. L'accident était grave, mais la manière dont tu le racontes, une fois le danger passé, m'a bien amusée. Ne sois pas trop sobre de détails dans tes lettres. Tout ce qui t'a occupée m'intéresse.

Nous avons fête lundi le 1<sup>er</sup> anniversaire de ma chère Baby. Elle traverse maintenant la chambre de sa mémé toute seule, et je suis certaine que dans quelques jours elle courra partout, seule; elle est bien sûre sur ses jambes, bien qu'elle soit énorme de taille.

Je t'expédie deux lettres pour Papineau que les cousins m'ont envoyées pour les lui adresser. Bien entendu, je ne les ai pas corrigées. J'espère que Papineau leur répondra, car je sais qu'ils y comptent beaucoup. Ils s'informaient toujours tant de lui que je leur ai promis de lui écrire, promettant de faire parvenir leurs lettres.

Les dernières nouvelles de la France m'ont un peu consolée. La reprise d'Orléans va, je l'espère, inaugurer un changement dans cette malheu-

reuse guerre, et je fais des vœux pour que *tes amis les Prussiens* déguerpissent au plus vite du sol français, sans tambour ni trompettes.

Je te quitte en te chargeant de la distribution accoutumée d'amitiés et bons souhaits pour tes chers parents.

Avec la plus vive affection. Ton amie.

Fanny



## TABLE DES LETTRES

1856 – 24 décembre – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1857 – 6 janvier – à Rosalie Papineau-Dessaulles – McC, P010, A9, 9

1858 – 13 avril – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1860 – 23 mars – à sa mère – McC, P010, B9, 11

[1860 – novembre] – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1860 – 12 novembre – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1860 – 10 décembre – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1861 – 24 avril – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1861 – 26 mai – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1861 – 9 septembre – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1861 – 9 septembre – à son frère – McC, P010, B15, 4

1861 – 17 octobre – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1861 – 30 décembre – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1862 – 10 janvier – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1862 – 20 janvier – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1862 – 20 mars – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1862 – 10 avril – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1862 – 27 juin – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1862 – 24 juillet – à sa mère – McC, P010, B9, 11

[1862 – octobre] – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1862 – 31 décembre – à sa grand-mère – BAnQ-O, P71, S1, D21

1863 – 28 avril – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31

1863 – 26 mai – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1863 – 16 octobre – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31

1863 – 12 décembre – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1864 – 8 janvier – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1864 – 12 avril – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31

1864 – 21 octobre – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31

1865 – 14 mars – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31

1865 – 24 avril – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31

1865 – 16 mai – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31

1865 – 18 juillet – à Louis-Joseph Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1865 – 4 août – à sa grand-mère – BAnQ-O, P71, S1, D23

1865 – 13 octobre – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1865 – 8 décembre – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31

1866 – 7 février – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1866 – 9 février – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1866 – 21 mars – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31

1866 – 14 avril – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1866 – 25 juillet – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1866 – 13 août – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31

1866 – 9 septembre – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1866 – 19 septembre – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1866 – 28 septembre – à Louis-Joseph Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1866 – 29 septembre – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1866 – 31 septembre – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1866 – 2 octobre – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1866 – 17 novembre – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31

- 1867 – 18 mars – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31
- 1867 – 21 mai – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- 1867 – 23 mai – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- 1867 – 12 juillet – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- 1867 – 22 juillet – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- 1867 – 25 août – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- 1867 – 9 septembre – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- [1867 – septembre] – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- 1867 – 11 octobre – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31
- 1867 – 11 décembre – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31
- 1867 – 23 décembre – à Louis-Joseph Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4
- 
- 1868 – 9 janvier – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31
- 1868 – 27 janvier – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- 1868 – 31 janvier – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- 1868 – 30 mars – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31
- 1868 – 15 avril – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31
- [1868 – juin] – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- 1868 – 3 juillet – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- [1868 – août] – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- 1868 – 13 août – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- 1868 – 24 août – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31
- 1868 – 31 août – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31
- 1868 – 4 septembre – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- 1868 – 4 septembre – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31
- 1868 – 16 septembre – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- 1868 – 12 octobre – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31
- 1868 – 17 octobre – à Azélie Papineau – BAnQ-Q, P417/31
- 1868 – 3 décembre – à Ella Papineau – BAnQ-Q, P417/12; 6.2.1
- 1868 – 26 décembre – à Ella Papineau – BAnQ-Q, P417/12; 6.2.1
- 
- 1869 – 18 janvier – à sa mère – McC, P010, B9, 11
- 1869 – 1<sup>er</sup> mars – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1869 – 20 mars – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1869 – 29 mars – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1869 – 26 avril – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1869 – 21 juin – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1869 – 24 août – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1870 – 28 mars – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1870 – 8 juillet – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1870 – 12 juillet – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1870 – 25 juillet – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1870 – 30 juillet – à sa mère – McC, P010, B9, 11

[1870 – septembre] – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1870 – 7 septembre – à Ella Papineau – BAnQ-Q, P417/12; 6.2.1

1870 – 9 septembre – à sa mère – McC, P010, B9, 11

1870 – 17 novembre – à Ella Papineau – BAnQ-Q, P417/12; 6.2.1

## TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Correspondance	31
Table des lettres	221



Achévé d'imprimer  
au Québec  
en décembre 2021